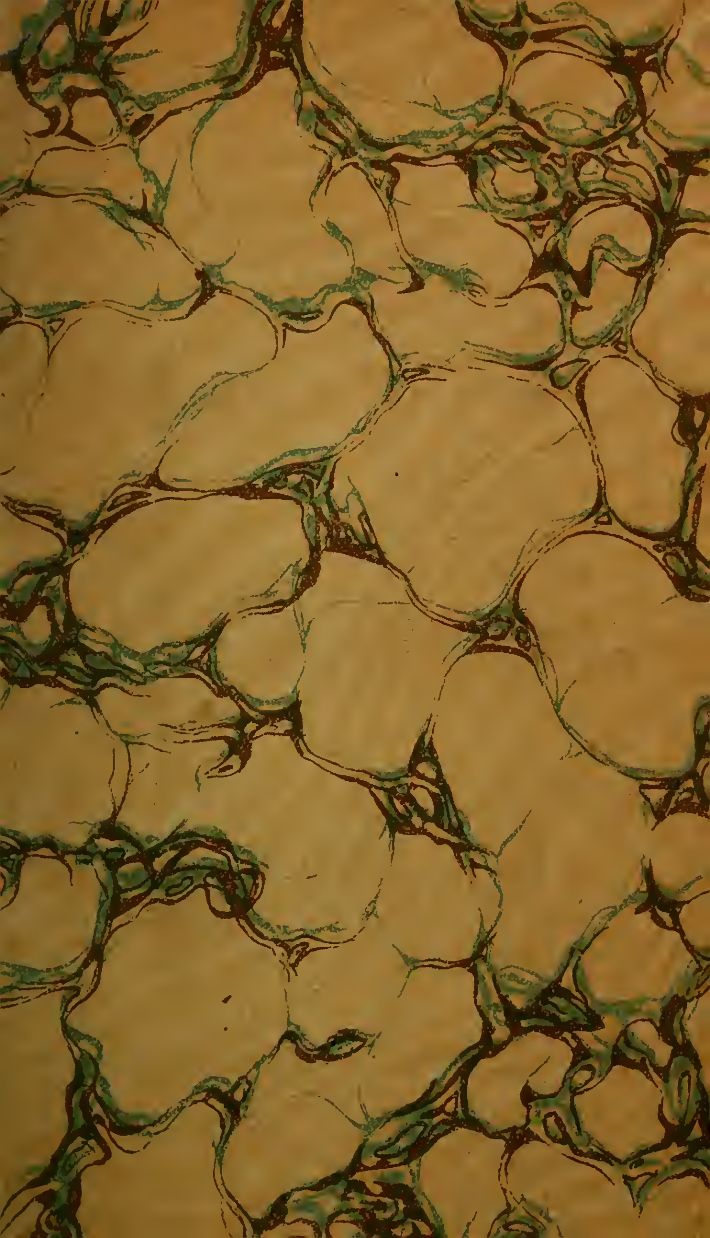





UNIVERSITÉ
SÉMINAIRE
D'OTT

L'ANNÉE

D'EXPIATION ET DE GRACE

1870-1871.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Conférences prêchées dans l'église métropolitaine de Besançon pendant les années 1865 à 1874. 7 vol. in-8°.	35 00
Le même ouvrage. 7 vol. in-18 jésus.	21 00

On vend séparément :

Homme-Dieu (l'). 7e édit. 1 vol. in-8°.	5 00
Le même ouvrage. 11e édit. 1 vol. in-18 jésus.	3 00
Eglise (l'), œuvre de l'Homme-Dieu 5e édit. 1 vol. in-8°.	5 00
Le même ouvrage 8e édit. 1 vol. in-18 jésus.	3 00
Décalogue (le) ou la loi de l'Homme-Dieu. 2 vol. in-8°.	10 00
Le même ouvrage. 8e édit. 2 vol. in-18 jésus.	6 00
Sacrements (les) ou la grâce de l'Homme-Dieu. 2 vol. in-8°.	10 00
Le même ouvrage. 6e édit. 2 vol. in-18 jésus.	6 00
Mystères (les) de la vie future ou la gloire de l'Homme-Dieu. 1 vol. in-8°.	5 00
Le même ouvrage. 3e édit. 1 vol. in-18 jésus.	3 00
Année (l') des pèlerinages (1872-1873). Sermons. 1 vol. in-8°.	5 00
Le même ouvrage. 1 vol in-18 jésus.	3 00
Sacré-Cœur (le) de l'Homme-Dieu. Sermons prêchés à Besançon et à Paray-le-Monial en juin 1873. 5e édit. 1 vol. in-8°.	5 00
Le même ouvrage 5e édit 1 vol. in-18 jésus.	3 00
Panégyriques et oraisons funèbres. 2 vol. in-8°.	10 00
Le même ouvrage, 3e édit. 2 vol. in-18 jésus.	6 00
Panégyriques, oraisons funèbres, éloges académiques. Nouvelle série. 1 vol. in-8°.	5 00
Le même ouvrage. 1 vol. in-18 jésus.	3 00
Panégyriqués, oraisons funèbres, éloge académique. Troisième série. 1 vol. in-8°.	5 00
Le même ouvrage. 1 vol. in-18 jésus.	3 00
Œuvres pastorales de Monseigneur Besson. 2 vol. in-8°.	10 00
Le même ouvrage. 2 vol. in-18 jésus.	6 00

1011. — Abbeville. — Typ. et stér. Gustave Retaux.

L'ANNÉE

D'EXPIATION ET DE GRACE

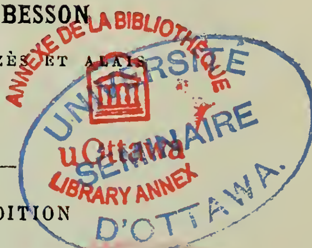
1870-1871

SERMONS ET ORAISONS FUNÈBRES

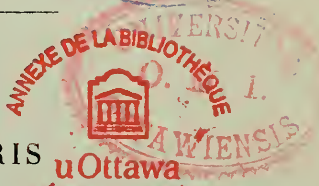
PAR

MONSEIGNEUR BESSON

ÉVÊQUE DE NIMES, UZÈS ET ALAIS



QUATRIÈME ÉDITION

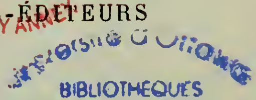


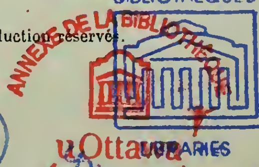
PARIS

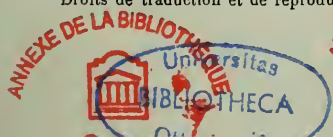
BRAY ET RETAUX, LIBRAIRES-ÉDITEURS

82, RUE BONAPARTE, 82

1879







Les discours qui composent ce livre appartiennent tous à cette année si fameuse, 1870–1871, qu'un poëte a chantée en vers révolutionnaires sous le titre d'*Année terrible*, mais qu'il est plus juste d'appeler, dans notre langue nationale et chrétienne, l'*Année d'expiation*, ou mieux encore l'*Année de grâce*.

Les uns sont des sermons, les autres des oraisons funèbres. Les sermons ont été prêchés à Besançon, au milieu du tumulte des armes, et comme pour raffermir nos cœurs dans les appréhensions d'un siége ou d'un blocus qui n'ont pas duré moins de cinq mois. Les oraisons funèbres ont été prononcées à l'Isle, à Cussey, à Ornans, à Héricourt, à Saint-Pierre-la-Cluse, sur le théâtre de nos combats, dans nos ambulances et dans nos hospices, en face des monuments qui ont été élevés par la reconnaissance à la mémoire de nos soldats.

Je publie ce livre pour faire mon devoir de prêtre et de Français.

Prêtre, j'ai pleuré, entre le vestibule et l'autel, sur les péchés commis par mon siècle et par ma patrie, montrant à mon siècle les voies ténébreuses où il s'enfonce, rappelant à ma patrie les tradi-

tions de sa vocation catholique, adjurant les familles de recommencer un autre siècle et de refaire une autre France, implorant le secours de nos vrais alliés, c'est-à-dire des justes qui habitent la terre et des saints qui sont déjà entrés dans la gloire, imposant enfin à chaque âme le devoir si méconnu du courage religieux et civil, sans lequel la grâce que Dieu nous a faite en nous éprouvant sera perdue, et le sang versé en expiation de nos fautes demeurera inutile.

Français, je viens rendre à l'armée française l'hommage de mon admiration. Les traits que j'ai recueillis sur nos champs de bataille sont tout l'ornement et tout l'intérêt de ces discours. Nos soldats n'ont rien désappris, rien oublié. Ils se battent comme au temps de Turenne et de Napoléon ; ils meurent comme au temps de Duguesclin, de Bayard et de saint Louis. Nos mobiles ont valu en plus d'une rencontre nos vieux troupiers. Le courage, l'obéissance, le dévouement, l'héroïsme, n'ont manqué nulle part. Je proteste devant les hommes contre la fortune et contre la victoire ; mais je m'incline devant Dieu et je le remercie de nous avoir fait cette année d'expiation et de grâce. L'armée, par ses glorieuses défaites, a expié les péchés du peuple ; l'armée, par ses privations, par sa captivité, par son sang répandu, obtiendra le pardon de la France.

SERMONS.

LE PÉCHÉ DES NATIONS. (1)

Justitia elevat gentem ; miseros autem facit populos peccatum.
C'est la justice qui élève les nations; c'est le péché qui les rend malheureuses. (*Prov.*, XIV, 34.)

ÉMINENCE (2),

La solennité qui nous ramène dans cette chaire, au milieu des douleurs et du deuil de la France, ne nous laisse pas le choix de nos sujets, tant ces douleurs sont vives, tant ce deuil est sombre, profond, accablant. Nous chercherions en vain à détourner de ce spectacle nos yeux et nos cœurs : tout le rappelle, tout nous y ramène comme malgré nous. La chaire n'est établie que pour instruire et pour consoler, et plus il y a d'épouvante dans les malheurs publics, plus notre voix doit en être le fidèle écho

1. Ce sermon et les cinq qui suivent ont été prononcés, soit en 1870, soit en 1871, dans l'église métropolitaine, pendant l'octave de la fête de l'Immaculée Conception.
2. Mgr le cardinal archevêque de Besançon.

en faisant retentir à vos oreilles ces grandes et terribles leçons.

Nous avons donc entrepris de vous raconter les jugements de Dieu. Je viens vous dire combien leur équité est profonde et combien leur miséricorde est merveilleuse. L'énormité du mal, la responsabilité particulière à la France, le vice capital et dominant qui se révèle dans les ruines de notre siècle, voilà de quoi expliquer toute la justice du Seigneur. Mais il ne tient qu'à nous de goûter la miséricorde dans la justice même. Il faut restaurer la patrie en restaurant la famille; il faut lui assurer au ciel et sur la terre des alliés qui ne la trompent jamais ; il faut que chacun de nous apporte à cette œuvre tout son courage et toute sa persévérance. Voilà comment l'année de terreur deviendra l'année de grâce.

Parlons aujourd'hui de l'oubli de cette justice qui seule peut élever les nations ; parlons de ce péché qui suffit à les rendre malheureuses. L'oubli de Dieu et de sa justice, voilà le premier degré du mal ; la guerre faite à Dieu et à son Église, en voilà le comble et le dernier terme. Victimes du péché, il faut nous dénoncer nous-mêmes à nous-mêmes, et mesurer, du fond de l'abîme où nous sommes tombés, toute l'étendue et toute la hauteur du mal.

A vous, Marie, à vous, ma mère, ces larmes et ces gémissements. Qu'on s'en étonne, qu'on les accuse,

qu'on les juge inopportuns et propres à nous troubler plutôt qu'à nous rendre le courage, ce n'est pas ainsi que votre cœur maternel daignera les entendre. Nous nous confessons à vous, ô bienheureuse vierge Marie, parce que nous avons beaucoup péché. L'Église, qui met sur nos lèvres ces aveux redoutables, nous donne l'espérance qu'en les faisant à vos genoux, à vos oreilles, à votre cœur, nous obtiendrons, par votre intercession, grâce et miséricorde auprès de Dieu.

I. Dieu, en créant l'homme, la famille et la société, a conservé sur eux une autorité souveraine. Il s'en proclame l'auteur, il en demeure le maître, il en veut être la fin suprême. Ni dans le monde de la nature, ni dans celui de la conscience, rien ne saurait échapper à ses regards ni se soustraire à sa loi; il juge les peuples selon l'équité: tantôt il les châtie, tantôt il les récompense, toujours il leur fait sentir qu'il est leur maître aussi bien que leur père. Il les frappe et il les guérit, il les perd et il les ressuscite, il les laisse aller à la mort et il les rappelle du tombeau. Il leur montre, en mille manières, qu'il tient du plus haut des cieux, comme parle Bossuet, les rênes des empires et qu'il garde tous les cœurs dans sa main; enfin quand, au lieu de reconnaître et d'adorer cette main paternelle, les peuples, enivrés de leur vaine sagesse, s'adorent et se divinisent eux-

mêmes, un jour arrive où tout se trouble et se confond, ils chancellent, ils tombent, ils se brisent comme par morceaux; grandeurs, plaisirs, richesses, gloire humaine, tout s'écroule comme en un moment; les trônes, les dynasties, les lois, les institutions, tout s'engloutit dans le même abîme, ce n'est plus qu'une ombre et un souvenir: tout est évanoui, tout est échappé.

Telle est l'inévitable loi de ce gouvernement divin: « *Adorez le Seigneur et observez ses commandements* (1). » A cette condition, tout prospérera à vos légitimes désirs, car les peuples reçoivent en ce monde leur récompense. Mais si vous oubliez le Seigneur et si vous méprisez sa parole, cet oubli recevra dès ce monde son châtiment. Or, c'est la juste application de cette loi que toutes les nations subissent à leur tour et souvent toutes ensemble. Elle se fait à la France, à l'heure où nous sommes. La France ! je la nomme hautement, je la cite, je ne songe qu'à elle, et je ne crois pas que Dieu nous frappe si visiblement pour nous permettre de nous borner à des généralités vagues, propres à endormir la peur ou à rassurer le péché. Dieu nous frappe pour nous rappeler qu'il existe, qu'il vit, qu'il nous voit, qu'il nous entend, qu'il nous faut lui rendre compte de toutes nos pré-

1. *Joann.*, XIV, 15.

varications secrètes et publiques. Dieu nous frappe parce que nous l'avons oublié.

L'oubli de Dieu se trahit partout dans notre siècle, et c'est ce triste et lamentable oubli qui caractérise la misérable civilisation dont nous nous vantions encore hier, et dont nous sommes aujourd'hui les victimes. Creusez cette plaie, sondez-la, pénétrez-en toute la laideur, vous serez pleins d'épouvante et de tremblement. Il faut là-dessus interroger les intelligences et les cœurs, les livres et les lois, les chefs des armées et les législateurs, il faut prendre à partie tout Israël, tout le siècle, et lui dire : « Qu'as-tu fait de ton Dieu ? »

Qu'avez-vous fait de Dieu dans votre intelligence ? Dieu vous gêne, vous l'avez banni, et votre esprit humilié s'est rétréci jusqu'à ne plus se connaître : il abdique, il doute de lui-même, il se distingue à peine de la chair. Qu'avez-vous fait de Dieu dans votre cœur ? Cet amour de père, d'ami, d'époux, qu'il vous offrait, vous l'avez méprisé, vous vous êtes alliés avec la matière, vous avez rêvé d'indignes plaisirs, vous vous êtes consolés de l'avilissement par l'ivresse. C'est avec cet esprit constamment détourné des choses d'en haut, avec ce cœur profané par des amours si grossières, que vous avez déclaré la morale indépendante de la religion, que vous avez interdit à l'Église l'étude et la solution des questions sociales, que vous

avez mis Dieu en dehors de vos desseins, de vos espérances, de toute votre vie, et qu'il s'est formé une sorte de conspiration universelle pour exiler sans retour le Créateur loin de son ouvrage, le maître universel loin de son école, le père commun loin de ses enfants. « O Israël, qu'as-tu fait de ton Dieu ? »

Qu'avez-vous fait de notre Dieu, philosophes et poëtes du XIXe siècle ? Platon reconnaissait Dieu aussi bien qu'Aristote, Cicéron aussi bien que Sénèque ; Bossuet, Fénelon, Descartes, Malebranche, en avaient fait le thème de leurs plus beaux ouvrages ; le XVIIIe siècle lui-même lui avait rendu hommage par les deux coryphées du jour : Voltaire doit à ce dogme ses meilleurs vers, Rousseau ses pages les plus émues. Ce n'est qu'à partir de notre siècle qu'il y a eu comme un mot d'ordre dans l'économie politique, dans la philosophie, dans la littérature, dans les écoles, pour substituer partout l'homme à Dieu et pour le proclamer à jamais affranchi et indépendant de toute puissance supérieure, parce que la science suffisait à lui faire des destinées heureuses. La science, voilà l'idole commune de tous ceux qui faisaient métier de penser pour les autres et qui s'en vantaient. Et nos poëtes, qu'adorent-ils ? Homère et Hésiode avaient chanté leurs dieux à la Grèce naissante, Job avait glorifié le vrai Dieu parmi les palmes de l'Idumée et

sur les hauteurs du Sinaï ; nos forêts encore vierges l'avaient entendu bénir par la voix des druides ; l'Amérique, jusque-là inconnue au reste du monde, le saluait déjà dans sa langue sauvage ; et quand la France égarée du dernier siècle n'avait plus ni lois, ni juges, ni mœurs, il lui resta du moins un poëte pour dire aux victimes : Dieu vous vengera ! aux bourreaux : Dieu vous jugera ! Ce Dieu vivant et véritable, poëtes, qu'en avez-vous fait ? le dieu des bonnes gens qui excuse tout, comme dans Béranger ; le dieu de la nature qui se mêle avec elle, comme dans Lamartine. La science et la nature ont fait oublier Dieu, et le nom divin répugne à nos lèvres trempées du venin de la mauvaise philosophie, à nos oreilles séduites par une poésie menteuse : « O Israël, qu'as-tu fait du Dieu de tes pères ? »

Il fut un temps où les soldats l'imploraient avant la bataille et où les vainqueurs lui rendaient grâces après la victoire. Le roi de Tyr le bénissait aussi bien que Salomon. Balthazar tremblait devant sa main, et Cyrus se faisait l'exécuteur de ses vengeances. Pharaon s'avouait vaincu par ses prodiges. Alexandre vénérait sa majesté empreinte sur le bandeau du grand prêtre. Les premiers héros francs se demandaient avec effroi, à leur dernier soupir : Quel est donc ce roi du ciel qui fait ainsi mourir les rois de la terre ? Clovis, Charlemagne, Philippe-Auguste, saint

Louis, lui ont donné leur épée à bénir et leur couronne à porter. Louis XIV et Napoléon se sont humiliés sous sa main à l'heure de leur mort. Genséric et Attila, se sentant poussés par un souffle venu du ciel, se sont dits les fléaux de Dieu. Et puisqu'il nous faut recevoir des leçons d'un étranger, d'un ennemi, c'est à Dieu qu'il rend grâces, c'est à Dieu qu'il renvoie la gloire dont il est comblé, ce roi fameux qui parcourt nos provinces en vainqueur et qui dévore notre pays sous nos yeux. Et nous, avant la bataille, après la défaite, nous, malgré quatre mois d'épreuves, d'humiliations, de leçons réitérées, ce n'est pas le nom de Dieu que nous entendons implorer sur nos têtes. C'est le Destin, c'est la Fortune, c'est la Nécessité. Conducteurs d'Israël, ne soyez donc plus surpris que les rênes de l'État soient si lourdes à vos mains. Qu'avez-vous fait du Dieu de nos pères ?

Citez-moi un peuple qui n'ait pas inscrit ce nom en tête de ses lois. Numa, Solon, Lycurgue, l'ont invoqué aussi bien que Moïse. Dieu est Dieu, disait Mahomet en commençant la lecture du Coran, et afin que rien ne manque à l'unanimité de ce témoignage, la Terreur effrayée de ses propres crimes s'est arrêtée un jour entre deux échafauds pour prendre le temps d'écrire sur les portes des temples qu'elle venait de fermer : *Le peuple français reconnaît l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme.* Eh bien ! cette

déclaration des plus mauvais jours, on hésite à la faire, on veut se passer de Dieu. Les décrets pleuvent par milliers, ils décrètent tout, tout excepté la foi de l'ancienne France ; ils demandent tout, tout excepté le secours de Dieu. Magistrats d'un grand peuple, qu'avez-vous fait du Dieu de nos pères ?

Ah ! cet oubli ne date pas d'hier, ce péché énorme est le résultat des mœurs publiques ; on le commet dans la famille, on le propage et on l'impose dans l'école, et l'indifférentisme le plus absolu est devenu, par une conséquence logique, mais affreuse, la religion de l'État. O France, ô ma patrie, ô fille aînée de l'Église, qu'ont-ils fait de toi ? Te voilà la seule qui n'invoque et qui ne prie pas Dieu publiquement, la seule qui n'implore plus le Dieu des batailles, le Dieu des nations, le Dieu de la justice. On a vu l'Allemagne luthérienne décréter la prière, l'Angleterre schismatique imposer le jeûne, l'Amérique aux mille sectes, cette terre si vantée pour sa liberté parfaite et sa parfaite indifférence, sortir de cette indifférence même à la veille des grandes batailles et invoquer dans ses congrès, par la bouche de ses représentants, Celui qui donne la victoire. Et nous, rien ne nous réveille de cet assoupissement, rien ne semble nous instruire, pas même les défaites et les revers. Je cherche le Dieu de la France, et je vois qu'on le chasse partout au lieu de le rétablir. C'était peu

d'avoir banni de nos écoles les livres qui apprenaient à le bénir, on efface aujourd'hui, à Lyon, à Marseille, à Paris, jusqu'à l'image de ce Christ, on impose aux maîtres de n'en plus prononcer le nom, on veut une éducation sans Dieu, et c'est ce peuple sans Dieu qu'on veut mener à la bataille! Mais si j'entre dans les foyers, qu'y vois-je encore, sinon la négligence de la prière commune, l'absence de tout signe religieux, l'oubli de Dieu parmi des parents qui ne commandent plus en son nom, l'oubli de Dieu parmi des enfants qui n'obéissent plus pour lui plaire, l'oubli de Dieu aussi coupable dans les maîtres que dans les domestiques, partout l'oubli de Dieu!

Dieu s'est réservé depuis le commencement du monde un jour pour sa gloire et pour son service; c'est le jour du repos et de la prière. Les juifs, les musulmans, les païens de la Guinée et de la Chine, le vénèrent et l'observent. L'Angleterre, l'Allemagne, la Suède, ces victimes séculaires du schisme et de l'hérésie, ont conservé le dimanche avec une sainte obstination parmi leurs croyances en ruine et leurs pratiques abolies. Seule, la France l'a oublié, et chaque jour elle l'oublie davantage, malgré les avertissements qu'elle a reçus, malgré les fléaux qui sont venus de vingt ans en vingt ans fondre sur elle comme sur une proie. Il y avait dans nos lois une loi qui assurait le repos public du di-

manche, on l'a laissée avec une sanction dérisoire, à l'état de lettre morte, et comme pour attester l'impuissance des lois à réagir contre les mœurs. L'État, gardien des lois, devait du moins donner l'exemple de les observer, et c'est l'État qui a donné l'exemple de les enfreindre. Ils sont montés vers le ciel, au mépris de la loi du dimanche, ces tours, ces forteresses, ces murs, ces palais élevés au génie de la danse et de la musique, ces édifices rebâtis avec tant de luxe dans ce Paris transformé en si peu de jours. Les voilà aujourd'hui sous le feu du canon, et je tremble pour eux, je tremble pour ceux qui les habitent. O ville fameuse, de quel nom t'appellerai-je? Babylone! non, c'est le langage de nos ennemis. Jérusalem! ah! ce fut la ville des saints et des prophètes. Mais un jour le Seigneur se lassa de ses profanations et vengea sur elle son Christ oublié et méconnu. Jérusalem! Jérusalem! le jour suprême est-il donc arrivé pour toi?

Et dans ces campagnes qui l'enveloppent, quel oubli de la loi de Dieu et du dimanche, mais aussi quels ravages, quels désastres, quelles calamités sans mesure, sans nom et sans remède! Le temple, qui n'était plus fréquenté par les fidèles, est devenu la proie de l'ennemi. Ailleurs il a paru propre à tous les usages, parce qu'il était vide. Ailleurs les

chevaux triomphants de l'étranger sont venus y prendre leur demeure, après les animaux humiliés chassés de nos étables. Leçon terrible que votre indifférence ne comprend pas encore. Remplissez les églises, célébrez-y le Seigneur, sanctifiez le dimanche, et c'est vous qui garderez cet asile sacré, c'est vous qui en démontrerez la nécessité et l'usage, c'est vous qui le ferez juger inviolable. C'est vous qui sauverez vos cloches et vos églises, vos cloches en répondant à leur appel, vos églises en les transformant en lieux de refuge, plus nécessaires que jamais au recueillement de la patrie, aux larmes des mères, aux prières et aux généreuses résolutions du soldat.

Il faut achever cette confession, il faut montrer jusqu'où vous aviez poussé l'oubli de Dieu et de son dimanche, jusqu'où Dieu a poussé le châtiment de sa justice. Vous aviez fait de ce jour sacré un jour de fête profane, un jour plein d'oubli et d'irréligion, Dieu en a fait un jour de deuil, un jour de triste et cruel souvenir. Vous n'avez pas voulu comprendre la bonne nouvelle du repos hebdomadaire, de la joie pure, chrétienne et sanctifiante. Eh bien ! Dieu vous a donné en échange la mauvaise nouvelle, la nouvelle de la défaite et de l'humiliation. C'est le jour à jamais néfaste où vous avez appris que nos armes venaient d'être en même temps battues à

Frœschwiller et à Forbach ; c'est le jour plus néfaste encore où la capitulation de Sedan a éclaté comme un coup de tonnerre ; c'est le jour de honte et d'effroi où nous avons appris que Metz était tombé, avec toute une armée, au pouvoir de l'ennemi. O dimanches funèbres ! ô jour béni tant de fois profané ! ô glaive de mon Dieu, vous lèverez-vous encore pour nous frapper, ce jour-là, d'un nouveau coup de votre justice ?

Voyez ces embarcadères et ces gares, autrefois pleins de foule et de joie, versant à vingt lieues à la ronde tout un peuple las des affaires, mais affamé de distraction et de plaisir. C'étaient des lieux plus fréquentés que les églises, et les voilà devenus mornes, silencieux, déserts, comme si la foudre les avait frappés. Vos magasins s'ouvrent, mais les marchandises qu'ils étalent n'attirent même pas le regard du curieux. Vos théâtres se ferment ; vos toilettes se réforment ; vous peuplez d'une foule attristée, errante, fatiguée de loisirs, vos rues et vos places. C'est le spectacle d'un monde où il a fallu dire adieu aux fausses joies, aux voyages inutiles, aux plaisirs coûteux, et vous manquez de bonne foi, d'énergie, de courage, pour reprendre le chemin de l'église, le chemin de la messe, et pour venir humilier vos fronts dans nos temples en reconnaissant vos fautes. Cruel orgueil, qu'il t'en coûte d'être

humilié et confondu ! que vos mains sont lentes à frapper vos poitrines ! que vos lèvres sont lentes à s'ouvrir pour dire au Seigneur : « *Mon père, je vous ai oublié, j'ai péché contre le ciel et contre vous* (1). » Attendons-nous le dernier coup et le dernier désastre ?

II. Ce n'est pas seulement l'oubli de sa justice et de ses commandements que Dieu venge et punit d'une façon si exemplaire ; nous lui faisons la guerre, et à cette guerre impie il répond en déchaînant des fléaux vengeurs.

La guerre à Dieu, voilà le mot le plus propre à caractériser le grand péché des nations, le péché qui se commet aujourd'hui, sans voile et sans mystère, le péché qui lève la tête, qui parle haut, qui marche contre l'Église le blasphème à la bouche, le fer et la sape à la main, et qui n'a plus qu'un pas à faire pour mettre les pieds dans le sang.

Longtemps discrète et presque timide, l'impiété s'est voilée sous des formules scientifiques, sous des marques de respect ou du moins sous le nom d'une indifférence si profonde en apparence, si bien calculée en réalité, qu'elle a trompé le siècle tout entier. On se croyait encore au siècle de l'indifférence, on était déjà revenu au siècle de l'impiété.

1. *Luc.*, XV, 18.

Il y a dix ans cependant que l'impiété a levé à demi ce masque trompeur et qu'il n'est plus permis de s'y méprendre. La guerre d'Italie, de funeste mémoire, a remué, d'un bout à l'autre de la péninsule, les fibres les plus corrompues des sociétés secrètes, et elle a exalté dans le reste du monde les espérances de tous les méchants. On se faisait illusion, l'illusion est si facile, elle est si chère aux honnêtes gens, elle s'accommode si bien à leurs petites vertus, elle est si nécessaire à leur bien-être ! La spoliation du Saint-Père a ouvert les yeux de plusieurs, mais l'impiété s'était arrêtée; elle avait laissé au pape une motte de terre, elle avait permis à la France d'y planter son drapeau ; la justice et le droit furent oubliés; on invoquait déjà la prescription, comme si dix ans suffisaient pour prescrire contre le pape; on se flattait d'avoir endormi encore une fois le monstre de l'impiété.

En attendant le jour où la spoliation s'achèverait, la plume a remplacé le fer, et la guerre impie a pris, dans les journaux, dans les revues, dans toute la presse, des proportions épouvantables. Le matérialisme hautement professé dans certaines écoles de médecine, l'immoralité débordant avec un cynisme nouveau de tous les romans à la mode, l'existence de Dieu mise en question dans les clubs et dans les congrès, Dieu, l'Église, le prêtre, déchirés avec une

rage toujours croissante, voilà quelques traits de cette guerre à laquelle nous assistons depuis dix ans, et qui nous a à peine effrayés.

On voulait dormir, et dormir à tout prix aux bords de l'abîme. Je n'en veux d'autre preuve que ce livre fameux, cette *Vie de Jésus*, dont la réfutation, si nécessaire à la foi et à la raison, a paru un scandale à la prudence. Misérable ouvrage, le produit le plus audacieux, le plus frivole et le plus coupable à la fois de cette impiété qui avait revêtu des formes élégantes et qui avait ainsi obtenu grâce dans un monde si fertile en ressources, en formules, en efforts, pour composer avec l'erreur et avec le mal. Son triomphe principal fut d'avoir paru honnête et presque chrétien à ceux qui l'ont lu, en laissant croire que c'était un danger pour la religion de le réfuter, un danger au moins égal à celui de l'avoir écrit, en sorte qu'aux yeux du monde, l'apologiste de Jésus-Christ, ç'a été l'auteur de cet odieux roman, mais l'ennemi de Jésus-Christ, c'était l'imprudent, l'indiscret qui a osé s'étonner, s'indigner et se plaindre d'un tel scandale !

Pendant que la guerre déclarée à Dieu faisait ainsi son chemin dans les âmes et qu'elle détachait du parti de l'honneur, de la vérité, de la vertu, des femmes, des jeunes gens, les esprits légers, les amateurs aveugles de toute nouveauté, les adorateurs

sacriléges de tout succès, une entreprise non moins populaire est venue recruter pour l'armée du mal une foule immense de bras, de cœurs, de noms, dans tous les cabarets et dans tous les bouges de notre malheureuse France. Pendant cinq ans, un journal bien connu pour son impiété et pour son influence sur la foule ignorante a quêté et obtenu sou par sou, blasphème par blasphème, des centaines de mille francs pour élever une statue à Voltaire. Voltaire, l'ennemi de la France, l'admirateur de la Prusse victorieuse, le flatteur des Catherine et des Frédéric, l'insulteur de Jeanne d'Arc, le blasphémateur du Christ, Voltaire, l'auteur de la guerre la plus acharnée et la plus savante qui ait été faite à Dieu, Voltaire prévoyait donc ce triomphe posthume quand il disait : « Dans cent ans Dieu verra beau jeu. » Vous m'en êtes témoin, chaire sacrée ; autels saints, j'invoque vos échos ; assemblée de prêtres et de fidèles, j'invoque vos souvenirs. Il y a trois ans, du haut de cette chaire, je vous dénonçais ce scandale effronté. Je disais avec la conscience de remplir un grand devoir et de signaler un grand péril : « Non, il n'y a point de place parmi tant de grandes figures qui peuplent nos cités pour l'écrivain qui a été si prodigue de science perverse, si léger de science utile, si avare de vraie science ; pour le mauvais chrétien et le mauvais Français qui a attaqué la religion et

raillé la patrie, pour le catéchiste du mensonge, de la flatterie et de l'impureté. O vierge de Vaucouleurs, lève-toi et descends de ton piédestal si l'impie y monte à tes côtés. O France, secoue ton sol indigné plutôt que de souffrir un tel monument(1). » Eh bien ! ce monument s'est élevé, et une place de Paris, le square Monge, a reçu la statue impie. Et c'est au lendemain de Frœschwiller et à la veille de Sedan, c'est entre ces deux journées de si triste mémoire, la veille de la fête de l'empereur, présage affreux, la veille de la fête de la sainte Vierge, affreuse impiété, c'est le 14 août 1870, que la statue impie a été inaugurée et saluée par les cris de *Vive Voltaire !* au lever du rideau qui découvrait la face railleuse de l'ami de Frédéric, de l'insulteur de Jeanne d'Arc, du héraut précurseur de toutes les révolutions ! Mais attendez un peu ; la statue de Voltaire n'aura pour base qu'une grande ruine, il faut un grand châtiment à cette grande impiété. Vingt et un jours après, dimanche pour dimanche, ce tremblement de la terre indignée que je vous annonçais a eu lieu dans Paris et dans toute la France. Dimanche pour dimanche, le 4 septembre, le sol de Paris a tremblé et s'est entr'ouvert sous le poids de la statue impie. Dieu a entr'ouvert encore une fois ce sol tant remué et dé-

1. *Le Décalogue ou la Loi de l'Homme-Dieu*, conférences prêchées en 1867, t. I, p. 360.

sormais incapable de consistance, il a englouti un empire et une dynastie, mais il a laissé debout et railleuse au bord de l'abîme encore béant, l'image de cet homme qui avait félicité le roi Frédéric après les journées de Crevelt et de Rosbach, et que Paris venait de remettre, comme tout exprès, sur un piédestal pour applaudir aux journées de Sedan et de Metz.

Voilà les provocations de la terre, voilà les vengeances du Ciel. Elle continue, cette guerre impie, elle a traversé les monts, elle est allée, avec la force la plus brutale et l'hypocrisie la plus odieuse, attaquer sur son trône le Saint-Père, que nos armes ne protégeaient plus. A la suite d'un roi enchaîné par d'affreux serments aux volontés des sociétés secrètes, une horde de sicaires s'est précipitée de toutes parts sur la ville éternelle ; le blasphème, le vol, l'assassinat, ont souillé les sept collines ; Pie IX, enfermé dans son palais comme dans une prison, séparé du reste du monde, attaché plus que jamais à la croix qui symbolise son règne et la fureur de ses ennemis, n'a plus la liberté de communiquer avec ses enfants. La trahison est victorieuse, le parjure triomphant, le sacrilége est consommé. O Satan, regarde, parcours la terre, assemble et félicite tes séides, le péché règne, l'impiété monte et va s'asseoir sur le trône que tu lui as promis.

Que ces espérances sont belles ! Plus de frein à la licence, les lois méconnues, la majesté des autels violée par des attentats que les Vandales n'auraient point commis ! Des missionnaires et des évêques accoutumés aux barbaries raffinées de la Chine forcés de regretter, à Marseille, à Lyon, à Bordeaux, les idolâtres qui les poursuivent sous un autre ciel, tant il leur a paru dur de tomber entre les mains de ces chrétiens enivrés par le vin d'une nouvelle révolution ; des couvents fermés dans plus de trente villes au nom de la liberté qui prétend renaître ; des religieux chassés et dépouillés au nom de l'égalité qui devrait assurer à tous les citoyens une égale protection ; les prêtres menacés tous les jours par la presse, insultés dans les rues et sur les places, marqués d'avance comme pour l'exil et le supplice au nom de la fraternité qui s'affirme et se vante plus haut que jamais ! O honte ! ô désastre plus humiliant que toutes nos défaites ! ô opprobre ajouté à toutes nos calamités ! Ah ! déclarer la guerre à Dieu, en pleine paix, c'est un attentat. Mais la continuer sous l'étreinte de l'ennemi, la faire au pape, aux prêtres, aux religieux, à tous ceux qui bénissent les soldats mourants, qui pansent les blessures des combats, qui portent des consolations et des secours aux prisonniers ; mais traiter en suspects et emprisonner encore les meilleurs amis de la patrie, c'est à la fois

pour cette patrie déchirée une honte, un crime, un suicide ; c'est la plus lâche des trahisons ! Prenez garde, la guerre faite au bon Dieu vous portera malheur. Ne bravez pas, n'insultez pas Celui qui seul peut vous sauver, Celui qui a dit de lui-même : Le salut, c'est moi : *Salus tua ego sum, dicit Dominus* (1).

Oh ! cette parole, je la recueille et je l'emporte comme une sainte et patriotique espérance. Vous l'avez dit, Seigneur, le salut, c'est vous ; vous qu'on oublie, vous qu'on poursuit et qu'on insulte. Ah ! j'en crois cette parole qui ne trompe jamais : *Le salut, c'est moi.*

Nous avions mis notre espérance dans la réputation de nos armes, et cette réputation est flétrie ; dans la vitesse de nos coursiers, et ils n'ont pas même pu assurer notre fuite ; dans le talent éprouvé de nos généraux, et ceux qui n'avaient connu que la victoire ont appris ce qu'il en coûte d'être vaincus, puisqu'on veut soupçonner à tout prix ou leur fidélité, ou leur courage, ou leur mérite ; dans la fougue naturelle à nos soldats, et cette fougue se brise maintenant au premier choc ; dans nos citadelles, et ces citadelles tombent les unes après les autres avec un fracas effroyable. O France ! un regard enfin pour

1. *Psalm.* XXXIV, 3.

Celui qui a dit de lui-même : *Votre salut, c'est moi.*

Mais plutôt que de le regarder, on cherche partout un sauveur, excepté dans le ciel. On improvise les chefs et les armées ; on demande des miracles de stratégie à ceux qui ont été jusqu'ici les plus étrangers à l'art militaire ; l'étranger lui-même est appelé un sauveur, et quel étranger, grand Dieu ! Son nom répugne à mes lèvres, et son commandement à nos vrais soldats. C'est l'ennemi du pape et des prêtres, ce ne saurait être le sauveur de la France. Quelle folie d'attendre de lui le moindre secours ! N'est-ce pas renoncer au secours de Dieu et l'éloigner de nous à tout jamais? Cependant Dieu seul a dit, Dieu seul peut dire de lui-même : *Votre salut, c'est moi.*

Sauvez-nous, ô mon Dieu, car nous périssons. Grâce ! pitié ! pardon pour tant d'oublis ! Grâce ! pitié ! pardon pour tant de folles impiétés ! Votre main est sur nous ; elle pèse, elle s'allonge sur notre tête, elle nous courbe et nous anéantit dans l'humiliation. Vous voilà, Seigneur, avec toute votre justice devant la France anéantie comme la pécheresse de l'Évangile. Pauvre France ! plus accusée que ne le fut la femme adultère ! plus convaincue et plus humiliée par les nations voisines que ne le furent les pharisiens dispersés par le regard de Jésus ! Ah ! mon Sauveur et mon Dieu, chassez, dispersez, confondez aujourd'hui ces pharisiens qui nous accusent.

Laissez la France seule avec vous, rendez-la à elle-même, mettez son immense misère en face de votre immense miséricorde ; délivrez-nous, Seigneur, délivrez-nous, et j'en jure par votre bonté, nous mériterons d'entendre cette consolante parole : *Allez, ne péchez plus.*

LE PÉCHÉ DE LA FRANCE.

Fundamentum aliud nemo potest ponere præter id quod positum est, quod est Christus Jesus.

Personne ne peut poser d'autre fondement que celui qui a été posé ; ce fondement, c'est Jésus-Christ. (*I. Cor.*, III, 11.)

Dieu, qui est le principe et la fin de toutes choses, ne permet pas plus aux sociétés qu'aux individus de l'oublier, et encore moins de lui déclarer la guerre. Quand on l'exile, le vide qu'il fait en se retirant ne peut être comblé que par des ruines; quand on se lève contre lui, les fléaux, ministres de sa vengeance, se déchaînent de toutes parts, et l'homme, impuissant à les combattre, est forcé de trembler sous le juge redoutable en qui il n'a pas voulu reconnaître un père miséricordieux. Mais il y a des nations dont l'infidélité est plus criante et dont le châtiment est plus terrible. Dieu les avait prédestinées et bénies, Dieu leur avait donné une mission ; une fois que cette bénédiction est négligée et ce rôle méconnu, Dieu les frappe avec plus de rigueur pour les ramener d'un

mouvement plus rapide et plus vif dans les voies de sa justice et de leurs immortelles destinées.

Telle est aujourd'hui la France entre toutes les nations de l'univers. Vaincue et humiliée, elle respire à peine au bout de la plus affreuse secousse qu'elle ait ressentie depuis quatre siècles ; elle regarde, elle cherche, elle se demande comment elle pourra reprendre son assiette tranquille et sa place légitime. Les politiques dissertent sur nos maux, sur nos plaies, sur nos remèdes, avec plus de facilité que de profondeur. Les uns s'alarment plus que jamais, les autres s'abandonnent aux moindres espérances avec une incroyable naïveté, chacun parle de notre ruine sans en déterminer la cause et de notre salut sans en comprendre les conditions ; enfin presque tout le monde oublie qu'il y a pour la France une vocation, que nous l'avons oubliée et qu'il faut la remettre à l'étude pour la comprendre et la suivre.

O Vierge immaculée, vous êtes, après Dieu, notre unique espérance. Jetez un regard de pitié sur cette terre que nous appelons votre royaume, et les ténèbres qui la couvrent seront dissipées. J'entreprends de faire voir, sous les ruines mêlées à ces ténèbres affreuses, quel est le vrai et solide fondement de la nation française. Ce fondement méconnu, c'est la foi catholique, c'est Jésus-Christ. Écoutez donc sur ce sujet la leçon de l'histoire et de la raison. C'est par

Jésus-Christ que la France s'est établie; c'est loin de Jésus-Christ que la France s'est perdue; c'est en revenant à Jésus-Christ que la France restaurera sa grandeur et sa gloire : *Fundamentum aliud nemo potest ponere præter id quod positum est, quod est Christus Jesus.*

I. Il y a quatorze siècles, au lendemain de la chute de l'empire d'Occident, presque à la veille du jour où l'empire d'Orient allait se relâcher dans la foi et préluder par l'orgueil à l'apostasie, Dieu, cherchant parmi les peuples nouveaux un bras toujours prêt à défendre son Église, arrêta ses regards sur le chef encore païen d'un petit royaume resserré jusque-là entre la Seine, l'Escaut et la Meuse. Ce barbare était venu ce jour-là disputer aux Allemands les bords du Rhin, avec le pressentiment de ses hautes destinées et l'ambition de régner dans l'ancienne Gaule partout où avaient régné les aigles romaines. Ses troupes allaient céder. Il se souvint que son épouse adorait Jésus-Christ, demanda la victoire à ce Dieu étranger, l'obtint, et lui en fit hommage en recevant le baptême. Ce chef, c'était Clovis, cette victoire fut celle de Tolbiac, ce baptême fut celui de toute une nation, cette nation c'est notre France.

A peine assis sur la pierre sacrée de la foi, l'hérésie tente de nous en arracher, et il faut lutter avec

Arius, c'est-à-dire avec l'hérésie mêlée de violence et d'intrigues. Jamais erreur n'avait paru plus triomphante. Arius charmait l'esprit subtil des Grecs, la haute raison des Romains s'en défendait à peine, les barbares mal instruits l'accueillaient sans défiance, le monde s'étonnait de devenir arien. Les Gaules allaient avoir le sort commun, car les Burgundes à l'est et les Visigoths au sud s'étaient faits les apôtres armés de l'hérésie. Voilà donc la vérité à l'abandon. Non, il reste les Francs, et les Francs ne seront pas ingrats. Clovis fait bénir ses armes au tombeau de saint Martin, et l'hérésie est battue à Vouillé comme le paganisme l'avait été à Tolbiac. Clovis triomphe partout avec Jésus-Christ, la vocation de la nation franque se révèle chaque jour, et ses destinées s'agrandissent en même temps que sa foi s'éclaire. Appelez-la maintenant du titre de fille aînée de l'Église, donnez à ses rois le nom de très-chrétiens, écoutez comment saint Grégoire le Grand déclare la couronne de France aussi élevée au-dessus des autres couronnes que la condition royale l'est au-dessus des conditions particulières : tous ces témoignages attestent assez haut que notre mission est connue dans le monde et que la France tient le premier rang dans l'héritage du Fils de Dieu.

Les musulmans succèdent aux ariens, mais le sort des combats ne change pas. La victoire demeure

fidèle à nos pères, parce que nos pères demeureront fidèles à Jésus-Christ. L'Asie, l'Afrique, l'Europe, ruissellent partout du sang chrétien ; la Sicile et l'Espagne sont mises sous le joug; l'Italie est insultée sur toutes ses côtes ; les Pyrénées sont franchies, et le torrent de la corruption et de l'erreur, remontant les grands fleuves du midi au nord, coule avec la Saône jusque dans la haute Bourgogne, avec la Garonne jusqu'au fond de l'Aquitaine; Bordeaux succombe, Tours est menacé. C'en est donc fait des anciennes Gaules et de la chrétienté tout entière. Non encore une fois, les Francs sont là et Charles Martel avec les Francs. Charles Martel arrête les musulmans entre Tours et Poitiers et les refoule au delà des monts. C'est assez pour sa gloire, ce n'est pas assez pour celle de son peuple. Les siècles suivants ne font qu'agrandir le rôle de la France. S'il faut porter la guerre à Mahomet jusque dans les lieux saints, souillés par sa présence, qui prêchera les croisades avec tout l'ascendant de l'éloquence et de la sainteté? Un pape français, Sylvestre II ; un pèlerin français, Pierre l'Ermite; un apôtre français, la gloire de sa nation et de toute l'Église, saint Bernard. Qui illustrera les croisades à force de courage, d'abnégation et de gloire? Toujours des Français, toujours des héros. Godefroi de Bouillon les inaugure, saint Louis les termine, et les grands coups d'épée

qui les signalent, pendant deux siècles, à Jérusalem, à Antioche, à Tibériade, à la Massoure, attestent sur tous les champs de bataille le cœur, la main, la foi de la nation française.

La vaillance et la foi ! Non, vous ne séparerez pas ces deux mots d'un bout à l'autre de notre histoire. Ils se complètent l'un par l'autre, ils donnent comme le secret de notre caractère national, de nos mœurs, de nos institutions, de nos lois, de tout notre passé ; ils expliquent toutes nos grandes œuvres, les missions, les conquêtes, les fondations de notre zèle et de notre charité. La vaillance et la foi ! c'est tout notre génie, c'est la France dans tous les temps, mais surtout dans ces temps difficiles où il faut qu'elle s'élève au-dessus d'elle-même et qu'elle devienne héroïque. Geneviève, Clotilde, Jeanne Hachette, Jeanne d'Arc, l'ont personnifiée aussi bien que Clovis, Charlemagne, saint Louis, Bayard et Duguesclin. Tout sexe, tout âge, toute condition est propre à la représenter, à la sauver, à l'agrandir, tant qu'elle demeure la nation sainte, la race choisie, la fille aînée de l'Église.

La France, sauvée par Jeanne d'Arc dans le xve siècle, sauva la foi dans le siècle suivant. Quel péril! quel service ! quelle gloire ! L'Allemagne avait rompu la première le lien sacré de l'unité ; la Suède et le Danemark s'étaient donnés tout entiers à la réforme ; la Suisse lui avait livré ses grandes villes, et il n'y

restait guère pour la vérité religieuse d'autre asile que le berceau modeste de la liberté politique ; l'Angleterre, plus infidèle encore, n'avait plus pour la religion proscrite que des menaces, des prisons et des échafauds. Dans cette défection universelle, que fera la nation française au centre de l'Europe ? Elle est plus battue et plus ébranlée par les vents de l'erreur que ses côtes ne le sont par les tempêtes des deux mers qui l'enveloppent. Eh bien ! malgré ces secousses qui se communiquent d'un peuple à l'autre, malgré le fatal exemple donné dans quelques provinces, malgré la révolte d'une partie de la magistrature et de la noblesse, malgré les plaies et les scandales étalés dans le sanctuaire, la France demeura le soldat du Christ et de l'Église, et, refusant de se séparer de la pierre angulaire et fondamentale, elle imposa à Henri IV l'obligation d'être catholique pour mériter l'honneur d'être roi. Ce roi ne reçut les serments de ses sujets qu'après avoir lui-même prêté serment au Dieu de Clovis, de Charlemagne et de saint Louis.

Ce n'est pas assez pour la vocation de la nation française qu'elle demeure attachée à la pierre angulaire et fondamentale. Dieu lui a fait plus d'honneur encore. Il veut qu'elle aille avec Pépin fonder à Rome la domination temporelle des papes, qu'elle l'agrandisse avec Charlemagne, qu'elle la garde et qu'elle

la soutienne par ses soldats, par ses aumônes, par l'épée de ses rois et la plume de ses écrivains, et que ce glorieux service se prolonge d'âge en âge, pour devenir, jusque dans le siècle où nous sommes, la question la plus vivante des temps modernes, la pierre de touche à laquelle on va reconnaître si la France est fidèle à ses traditions et si elle mérite encore d'être appelée la fille aînée de l'Église. C'est à elle qu'il sera donné non-seulement de comprendre, mais de faire comprendre au monde que Rome est une ville choisie entre toutes les villes, une ville qui ne doit être qu'à Dieu et à Jésus-Christ dans la personne du pape. « Là, dira la France, le pape sera non-seulement libre, mais indépendant, mais souverain. Là je serai son bras tutélaire ; là j'accourrai continuellement à son secours ; là je le protégerai et je le vengerai ; là je le replacerai si on le renverse ; là je le ramènerai si on l'exile ; là je veillerai avec une fidélité, un honneur et un désintéressement qui seront jusqu'à la fin des siècles la marque éclatante de ma vocation. » Ce langage, il faut que la France le tienne, non-seulement au moyen âge, mais dans les temps modernes, non-seulement avant la Révolution, mais après, mais en plein dix-neuvième siècle, mais sous la république comme sous la monarchie, mais avec les Bonaparte comme avec les Bourbons. Et tant qu'elle sera la France, elle forcera son gouver-

nement à protéger, malgré lui, le pape, notre client, fût-il abandonné du reste du monde, et à défendre le patrimoine du pape, n'en restât-il plus qu'un dernier lambeau. Clovis, notre premier roi, s'écriait au récit du crucifiement du Calvaire : « Que n'étais-je là avec mes Francs ! » Malheur au successeur de Clovis qui laissera crucifier à Rome le vicaire de Jésus-Christ, et à qui l'histoire pourra dire : Où sont les Francs, où est Clovis, où est la sentinelle française qui doit monter la garde au pied du Vatican pour le service de saint Pierre et de toute la chrétienté ?

Que la France était belle à voir dans ce glorieux service ! Et comme elle marchait dignement en tête des nations ! Par la plume et par l'épée, elle commandait au monde, et le monde s'inclinait devant elle. Chaque fois que son glaive était tiré pour la bonne cause, tout l'univers était éclairé aux lueurs dont il étincelle. L'Europe nous a suivis à Jérusalem, à Nicopolis, à Navarin, à Rome. Nous avons, par la conquête d'Alger, rendu l'Afrique à Jésus-Christ et à l'Église, au commerce et à l'industrie. Nous avons relevé la croix à Pékin, nous l'avons affranchie à Constantinople, nous l'avons plantée chez tous les peuples, des cimes de l'Atlas aux rives du Bosphore, du Gange à la Tamise, et les fleuves de la Cochinchine infidèle, ces chemins qui serpentent et qui marchent, ont été illuminés par cette double et ma-

gique puissance attachée au nom français et au nom chrétien. Notre plume était un autre sceptre. C'est par elle que notre Bossuet règne dans toutes les chaires, Racine et Corneille dans tous les théâtres, Descartes et Pascal dans toutes les écoles, le siècle de Louis XIV sur tous les siècles de l'antiquité et des temps modernes. La parole éclose sur nos lèvres avait je ne sais quoi de pur, de net et de précis, qui avait fait de notre langue la langue des affaires. Elle portait en elle je ne sais quoi d'attrayant, de communicatif et de contagieux, qui en avait fait la langue universelle. C'était, parmi les royaumes chrétiens du monde, une pensée commune que l'initiative des grandes entreprises nous appartenait et par droit de naissance et par droit de conquête. La France, en un mot, était saluée partout comme la fille aînée de l'Église. Elle revendiquait ce titre, elle le justifiait; on l'appelait, avec un amour mêlé de crainte, la grande nation. Voilà jusqu'où la foi avait élevé notre rôle, voilà ce que l'on gagne à servir Jésus-Christ. Voyons ce que l'on perd à s'éloigner de lui.

II. Deux fois dans quatorze siècles la France a trahi son histoire et sa mission, deux fois la France a perdu tout ensemble et la gloire et la foi.

Ce fut d'abord l'œuvre de la philosophie, c'est aujourd'hui l'œuvre de la Révolution. Je vous dénonce

hautement et clairement ces deux mortelles ennemies de la France et du christianisme.

Il y a cent ans, un homme achevait à Ferney sa longue et fameuse carrière. Il avait tourné en ridicule les plus saintes choses: Dieu, Jésus-Christ, la Bible, l'Évangile, la France; son rire contagieux passa sur toutes les lèvres et ébranla, en se propageant, les trônes et les autels. Il flétrit les plus tendres fleurs, les femmes et les jeunes gens. Il dessécha au fond des plus grandes âmes la noblesse, la générosité, le patriotisme. Tout se courba, tout périt sous ce souffle glacé: la royauté s'abaissa, la noblesse perdit son prestige, le clergé son autorité, la nation son rang et son honneur. Quand Voltaire mourut, la comédie touchait à sa fin. Mais quel réveil! quel dénouement! quelles tragiques fureurs! La France n'a plus ni roi ni juge, parce qu'elle n'a plus de Dieu. La victoire l'a abandonnée partout, ses temples sont fermés, ses autels en ruines, ses princes en exil, ses prêtres au fond des prisons ou sur les marches de l'échafaud. La grande nation était évidemment arrachée de ses antiques fondements. Elle avait tout perdu en perdant le Christ.

Dieu pouvait la laisser périr, il la sauva. Depuis soixante-dix ans qu'elle s'était relevée, elle avait donné des gages à la foi, elle s'efforçait de retrouver ses assises, elle avait repris le service du Christ et

de l'Église, elle avait paru comprendre de nouveau sa vocation. J'en atteste la Propagation de la Foi, cette association commencée à Lyon et étendue dans toutes les contrées de l'univers; la société de Saint-Vincent de Paul, dont Paris fut le berceau et qui, sortant de Paris, a fait faire à la charité le tour du monde; les archiconfréries réparatrices instituées de toutes parts pour fléchir la colère de Dieu; les missions agrandies et florissantes, grâce au courage et au dévouement de nos prêtres; les enfants de saint Bruno, de saint Ignace, de saint François et de saint Dominique rapportant les exemples de la prière commune, de la pauvreté volontaire et du zèle apostolique. J'en atteste le pape trois fois secouru ou restauré, en 1814 par la diplomatie de la France, en 1849 par une expédition nationale, en 1867 par une poignée de braves sur le front desquels flottait à peine l'ombre de nos drapeaux.

C'étaient là de nobles gages donnés à la religion, c'étaient pour notre patrie de belles espérances. Mais à côté de ces signes de salut éclataient des signes d'impiété, le mal se mêlait au bien dans des proportions effrayantes, et la Révolution faisait son œuvre. La Révolution, avec ses faux principes et ses fausses doctrines, ne doit pas être confondue avec le besoin naturel et raisonnable de réformes politiques et d'améliorations sociales, qui sont la force même de

toute nationalité chrétienne. Qu'en 1789 ce besoin ait été plus général et plus impérieux qu'auparavant ; qu'une foule d'institutions altérées ou inutiles aient dû changer ou disparaître, personne ne songe à le nier. Mais qu'il y avait loin des réformes salutaires appelées par les gens de bien à cette révolution qui a commencé par l'oubli des droits de Dieu et des devoirs de l'homme, et qui continue à semer, sous le nom de bienfaits, la désobéissance envers tous les pouvoirs, le mépris de toute loi, de tout ordre et de toute religion ! Malgré quatre-vingts ans d'expériences et de ruines, il y a des hommes d'esprit, des hommes de cœur, qui se succèdent de génération en génération, fermant les yeux à l'évidence, acclamant les principes destructeurs, buvant et faisant boire autour d'eux ce venin révolutionnaire qui a empoisonné les meilleures sources. Que n'a-t-on pas accrédité ou toléré au nom des libertés publiques ! Sous le nom de lumières, quelles ténèbres n'a-t-on pas amassées dans la conscience des peuples ! Grâce à cet esprit révolutionnaire, Jésus, notre maître et notre Dieu, n'est-il pas devenu étranger aux uns, suspect aux autres, odieux à plusieurs ? Ne l'a-t-on pas tantôt banni, tantôt foulé aux pieds, presque toujours relégué loin des affaires publiques ? Dans l'ancienne société française, Jésus-Christ s'était mis partout à notre tête ; mais, depuis quatre-vingts ans,

on lui a disputé partout le terrain, on a effacé son nom, on a rétréci sa part, on a fini par rompre avec la tradition, et on est sorti, par toutes les portes, de cette vocation à la fois chrétienne et nationale, qui n'est autre chose que la vocation française. Le blasphème n'excitait plus d'horreur : la profanation du dimanche était tellement passée dans nos mœurs que les lois se déclaraient impuissantes à la prévenir ; le théâtre ne connaissait plus de loi, les modes scandaleuses n'avaient plus de frein, la danse la plus coupable réclamait, obtenait partout le droit de tout dire et de tout voir ; on bafouait les prêtres dans les romans, un roman plus audacieux que les autres alla jusqu'à bafouer Jésus-Christ, la statue de Voltaire fut relevée avec éclat, et la cause du pape abandonnée avec autant d'aveuglement que de lâcheté !

C'est là que l'ennemi nous attendait. Voyant par ce dernier trait que la France était sortie de ses assises et qu'elle rejetait Dieu, le Christ, l'Église et le Pape, il a fondu sur nous comme Attila et comme Genséric ; il nous a surpris parce que nous étions dans les ténèbres ; il nous a battus parce que nous n'avions plus ni de protecteur au ciel, ni d'alliés sur la terre ; il a séparé de la grande nation deux provinces dont il a fait sa proie ; et le voilà encore le front penché sur nous, l'œil au guet, l'oreille tendue, attendant, pour continuer ses conquêtes, que quelque

crime nouveau lui donne aux yeux de l'Europe le droit d'y prétendre, aux yeux de Dieu le droit d'y réussir. Ah ! pourquoi tairais-je ici mes patriotiques appréhensions ? Pourquoi ne nous serait-il pas permis de mieux sentir que d'autres les périls de l'avenir et de les signaler d'une voix plus forte ? Nous sommes devenus la frontière de la patrie, et si le glaive de la justice est tiré encore une fois, si le bras de Dieu va prendre encore une fois la main des Allemands pour l'appesantir sur notre tête, ô ma chère Comté, ô mon noble pays, tes montagnes seraient-elles assez fortes pour arrêter le cours de cette vengeance qui vient de si haut et qui porte si loin? O Ferréol, ô Ferjeux, fléchiriez-vous encore en faveur de cette cité le courroux du Seigneur? Guillaume s'est incliné devant Dieu qui l'avait élu ; il a renvoyé au Ciel la gloire que le Ciel lui envoyait ; il s'est déclaré, avec son armée et ses alliés, le tributaire du Seigneur et l'instrument de sa volonté. Au premier mot tombé d'en haut, à la première goutte qui ferait déborder encore sur la terre la coupe où bouillonne la colère éternelle, ô Église de Besançon, héritage des saints, n'est-ce pas toi qui serais frappée? J'en tremble, mes frères, j'en frémis de honte autant que de crainte. Je m'adresse à Dieu, je m'adresse à Marie, je m'adresse à vous-mêmes, je me demande, je vous demande avec toute la liberté de la parole sainte,

avec toutes les alarmes du patriotisme le plus pur, sommes-nous convertis et méritons-nous d'être sauvés ? Où sont nos larmes, nos pénitences, nos bonnes œuvres ? Avons-nous repris le chemin du bercail, et faut-il que le sceptre de ce roi étranger nous courbe, comme le bâton du berger mercenaire, sous le joug de ce grand Dieu que nous ne voulons pas reconnaître encore? La foi nous avait élevés ; c'est pour avoir perdu la foi que nous nous sommes perdus ; la foi seule peut nous sauver.

III. Cherchez maintenant, parmi nos ruines, ce vrai et solide fondement sur lequel il faut rasseoir la nation ébranlée et rebâtir l'édifice de l'avenir. Ce fondement, quel est-il ?

Est-ce la science profane, la politique, la discipline militaire? La science profane? En vérité, on semble le croire en voyant avec quel aveuglement et quelle ferveur on parle de la science ! Et quelle science ! On la veut gratuite, obligatoire, laïque, et s'il lui manque une de ces trois qualités, la voilà frappée d'une suspicion éternelle. Et c'est avec ces trois mots de passe, avec cet indigne et misérable piperie, qu'on flatte les masses, qu'on leur cache leurs vrais intérêts, qu'on leur inspire d'affreux préjugés, qu'on les mène, à peine sorties d'un abîme, à des abîmes plus profonds encore ! Mais

en quoi, je vous prie, des peuples instruits par des laïques sont-ils par cela même plus éclairés que des peuples instruits par des congréganistes ? L'alphabet est-il plus difficile à lire entre les mains du prêtre qu'entre celles du fidèle ? Suffit-il de mettre un froc pour perdre le don de l'enseignement, ou de l'ôter pour devenir tout à coup un grand maître ? Lire, écrire, compter, c'est le rêve que vous faites pour toute la France de l'avenir. Quelle misérable espérance ! quelle triste perspective. En serez-vous plus honnêtes, en serez-vous plus braves ? Si vous ne lisez que les journaux et les revues de la licence, vous périrez encore dans la mollesse et la corruption ; si vous n'apprenez à écrire que pour distiller de votre plume l'impiété et le blasphème, cette plume ne sera pas une bien vaillante épée, et l'ennemi l'achètera à peu de frais ou la brisera du premier coup ; si vous n'apprenez que ce qui se pèse et ce qui se compte, votre arithmétique ne vous sauvera pas. Il nous faut des calculateurs qui ne comptent ni leurs pas ni leurs peines ; il nous faut des Tacites qui consentent à écrire, non de leur encre, mais de leur sang, les pages d'une nouvelle histoire ; il nous faut un peuple qui sache surtout épeler et lire le nom de Dieu, qui connaisse, qui bénisse et qui loue le Dieu de nos pères et de nos ancêtres : voilà la vraie science ; cette science, c'est la foi.

Vous demandez de nouvelles lois et une nouvelle constitution. Autre illusion : si ces lois ne sont pas imprégnées d'un esprit chrétien, elles seront emportées comme la feuille légère que le vent chasse devant lui. Si cette constitution n'a pour base les droits de Dieu et les devoirs de l'homme, elle périra plus vite encore que celles qui l'ont précédée, et vous descendrez encore quelques degrés de plus dans l'abîme que la Révolution a creusé sous vos pas. Quoi ! ne sommes-nous pas las de bâtir sans cesse et de ne rien fonder ? Ne voyons-nous pas que la France a vécu quatorze siècles avec l'esprit et les lois de Jésus-Christ, et qu'elle agonise depuis quatre-vingts ans avec l'esprit et les principes de la Révolution ? Ces principes que vous déclarez immortels vous donnent la mort. Cette révolution que vous adorez comme une idole a fait banqueroute, les socialistes en pressent la liquidation ; tout ce qui en était resté aux mains des classes moyennes passe aux mains de la foule ; l'influence, la fortune, le maniement des affaires, tout croule, tout s'abîme, tout s'évanouit, et vous voilà toujours ramenés en présence de la pierre angulaire et fondamentale sur laquelle il faut élever l'édifice, si l'on veut qu'il se conserve et qu'il dure. Le seul principe, c'est Dieu ; la vraie politique, c'est la politique chrétienne.

Vous demandez plus de discipline militaire, et vous affirmez que c'est là le seul fondement qui fasse défaut à nos assises. Encore une illusion ! Je suis de ceux qui croient que nos champs de bataille n'ont pas enseveli notre honneur, et que nos braves sont tombés comme des hommes de cœur devant l'ennemi. Non, ces batailles qu'on croyait gagnées et qui se trouvèrent perdues ; ces contre-temps inattendus où la faim, le froid, la maladie, la fatigue, sont venus troubler les calculs les plus habiles ; cette fortune si fidèle aux drapeaux de l'ennemi et si obstinée à fuir les nôtres ; ces siéges fameux de Sedan, de Metz et de Paris, où, sous le même climat, la mort a frappé la France et épargné l'Allemagne ; ces grandes armées immobilisées dans les places fortes et à qui leur élan n'a pu frayer un passage ; tant de coïncidences malheureuses, tant de revers et de désastres, tant de disgraces en six mois, et l'extrême humiliation devenue le châtiment de l'extrême confiance ; non, tout cela n'est pas l'unique fruit de la discipline oubliée ou méconnue ; non, nos soldats n'avaient pas désappris l'art de souffrir, de se battre, de mourir ou de vaincre, et après la conquête de l'Algérie, après les campagnes si périlleuses de la Crimée, de l'Italie, de la Chine et du Mexique, ce n'est pas en si peu de jours que l'on descend de si haut et que l'on tombe si bas. Organisez donc les troupes les plus brillantes, variez-

en l'instruction, agrandissez-en les cadres, déployez sur leurs ailes une cavalerie formidable, couvrez-les du bruit et de l'éclat de dix mille canons qui tonnent avec une voix plus effrayante que ceux de la Prusse, assujettissez à une meilleure discipline les officiers et les soldats, mettez, s'il le faut, toute la France sous les armes, que faudrait-il encore pour tout déconcerter et tout perdre ? L'indécision d'un chef, un mot mal lu, un ordre mal donné ou mal compris, l'hiver, le vent du nord, le souffle d'en haut, le souffle de Dieu, et il faudrait bien s'écrier encore : Le doigt de Dieu est ici : *Digitus Dei hic est !* C'est l'alliance de Dieu qu'il nous faut, c'est la discipline sévère de son décalogue qu'il faut imposer à vos convoitises, c'est sous ses yeux qu'il faut faire marcher, non pas seulement le soldat qui vous défend, mais votre maison, vos familles, vos domestiques ; c'est à votre cœur qu'il faut une règle, à votre esprit qu'il faut une lumière. D'où sort l'armée, sinon des entrailles mêmes de la nation ? Quelle est sa première école ? Le foyer. Quel est le premier sergent instructeur du jeune soldat ? Son père. Quelle est sa première caserne ? Le giron maternel. Notre armée redeviendra invincible, quand la France qui la donne sera redevenue chrétienne.

Les esprits qui rampent à terre et qui jugent sur les apparences opposent aux abaissements de la

France catholique les triomphes de l'Allemagne protestante, et ils blasphèment contre le vrai Christ et la vraie Église en leur reprochant nos défaites : comme si c'était pour avoir été trop croyants que nous avons été vaincus ! comme si l'ennemi nous avait surpris jeûnant, priant, remplissant les temples et faisant retentir les airs de nos cris de componction et de repentir ! comme si l'esprit révolutionnaire n'avait pas cherché, malgré les malheurs publics, bien plus à perdre la foi qu'à sauver la France ! comme s'il n'était pas venu fondre sur nous, du fond de l'Italie affolée et pervertie, poussant contre les prêtres et contre l'Eglise le cri de la rage, déployant contre les couvents, les temples, la société chrétienne une armée sans courage, sans force ou sans tactique devant l'ennemi, et nous laissant pour adieu des malédictions contre le pape et contre l'Église. Oui, la France est vaincue, mais ce n'est pas la France de Clovis, de Charlemagne et de saint Louis, c'est la France de Voltaire. La France est abaissée, mais ce n'est pas pour avoir prêché la croisade en faveur du pape, c'est pour avoir abandonné le pape, fusillé un pontife, mêlé dans une hécatombe affreuse le sang du prêtre, du magistrat et du soldat ! La voilà notre France telle que la Révolution nous l'a faite. Ce n'est plus la France, c'est la Commune. Qu'elle garde ce nom dans l'histoire ; mais n'allons pas croire qu'il

y a là une excuse pour notre lâcheté. A tous et à chacun sa responsabilité dans cette nouvelle Terreur: aux écrivains qui ont réhabilité la Révolution, aux poëtes qui l'ont chantée, aux politiques qui y ont concouru sans le savoir, à notre faiblesse et à notre indulgence : et c'est ici tout le pays qui est coupable, car avec nos caractères effacés et nos consciences faciles, devant les excès et les horreurs de la Commune, nous n'avons pas senti comme nous le devions, comme on l'a vu en 1848, devant un spectacle mille fois moins affreux,

Par un effet contraire
Nos fronts pâlir d'horreur et rougir de colère.

Littérature, poésie, beaux-arts, lois affaiblies, mœurs corrompues, tout ici a sa responsabilité, tout, excepté la foi. Nous avons acclamé et servi tous les maîtres, excepté Dieu. Nous nous tournons et nous nous retournons, comme un malade agonisant, en cherchant la pierre sur laquelle nous pourrons nous reposer. Mais cette pierre, c'est Jésus-Christ, Jésus-Christ est la pierre fondamentale de la société française. La prospérité nous l'avait fait oublier, que tardons-nous d'y revenir, après tant d'adversités et de malheurs ? Jésus-Christ ! ah ! que ce nom, qui gagne les batailles, soit un cri de ralliement pour tous les gens de bien, tous les amis de l'ordre, tous les défenseurs du

pays ! Jésus-Christ ! prenez-le pour maître, et vous échapperez enfin aux docteurs du mensonge ; prenez-le pour chef et pour guide, et vous prendrez votre revanche dans un autre Tolbiac contre les Allemands victorieux ; prenez-le pour juge et pour roi; il prononcera sur ceux qui le serviront une sentence de grâce, et tous ses soldats, quels que soient leur âge, leur profession, leurs rangs, trouveront au delà de la mort la couronne de l'immortalité.

LE PÉCHÉ CAPITAL DU XIX[e] SIÈCLE.

Invidiâ autem diaboli mors introivit in orbem terrarum.
C'est par l'envie du démon que la mort est entrée dans le monde. (*Sap.*, II, 24.)

C'est un grand péché d'oublier Dieu et de lui déclarer la guerre : les nations qui s'en rendent coupables attirent sur leur tête les fléaux vengeurs.

C'est un grand péché d'oublier sa vocation : la France, qui a été créée et mise au monde pour servir l'Église, n'a pu délaisser son rôle, même un seul jour, sans encourir le reproche d'ingratitude et d'infidélité. Elle est punie avec d'autant plus de rigueur qu'elle a été élevée plus haut dans les desseins providentiels.

La leçon n'est pas finie. Il y a dans l'histoire de nos malheurs une page qu'il faut faire lire non-seulement à la France, mais à tout notre siècle. Il y a un péché que l'on peut appeler le péché dominant de notre âge, et qui compte parmi les péchés capitaux.

Ce péché, c'est l'envie. Je viens vous le dénoncer par son nom et vous en peindre toute l'horreur. Il se cache sous le manteau du progrès social, et comme on a cessé de le combattre, il n'a plus de bornes dans ses ravages. Apprenons d'abord à démêler parmi les sentiments de notre siècle ce sentiment pervers, montrons ensuite jusqu'à quel point il a gâté et perverti la société moderne.

I. L'envie est aussi vieille dans le monde que Satan, et pour en trouver la première trace, il faut remonter jusqu'au premier meurtre qui souilla la terre, jusqu'à la révolte même qui troubla le ciel. Saint Chrysostôme l'appelle l'invention du démon (1); saint Grégoire de Nysse, la mère de la mort, la première porte du péché, la racine des vices (2); saint Basile, le chemin de l'enfer (3). Écoutez saint Augustin : « C'est l'envie qui a chassé l'ange du ciel et l'homme du paradis terrestre; c'est elle qui a tué Abel, qui a armé les frères de Joseph contre lui, qui a jeté Daniel dans la fosse aux lions, qui a pendu Judas et qui a crucifié Jésus-Christ. O mes frères, prêchez sur les toits que l'envie est une bête féroce, qui enlève la foi, détruit la concorde, anéantit la

1. *Homil.* XXI *in Gen.*
2. *Homil. in Gen.*
3. *Homil. de Invid.*

justice et engendre tous les maux. C'est elle qui a renversé les murs de Jérusalem, dépeuplé Rome, rasé Carthage, dévasté Troie (1). » Que n'ajouterions-nous pas à ce tableau tracé dans le quatrième siècle de l'ère chrétienne par la plume de l'évêque d'Hippone ! Depuis l'Italie et l'Afrique, où les Vandales ont été appelés par la jalousie d'une femme et la rancune d'un général, jusqu'à la Pologne, que l'envie irréconciliable des partis a livrée pieds et mains liés à ses puissants voisins, que de discordes publiques, que de guerres affreuses suscitées de siècle en siècle entre les nations, que de peuples déchirant de leurs propres mains leurs lois et leur drapeau ! C'est le suprême malheur de l'homme et le ver rongeur des sociétés en décadence. L'envie est un mal sans excuse dans l'ordre public comme dans l'individu. Les Pères de l'Église le flétrissent, déclarant que rien ne saurait l'atténuer. Le fornicateur, disent-ils, peut demander grâce en s'excusant sur la force de la concupiscence ; le voleur peut alléguer, sinon une nécessité impérieuse, du moins la tentation d'un besoin mal satisfait ; l'assassin peut rejeter sur la colère une partie de son crime. Mais comment expliquer l'envie autrement que par la prodigieuse malignité du cœur humain, toujours enclin à mal faire? Elle

1. *Serm.* XVIII *de temp.*

est pire que l'adultère, car la fureur du vice impur s'arrête dans l'action même, tandis que la fureur et les ravages de l'envie bouleversent l'Église et le monde (1). L'envie est un mal sans terme. Les autres maux ont une fin, seule l'envie n'en a pas (2). Elle n'est pas même assouvie au milieu des révoltes accomplies, des révolutions triomphantes, des ruines accumulées dans l'univers entier. Une ombre, un souvenir, un nom, excite et ranime encore sa rage. Elle brise au besoin les tombeaux, pour y mettre les cadavres en pièces. Ne pouvant déchirer l'histoire, elle essaie de la corrompre et de lui infuser son mortel venin. Elle escaladerait le ciel, si le ciel n'était pas placé au-dessus de ses bras, qui se tordent dans leur superbe impuissance. Elle voudrait renouveler contre les élus la guerre que Lucifer a faite aux anges. Elle rêve de détrôner jusque dans la paix inaltérable de la cité sainte les âmes victimes de ses tragiques fureurs, et si ces âmes ont trouvé un refuge, il faut en remercier Celui qui interdit à l'écume des mers de dépasser le rivage et à l'envie de franchir les portes de l'éternité.

Tel est le démon qui s'est déchaîné dès le commencement, rapide comme l'éclair, étincelant comme la foudre, le fiel dans le cœur, le miel sur les lèvres,

1. S. Chrysost., *Homil. in gent,*
2. S. Cyprian., *Sermo de zelo et livore.*

cachant sous les ailes de l'ange des traits envenimés, et dévorant les hommes, les empires, les sociétés, avec une fureur que rien n'assouvit. Mais ce démon a pris un masque nouveau dans le siècle où nous sommes. Il porte un nom qui attire et qui séduit, il se glisse au fond des cœurs les plus purs, il les mord et les tourmente à leur insu, et la passion révolutionnaire dont il les remplit a fini par être appelée une des conquêtes les plus précieuses des temps modernes. Vous acclamez l'égalité, je persiste à vous dénoncer l'envie. Arrachons à l'envie ce masque affreux qui l'a rendue si hautaine, si sûre de ses coups, si victorieuse et si triomphante au milieu de nos ruines.

Il y a une devise devenue fameuse par ses promesses et ses déceptions, et nous en couvrons, au lendemain de chaque émeute, nos murs, nos livres, nos drapeaux, sans pratiquer une seule des vertus qu'elle suppose, sans respecter un seul des droits qu'elle proclame. Il est plus que temps de savoir ce qu'il y a de sincérité ou d'hypocrisie dans ces trois mots si souvent répétés, si mal définis, si tristement commentés par quatre-vingts ans de révolution. Liberté, égalité, fraternité. La liberté, vous la redoutez pour la vertu dans l'ordre moral, et vous ne la demandez que pour le vice. Quand la vérité s'en sert pour se défendre, vous criez à l'oppression; quand l'erreur en abuse jusqu'à la fureur, vous croyez à

peine l'idole en sûreté. Cependant les plus hardis vous l'enlèvent, les plus habiles la confisquent, vous n'avez pas même cette excuse dont parle Bossuet quand il nous peint les Anglais du dix-septième siècle séduits par l'appât de la liberté. Il n'est plus nécessaire d'en prononcer le nom pour que vous le suiviez en aveugles. Nous allons, en regardant que nous nous précipitons dans la servitude, et nos conducteurs n'ont plus besoin d'être si subtils ni de mêler tant de personnages divers pour tromper les peuples, puisque dans ce siècle incapable de consistance on se lasse plus vite encore d'être des citoyens que des ilotes. La fraternité, autre promesse, toujours démentie par des luttes fratricides; autre raillerie d'un peuple qui se ment à lui-même en persistant à écrire cette devise, puisqu'après les massacres de septembre, les émeutes de juin, de juillet, de février, les journées si fameuses du 10 août, du 31 octobre, la journée plus sombre et plus odieuse encore du 21 janvier, il a fallu voir, il n'y a pas un an, le mois d'avril marqué par les arrestations des plus précieux otages et le mois de mai consacré à fusiller pêle-mêle pontife, prêtres, soldats, magistrats, comme si le sang d'Abel devait toujours couler, comme s'il ne devait pas rester un seul mois, un seul jour, qui ne fût marqué par le sang du juste dans le calendrier de la Révolution! Ainsi la liberté se vend tantôt à César, tantôt

à Brutus, et la fraternité n'est plus que celle de Caïn. Ce sont deux mots à rayer de notre langue politique et sociale, puisqu'on les a rayés de nos mœurs. On n'y croit plus, on les raille, on les abandonne, mais il reste la passion de l'égalité, et pourvu que l'égalité triomphe, la Révolution sera satisfaite.

Cette égalité cache tout le venin de l'envie. Je ne viens pas déplorer ici que les citoyens d'un pays libre exercent leurs droits politiques sans exclusion et sans privilége, ni que les charges pèsent sans distinction sur toutes les propriétés du sol, de l'industrie et du commerce, ni que chacun puisse prétendre aux fonctions publiques en vertu de l'égalité commune. Mais prenons-y garde, en croyant ne supprimer que les priviléges, n'avons-nous pas supprimé, sans le savoir, les droits du talent et de la vertu ? En déclarant la carrière ouverte à toutes les ambitions, n'avons-nous pas suscité non pas les plus légitimes, mais les plus vaines, les plus dangereuses, les plus coupables? Sous prétexte d'enchaîner la faveur, n'avons-nous pas déchaîné les fureurs les plus jalouses ?

Il est bien permis de regarder derrière nous pour savoir si nous sommes meilleurs ou plus heureux que nos pères. Qu'étaient-ce donc que les priviléges dans les sociétés anciennes, sinon la récompense et le souvenir des services rendus? Qu'étaient-ce que

les charges héréditaires, sinon une tradition où l'honneur passait la richesse et où le devoir ne se séparait pas de l'honneur ? Ces barrières élevées par les mœurs encore plus que par les lois entre les divers rangs de la société ont-elles jamais brisé les ailes du génie ? Et, pour ne parler que du mérite ordinaire et de la vertu commune, s'il leur était interdit de monter du premier coup au faîte des dignités, chacun pouvait en franchir les premiers degrés avec du travail et de la persévérance; chacun pouvait ambitionner pour son fils une position plus haute, à la condition d'ajouter encore aux vertus paternelles; chacun pouvait prétendre pour sa postérité à la noblesse. à la fortune. Ce n'était point un rêve, mais une légitime espérance. Ce n'était pas l'œuvre d'un jour, mais l'œuvre d'un siècle. Cette œuvre était lente, mais elle était sûre. Elle imposait la vertu et laissait beaucoup moins de jeu à l'intrigue et au hasard. Elle déconcertait l'envie au lieu de lui donner des encouragements ; elle lui ôtait le droit de tout oser, de tout décrier, de tout ruiner; elle opposait à ses traits le rempart des siècles et la majesté des longs souvenirs.

Nous nous étions imaginé, dans la naïveté de nos espérances, qu'en supprimant les abus de la société ancienne, nous ne laisserions de place qu'à la science, au talent, à la vertu, à la gloire. C'était compter sans l'envie, qui les poursuit, les attaque et les ronge

avec d'autant plus de facilité qu'il n'y a plus d'institutions sociales pour les mettre à l'abri de ses coups. Les voilà livrés sans défense à la médisance, à la calomnie, à la trahison. L'envie fait peser sur les hommes d'élite le niveau révolutionnaire dans toute sa rigueur ; elle arme contre eux les défiances, les soupçons, les préjugés ; elle les éloigne ou les dégoûte des affaires; elle ligue contre eux le vice, l'erreur, l'ignorance, le nombre ; le vice parce que la vertu le condamne, l'ignorance parce que le talent la blesse, l'erreur parce qu'elle ne redoute rien tant que la vraie science. Elle déteste la gloire, parce que la gloire s'élève au-dessus de la foule et qu'elle l'oblige à lever la tête pour la regarder.

La science, le talent, la vertu, la gloire ! Mais nos sociétés révolutionnaires n'en peuvent plus même supporter le nom. Arrière cet homme qui pense, qui médite, et qui s'est consumé dans les veilles de la science ! L'envie lui reproche ces veilles laborieuses, sous prétexte qu'il s'en fera un titre pour dominer ses semblables. Arrière cet homme qui parle et qui attache le peuple à ses lèvres ! L'envie le redoute au milieu des assemblées publiques, car il pourrait y répandre le souffle d'une grande âme et y soulever de nobles et généreuses passions. Arrière cet homme dont la vertu sans tache ferait honneur à son siége, à son grade, à ses hautes fonctions politiques, admi-

nistratives ou judiciaires ! cette vertu imposerait trop de respect à l'envie, sa pureté s'effraierait trop de la corruption publique ; il faut pour représenter le monde moderne plus de scepticisme dans l'esprit, plus de facilité à transiger avec le devoir, plus de complaisance avec les vices. Arrière la gloire du passé ! Cette gloire n'est qu'une ombre, s'écrient les envieux. Oui, mais cette ombre les offusque, les irrite, les met hors d'eux-mêmes. Arrière ! arrière la gloire du présent ! Elle trouble l'égalité sociale. Les uns la contestent, les autres la raillent, les autres l'obscurcissent en assemblant autour d'elle les nuages de l'opinion pervertie. Qu'il ne reste donc ni statue, ni piédestal pour personne ; ni un astre au ciel, ni un nom dans l'histoire, et la passion égalitaire, l'envie de la Révolution, sera satisfaite.

Non, l'égalité envieuse ira encore plus loin. Elle a interverti les rôles, et, mettant l'ignorance à la place de la science, l'incapacité à la place du talent, l'obscurité à la place de la gloire, elle reconstitue au profit de la médiocrité tous les priviléges de la naissance et du rang. C'est un titre à ses yeux de n'être rien pour devenir quelque chose, de n'avoir rien fait pour briguer une charge, d'être incapable de la remplir pour être préféré à tous ceux qui l'honoreraient par leur conduite. Elle se plaît à ces préférences qui confondent le vrai mérite. Elle en jouit, parce qu'elle y

trouve à la fois la satisfaction d'avoir abaissé ceux qui s'élevaient naturellement, et de s'élever elle-même dans ceux qui n'avaient ni titres, ni droits, ni talents réels. Elle crée ainsi une caste plus ambitieuse, plus exclusive, plus incapable que ne l'ont jamais été, dans les nations déchues, les castes héréditaires ruinées par l'exercice sans contrôle d'une autorité sans limites. Elle la recrute dans ces sociétés secrètes auxquelles il suffit d'être initié pour tout attendre, tout demander, parvenir à tout ; les ténèbres symboliques dont ces sociétés s'enveloppent conviennent bien aux yeux malades de l'envie égalitaire, quand elles ont étendu dans l'univers entier leur invisible réseau. Ne cherchez au timon des affaires ni le génie, ni le talent, ni la vertu, ni la gloire ; l'envie a tout ruiné ; la médiocrité gouverne tout. C'en est fait d'un peuple, d'un siècle entier, et le chapitre de la décadence commence pour ne plus finir. Ouvrez les annales du monde dans la seconde moitié de ce siècle, lisez et jugez.

II. le comte de Maistre écrivait au commencement du siècle : « Nous avons besoin d'être broyés afin d'être fondus. » Broyés, nous le sommes, et jamais pressoir n'a plus foulé de grappes ni écrasé plus de raisins que la Révolution n'a foulé de peuples et écrasé de lois et de constitutions. Mais combien l'hu-

manité tarde à être fondue ! Comme l'envie sépare les âmes ; comme elle tient en défiance les uns contre les autres, peuples, partis, castes, familles, individus, en précipitant de toutes parts la décadence sociale ! Choisissez, du nouveau monde ou de l'ancien, celui où cette vérité vous paraîtra le plus sensible. Que de ruines en moins de dix ans ! L'Union américaine a été dissoute par une guerre qui a armé les uns contre les autres les membres de la même famille ; l'Italie a été dévorée plage par plage, royaume par royaume, jusqu'au Vésuve et à l'Etna, jusqu'au Capitole et au Quirinal, par l'envieuse ambition de la maison de Savoie ; l'Allemagne a déchiré ses propres entrailles dans les champs de Sadowa ; l'Espagne, après avoir déféré le sceptre à un étranger, regrette de l'avoir repris à ses rois légitimes, et ses montagnes deviennent pour la quatrième fois la sanglante arène des partis ; la France, plus éprouvée et plus malheureuse que toutes les autres nations ensemble, a ressenti dans huit mois, qui ont paru un siècle, toutes les humiliations de la défaite, toutes les horreurs de l'invasion, tous les désastres, tous les crimes, toutes les hontes de la guerre civile. Le sol tremble partout, partout l'envie empêche de le raffermir.

Je ne veux voir que la France, et je pleure sur les ruines sociales que l'envie ne nous a pas permis de conjurer ou qu'elle nous défend de réparer encore.

Quand on se demande pourquoi la catastrophe a été si profonde, et pourquoi le salut tarde tant à s'opérer, les uns accusent notre intelligence, d'autres notre volonté, d'autres notre courage, d'autres notre générosité et notre désintéressement. N'en croyez rien; intelligence, volonté, courage, désintéressement, la France possède encore toutes les qualités qui ont fait son prestige, mais il y a un mal, mal qui tarit la générosité, qui paralyse le courage, qui empêche les volontés de s'associer, qui défend aux intelligences de s'entendre entre elles, c'est le vice capital du siècle, c'est l'envie. Ah ! si l'on vous demandait de sacrifier les grands principes qui président à l'organisation et au développement des sociétés, ce serait votre devoir et votre honneur de résister et de résister jusqu'au martyre. Mais les petites questions priment les grandes, les partis ne veulent rien oublier de leurs rancunes, les hommes ne veulent rien céder de leurs prétentions, on prend pour un attentat la moindre contradiction ou la moindre réserve, on s'emporte pour peu qu'on soit blessé, et la France, l'enjeu sacré de tant de batailles et de débats, demeure étonnée, meurtrie, presque sans remède, parmi tant de mains qui devraient s'unir pour la panser et la guérir.

Cette envie réciproque avec laquelle les partis se regardent creuse entre les pauvres et les riches un abîme toujours plus profond. Elle irrite les pauvres,

parce qu'ils ne possèdent rien ; elle irrite les riches les uns contre les autres, ceux-ci parce qu'ils possèdent moins, ceux-là parce que d'autres possèdent autant ; elle fait de la terre, de l'or, du crédit, de la considération publique, des places, des honneurs, un perpétuel objet de convoitise, que les révolutions passées ont ôté et donné tour à tour, et qui doit, dans les révolutions de l'avenir, combler les vœux des plus incapables ou des plus pervers, tant ces révolutions sont fréquentes, tant l'agitation est devenue plus que jamais le partage propre des affaires humaines et le triste apanage de la société française.

Quelle autorité reste-t-il à l'école, attaquée par l'envie égalitaire ? Le maître est regardé comme ennemi s'il refuse d'être un camarade. On lui demande de flatter les instincts de la foule, d'en tolérer les ignorances, d'en justifier les préjugés. Ce n'est plus la science qui enseigne la vérité ; c'est la complaisance qui s'étudie à encenser l'erreur du jour et qui consent à lui trouver des charmes.

L'envie est montée jusqu'au prétoire, pour en soupçonner l'équité et en déchirer les arrêts. Elle attend le juge au lendemain d'une révolution triomphante, elle lui demande un compte qu'il ne doit qu'à Dieu et à sa conscience, elle ébranle l'autorité de son siége, elle rêve l'abaissement de la magistrature et la ruine de toutes les lois.

L'envie s'est glissée entre le chef et le soldat dans les armées. De là les délais de l'obéissance et quelquefois les incertitudes du commandement. Au lieu de ces ordres qui n'admettent point de réplique, le commandement hésite, attend, capitule. Au lieu de l'obéissance passive, on raisonne, on discute, on ne marche plus à la parole. Que de plaintes envieuses sur le régime des camps et sur les exigences du service! Que de reproches et de récriminations échangés entre les capitaines! Que de jugements non pas divers, mais contraires, sur les siéges et les batailles! Quelle incroyable facilité à faire, à surfaire, à défaire les réputations et les gloires, en sorte que la mobilité du siècle apparaît dans le plus triste jour, et que l'envie seule demeure debout au milieu de tant de grandeur détruite, de tant de noms tour à tour dépouillés de leur prestige et de leur autorité.

Le foyer domestique croule de toutes parts, comme la magistrature, comme l'armée, sous les coups de l'envie égalitaire. Que de maisons où l'on n'est plus servi par des domestiques, mais par des envieux qui pâlissent à la vue des prospérités de leurs maîtres et qui boivent avec délices les larmes de leur douleur! Que de familles où la fille convoite une parure que la mère porte encore, où le fils demande avant le temps l'administration des biens, où la vertu des parents fait ombre à la lâcheté de leurs enfants, et où

leur réputation offusque et déconcerte ceux mêmes qui en devraient recueillir l'honneur et le profit; tant l'envie est basse, tant elle est odieuse, mais aussi tant elle est commune et tant elle a pénétré, à la faveur de nos mœurs relâchées, jusque dans le sanctuaire, autrefois inviolable, du respect et de l'amour.

Cherchez maintenant autour de vous, regardez au dedans et au dehors, parcourez la France, l'Europe, l'univers entier, vous ne trouverez presque plus de veilles studieuses, plus de génie inspiré, plus d'ouvrages immortels. L'envie a décrié partout les travaux de l'esprit, elle a versé sur tous les lauriers les poisons de sa bouche, elle a tari dans tous les cœurs la source de l'éloquence, dans tous les yeux les larmes de l'admiration. Le XIXe siècle s'était levé cependant sous d'heureux auspices. De grands génies entouraient son berceau et soutenaient ses premiers pas. On chantait dans toutes les langues, on parlait noblement dans toutes les cités. La France disputait à l'Angleterre la palme de la tribune et à l'Allemagne celle de la poésie; la philosophie secouait la fange du matérialisme, glorifiait l'âme et semblait lui donner des ailes; l'histoire, devenue à la fois plus intéressante et plus consciencieuse, mêlait les attraits du style aux recherches de l'érudition, et la critique avait plus de charmes, de justesse et de profondeur. Nous comptions les artistes par centaines et les

savants par milliers. Que de noms promis à la gloire dans les fastes de la peinture, que de découvertes au ciel et sur la terre dans les champs de la science! L'eau, l'air, le feu, les éléments les plus rebelles et les plus subtils, étaient domptés, emprisonnés, assouplis, et l'homme en avait fait des chevaux plus rapides que ceux de la fable pour franchir en trois bonds les bornes du monde.

Voilà le tableau de cinquante ans de patience, de travail et de gloire. Mais la seconde moitié du siècle est le triomphe effronté et permanent de la matière sur l'esprit, de l'égoïsme sur le sentiment, de l'envie sur l'émulation. Le niveau égalitaire a repris son ouvrage interrompu, et l'échafaud de Chénier s'est relevé partout. La poésie, la liberté, la gloire, la science, toutes les grandes choses, sont, comme au temps de la Terreur, accusées. traduites, jugées, condamnées sans retour. On les condamne à une mort plus redoutable que celle qui était décrétée par la Terreur, à la mort de l'oubli. Faute de sympathies, d'encouragements, d'admiration, tout s'est éteint. Au lieu des secrets labeurs qui demandent du temps et qui imposent des soins, les procédés rapides qui abaissent et qui vulgarisent les arts ; le métier au lieu du talent, l'ombre au lieu de la réalité. Les peintres sont délaissés, et on n'estime plus que les photographes. Les architectes sont devenus des

copistes; les chimistes et les physiciens, de simples manipulateurs; les mathématiciens, des répétiteurs de formules inventées par leurs devanciers. Parmi nos instituteurs de la jeunesse, pas un Rollin, pas même un Lhomond. Nos poëtes meurent, et personne ne reprend leur lyre, qui ne serait d'ailleurs plus écoutée. Nos orateurs se succèdent sans se remplacer, et ceux qui demeurent dignes d'être entendus, vous les entendiez déjà il y a quarante ans. Les Condé, les Turenne, les Villars, sont aussi introuvables pour les armées que les Sully, les Colbert ou seulement les Villèle pour les finances. La magistrature, le barreau, la tribune, tout décline. A mesure que la jeunesse monte aux affaires, prend la parole ou essaie d'écrire, le déclin de l'administration et de la langue devient plus sensible; les hommes nouveaux ne durent pas trois mois, et quand il nous faut payer leur inexpérience, leurs erreurs et leurs folies, on se trouve trop heureux de rencontrer quelque vieillard, dernier débris d'une génération perdue, qui paraît seul capable d'éclaircir et de diriger les affaires du pays.

Il nous restait, pour nous consoler et nous soutenir dans ce déclin universel, l'héritage de notre splendeur déchue. Les sciences avaient leurs palais, leurs musées, leurs collections; les lettres, leurs bibliothèques; les arts, leurs monuments. Mais la jalousie démagogique, poussée aux derniers excès,

ne peut pas même supporter les reliques de la gloire humaine. Livres, tableaux, statues, médailles, colonnes fameuses, autant de témoignages de l'inégalité intellectuelle et sociale, puisqu'ils mettent certains noms au-dessus des autres et qu'ils immortalisent la pensée des grands écrivains, l'élan des grandes actions, la renommée des grandes époques. Eh bien! ces monuments de l'honneur français et de l'esprit humain ont été condamnés à périr. On verra quelque chose de plus atroce que la barbarie d'Omar condamnant la bibliothèque d'Alexandrie comme inutile ou comme dangereuse, et décrétant que les livres de l'antiquité serviront désormais à alimenter le feu des bains publics. Il faut, pour satisfaire la rage révolutionnaire, des moyens de destruction plus rapides et plus sûrs. Le pétrole s'allume, à l'ordre de l'envie, par la main fanatique des femmes et des enfants ; il circule comme un fleuve de feu, il enveloppe tout Paris dans un nuage de poussière et de fumée, image affreuse, mais encore imparfaite de la barbarie moderne ; il dévore le bois, il calcine la pierre, il engloutit dans une immense catastrophe les maisons, les palais, les rues, les quartiers de la grande cité, il anéantit les trésors des nations, en sorte que les restes vénérables de l'antiquité échappés aux Huns et aux Vandales, et dont Paris était devenu l'asile, ont trouvé dans Paris même, en

plein XIX° siècle, l'arrêt de leur mort et le tombeau de leur grandeur. Ce que la foule a fait dans son délire, l'impiété froide et calculée l'a médité dans son envie et dans son orgueil. Cette colonne qui portait jusqu'au ciel le magnifique témoignage de notre courage et de nos victoires déplaisait aux pygmées révolutionnaires. Qu'il périsse, ce monument où il n'y a point de place pour leur image ! Qu'il soit brisé, ce bronze où la postérité refuserait de graver leurs noms ! Il s'est rencontré des esprits assez envieux pour rêver cette destruction, des bras assez dociles pour l'entreprendre en plein midi, des bouches assez coupables pour l'acclamer, et tout un peuple pour en jouir dans son impiété et dans sa bassesse. Ah ! l'histoire n'en sera point surprise. Leurs pères avaient brisé les autels dans l'église de Saint-Germain l'Auxerrois, démoli pierre par pierre le palais des pontifes, et jeté pêle-mêle dans la Seine les images des saints et les trésors des beaux-arts. Leurs ancêtres avaient abattu toutes les croix, pillé tous les temples, profané et fermé tous les asiles de la science, de la vertu et de la charité. La presse révolutionnaire s'était arrêtée devant ces folies en s'écriant avec une folie plus criminelle encore : Laissez passer la justice du peuple ! Elle se trompait. Ce n'est pas la justice qui passe, le niveau égalitaire à la main, l'injure à la bouche : c'est l'envie.

Qu'on ne nous reproche point ces plaintes, ces larmes, ces souvenirs. Nous aimons Jérusalem, et voilà pourquoi nous venons pleurer sur ses ruines ; nous aimons notre siècle et voilà pourquoi nous voudrions le délivrer de l'esprit malin qui l'obsède ; nous aimons vos âmes, et voilà pourquoi, au-dessous de ces idoles que vous y avez dressées, derrière ces mots et ces titres qui vous trompent, au plus profond de vos pensées et de vos sentiments, nous sommes allés chercher, découvrir, montrer du doigt la lèpre de l'envie. Honte éternelle, guerre inexorable à ce péché capital du dix-neuvième siècle! Échappons à tout prix à la contagion. Arrachons nos âmes, nos familles, notre patrie, à ce mal qui accable l'esprit de chagrin, qui ronge le cœur comme un chancre, qui répand un poison mortel des réduits les plus cachés du foyer aux plus grands théâtres de la vie publique, et qui finit par transporter sur la terre les tortures d'un enfer anticipé. En haut nos âmes ! *Sursùm corda !* Croyons, espérons, aimons, admirons, aidons-nous l'un l'autre, opposons aux ravages du péché les ardeurs du dévouement. Que les monstres de l'égoïsme et de l'envie pâlissent et s'enfuient devant les miracles de la charité ; que Satan rentre dans l'abîme ; enfin, que la croix, remontant à l'horizon des sociétés humaines, illumine leurs ténèbres, ranime leur courage, les enlève aux bassesses de la Révolution, et les dépose entre les bras de Jésus-Christ, au seuil de l'éternelle Jérusalem.

RESTAURATION DE LA FRANCE

PAR LA FAMILLE.

Innova dies nostros sicut a principio.
Seigneur, renouvelez notre esprit et notre histoire comme dès le commencement. (*Is.*, LI, 3.)

Quand, au lendemain du déluge, les eaux se furent retirées de la surface de la terre, l'arche, qui portait les espérances du genre humain, s'arrêta sur le sommet d'une haute montagne et déposa entre les cimes verdoyantes des oliviers naguère baignés par les flots le berceau du nouveau monde. C'était Noé et sa famille. L'arc-en-ciel se forma, comme une auréole de grâce, sur cette arche de bénédiction, et Dieu promit à Noé d'épargner à la terre les épreuves d'un second déluge. Il se passe aujourd'hui quelque chose de semblable, au lendemain de nos désastres. Le navire vient d'échapper à peine à la tempête la plus furieuse, nous voilà comme sur des planches brisées,

nous interrogeons l'horizon, et, voulant refaire la patrie, c'est sur la famille que nous reposons nos regards, c'est à elle que nous demandons d'assurer notre salut et de nous préparer un nouvel avenir. Les lois, les magistrats, les armées, le gouvernement tout entier, seront impuissants à réformer la nation, si chaque famille dont elle se compose conspire au dedans pour la corrompre et pour la perdre. Je viens donc vous proposer de descendre, par un sévère examen de conscience, au dedans de vous-mêmes, et de commencer dans l'intérieur de vos maisons, par de meilleures habitudes, cette réforme nationale et chrétienne dont tout le monde parle, mais où personne ne veut mettre la main. L'esprit de famille s'en est allé, c'est notre faute ; il faut le restaurer, c'est notre devoir.

I. Il existe dans certaines villes maritimes un insecte dont l'activité est prodigieuse, et qui possède dans son petit corps d'immenses moyens de destruction. Cet insecte se nomme le termite. Il s'insinue dans les poutres, il ronge l'intérieur du bois, il le mine par un travail rapide et mystérieux. En apparence tout se tient, tout demeure debout, car l'aspect de la maison ne change pas ; en réalité, toute force cède, toute résistance devient impossible ; un jour, quand personne n'y songe, les poutres s'affaissent et

une violente commotion annonce que l'édifice n'est plus qu'un monceau de ruines.

Voilà l'image de la famille telle que l'impiété l'a minée, telle que les mauvaises mœurs l'ont corrompue, telle que la Révolution l'a sapée et détruite jusqu'en ses fondements ; vous croyiez la famille encore debout, c'était une erreur. Il y a encore des pères, des mères, des enfants, mais il n'y a plus de famille. Il y a encore des appartements et des meubles, des chevaux et des serviteurs, mais il n'y a plus de foyer. La famille et le foyer sont des mots et non plus des choses ; on ne les comprend plus, on n'y attache plus de sens ; rayez-les de la langue, tout est fini. L'insecte a achevé son ouvrage.

C'est le ver rongeur de l'impiété qui a commencé à relâcher et à affaiblir les liens de famille. Cette ironie sceptique date de loin. Elle remonte au dix-septième siècle et au théâtre de Molière. L'habitude de tourner en ridicule un père, une mère, des vieillards, a fait de ce théâtre une école d'impiété. Les parents y ont mené leurs enfants sans s'apercevoir qu'ils les menaient à leur propre supplice, et qu'ils allaient leur faire donner, sous leurs propres yeux, des armes contre eux-mêmes. Ce théâtre leur a appris à les railler, à les tromper, à leur tendre des piéges, à les dépouiller de leur fortune, à surprendre leurs dernières volontés, à se moquer de leurs malédictions.

En peignant les pères avares, il a attiré l'intérêt sur les fils prodigues et corrompus ; en louant les mères complaisantes, il en a fait les complices du désordre de leurs filles ; en donnant des récompenses à l'étourderie, à l'irrévérence, à la débauche, il a attaché le ridicule d'un immortel souvenir à l'accomplissement des plus saints devoirs. La correction est devenue odieuse, la surveillance s'est changée en tyrannie, on a regardé le respect comme un trait de faiblesse, et l'on n'a plus vu dans les parents que des détenteurs du bien et de la fortune de leurs enfants, qui leur ôtent le droit d'en jouir et qui ont le tort de vivre pour les en empêcher. Voilà comment l'habitude de tout tourner en ridicule dans la famille a paru le droit incontestable de l'esprit français, le devoir journalier du fils et de la fille. Déjà, au commencement de ce siècle, un moraliste faisait la triste remarque que les peuples du Nord étaient élevés dans le respect des choses sérieuses, et les Français dans l'habitude de s'en moquer. Cette affligeante disposition, cette disposition impie, a discrédité l'esprit de famille et a fini par le perdre. Les noms sacrés de père et de mère ont perdu leur prestige. Quand à ce mot : mon père, un fils ne sent pas au fond de son âme quelque chose de profondément révérencieux qui tient de la crainte et de l'affection ; quand à ce mot : ma mère, toutes les entrailles de la fille ne sont

pas saintement émues, dites que le culte domestique a cessé et que l'impiété l'a détruit. Les parents méritent un culte, il faut avoir foi en eux ; c'est une impiété que d'attaquer ce culte, c'est un malheur que de perdre cette foi. C'est pourquoi j'appelle le théâtre de Molière un théâtre d'impiété. Il y a deux cents ans qu'on le joue sans y prendre garde, deux cents ans qu'on le vante sans se douter du mal qu'il a fait, deux cents ans que notre théâtre français, formé sur ce modèle, raille, avec beaucoup moins d'esprit et beaucoup plus de grossièreté, toutes les choses saintes du foyer ; et vous voulez que le foyer tienne encore !

A la suite de l'impiété est venue la corruption des mœurs. Après avoir raillé son foyer, on l'a déshonoré. Peigne qui voudra ces vices affreux qui ont perverti, dès le milieu du dix-huitième siècle, presque toute la haute société française et qui sont descendus peu à peu dans la bourgeoisie et dans le peuple, semblables à ces grandes eaux qui, après avoir ravagé les montagnes, envahissent la plaine et bouleversent tout sur leur passage. Quelle que soit la responsabilité de nos pères, ne songeons qu'à la nôtre, ouvrons les yeux et versons des larmes sur la ruine des mœurs domestiques. Ce n'est plus une couche chaste et pudique, des noces fécondes, une table joyeuse entourée de jeunes et brillants rejetons. A peine un

berceau ou deux, où croît un enfant, idole de la famille dans son bas âge, et qui en sera la honte dans sa jeunesse. Tout repose sur cette tête, le nom, la fortune, l'espérance de l'avenir. On lui sacrifie tout : les vœux de la nature méconnus, les droits du mariage violés, les joies de la paternité qui renonce à elle-même. Et pourquoi ? Pour qu'un jour la mort emporte d'un seul coup toutes ces espérances moissonnées dans leur fleur, ou que le démon, plus cruel que la mort, s'abatte sur ce chétif enfant comme sur une proie, le ravisse à l'affection de ses parents et le jette, perdu de mœurs, criblé de dettes, couvert de ridicule et de mépris, au milieu d'une société dont il sera le fléau. Mais à côté de ce ménage désuni, il y a un autre ménage où l'honneur, l'argent, la considération, les derniers ménagements que l'on doit encore à l'opinion, sont sacrifiés dans un adultère public, et la polygamie, cette honte caractéristique des mœurs musulmanes, est devenue une plaie de la famille française, de la famille chrétienne. Mais, plus bas encore, les courtisanes trafiquent au grand jour et avec un succès toujours croissant, elles spéculent jusque sur la jeunesse et sur l'enfance, elles empoisonnent les générations futures jusque dans leur source, elles tarissent la vie, elles perdent l'avenir, elles dévorent plusieurs siècles à la fois. Tous les vices réunis ont conjuré la perte de nos foyers, la Révolution en a achevé la ruine.

L'agitation et l'inconstance sont, comme l'a dit Bossuet, le partage propre des affaires humaines; mais nous sommes arrivés à des temps où l'inconstance est devenue plus sensible et l'agitation plus vive que jamais. La fièvre qui dévore le monde est née dans notre sol, et les secousses que nous ressentons paraissent comme les tressaillements périodiques de ce feu souterrain qui circule depuis quatre-vingts ans dans les veines de la nation. Je ne trace pas ici le tableau de nos agitations politiques, c'est de la famille que je parle. On n'a pas pu ébranler les autels, mettre les trônes en poudre, sans remuer profondément les pierres sacrées du foyer. Aussi que voyons-nous? Le fils a tout d'abord en horreur la condition de son père, et au lieu de la continuer, il n'aspire qu'à y échapper lui-même. Ce n'est pas seulement la sotte vanité qui fait rougir de l'outil de l'artisan, du tablier du manœuvre, de l'aiguille de l'ouvrière. Les riches et les grands n'échappent plus à la maladie commune. Bien loin de continuer le sillon de leurs ancêtres, ils s'en détournent avec horreur; rien ne les captive, ni les collections curieuses, ni les bibliothèques amassées à grands frais, ni les plus hautes fortunes du commerce et de l'industrie. Il faut changer à tout prix. Ces maisons commencées avec tant d'habileté, agrandies avec tant de bonheur, soutenues avec tant de prévoyance, aux-

quelles on avait attaché l'honneur de plusieurs générations; ces vieilles races qui plongeaient leurs racines jusque dans les ténèbres de notre histoire; ces liens de parenté qui reliaient entre eux les membres les plus éloignés des familles heureuses de se reconnaître et de se revoir; ces livres, ces titres, ces inscriptions, ces souvenirs, auxquels on attachait tant de prix parce qu'on y retrouvait l'ombre et l'usage du passé, tout disparaît, tout périt, tout croule comme par morceaux, tout est réduit en poussière. L'esprit de famille est un esprit de tradition et de conservation. Il transmettait au fils les sentiments du père avec le sang et avec la vie; aujourd'hui le fils les abjure comme rétrogrades et surannés. L'esprit de famille, entretenu même sous les soleils les plus lointains, nous rendait chers le village, la maison, les habitants de la paroisse, la vieille église et son vieux curé; aujourd'hui on ne rêve que la vente de la maison, l'éloignement du village, et l'église où l'on avait prié n'a plus de charmes ni de souvenirs. Nous voilà comme des feuilles tombées de l'arbre, emportées par les vents, et formant dans la confusion de nos révolutions politiques et sociales je ne sais quel tourbillon sans nom, sans couleur, sans gémissements, qui roule vers un abîme inconnu, avec la fatale pensée qu'il est impossible de s'y soustraire. Quelle affreuse vieillesse pour

ceux qui achèvent de vivre ! On ne les écoute plus, on les respecte à peine, on leur donne tous les jours la triste certitude qu'ils mourront tout entiers et que leur tombeau ensevelira à la fois leur nom, leurs pensées, leurs traditions et leurs sentiments. Mais le patrimoine ne leur survivra pas plus que tout le reste : la vanité, la débauche, la spéculation, vont s'en partager les lambeaux ; et les derniers restes avilis de ces familles longtemps honorées de la considération publique iront chercher à refaire dans les grandes villes, au fond des déserts, peut-être dans le nouveau monde, cette fortune honnête et modeste qu'elles avaient sous la main et dont elles n'ont pas voulu jouir dans le travail et dans la vertu.

O Révolution ! voilà jusqu'où tu as infecté et perverti le sens moral des populations chrétiennes ; voilà comment ton souffle les a arrachées aux habitudes et aux traditions de leurs foyers. Déjà cette cruelle ennemie ne déguise plus ses projets. Avec ce dégoût qu'elle a inspiré pour la famille, elle nous rend peu à peu étrangers à la cité, la province ne nous attache plus, la patrie ne parle plus à nos âmes avec cet accent qui y faisait vibrer autrefois les grands ressorts et les grandes fibres. C'est l'humanité vague, indéfinie, sans tradition dans le passé, que nous prétendons aimer et servir, et avec ce mot nouveau, ce culte substitué au culte ancien de la patrie et de la

famille, savez-vous ce que vous devenez? Des égoïstes consommés et pas autre chose. Attendez un peu. Le père cessera d'édifier la fortune de ses enfants, le citoyen ne veillera plus à la défense de la cité, la patrie fera un appel inutile à notre dévouement et à notre courage. Courage! dévouement! affections du foyer! regrets de la tombe! espérances du berceau! autant de sentiments qui vont devenir plus rares que les raisins après la vendange et que les épis après la moisson. La Révolution s'apprête à tout envahir, elle a pour temples les loges, pour foyers les clubs, les cabarets et les cercles, pour instruments tous ceux à qui elle promet fortune, places et jouissances, pour but le rêve de transformer la famille; elle demande la liberté du divorce, voulant faire du père un camarade sans autorité, de la mère une perfide amie, des serviteurs autant de mercenaires, et au milieu de tout cela chacun songeant à soi, vivant pour soi, s'enfermant en soi-même, la tombe au bout de la vie, et au delà de la tombe, au ciel et sur la terre, le néant!

Familles qui m'écoutez, voilà où l'humanité marche. Voulez-vous vous sauver, voulez-vous vivre et vous survivre dans vos enfants? Écoutez à quelles conditions vous pouvez espérer le salut.

II. Je voudrais revoir la famille d'autrefois, je ne m'en cache pas. Celle d'aujourd'hui m'attriste, celle

que la Révolution nous prépare pour l'avenir m'épouvante. Tâchons de ressusciter la famille du passé ; on peut vanter le passé sans être tout à fait déraisonnable. Or nos familles avaient deux qualités perdues qu'il faut retrouver. Elles étaient chrétiennes par les habitudes, françaises par les sentiments. Des familles sincèrement chrétiennes et noblement françaises, voilà ce que je souhaite à mon pays.

Que faut-il pour rendre à nos familles le caractère chrétien ? Un sanctuaire commun, des prières communes, la pratique commune des devoirs essentiels du christianisme. Ce sanctuaire domestique n'a pas besoin de pompes ni de décors : je ne vous demande pas d'y prodiguer les riches dorures, les tableaux des maîtres, les étoffes de soie et de velours ; je ne vous demande pas même de le séparer du reste de la maison ni de lui donner le nom d'oratoire. Non, il n'y a pas de cabane si pauvre au fond des campagnes, pae de mansarde si étroite cachée sous le toit d'une grande ville, qui ne puisse être un sanctuaire pour la famille. La famille la plus nombreuse fût-elle réunie au foyer le plus resserré, si je vois au-dessus de la pauvre couche l'image du Dieu rédempteur, je m'incline comme au seuil d'un temple et je salue le maître de la maison. Autour de ce crucifix, voici le buis bénit et l'eau sainte. Vous trouveriez dans le coin le plus retiré d'une modeste armoire le cierge

de la Chandeleur qui a été allumé pour la première fois il y a trente ans peut-être, et avec lequel l'aïeule a béni d'une main tremblante la première communion de celle qui est devenue mère aujourd'hui. Ces images de la Vierge et des saints Patrons sont enfumées par le temps : on en distingue à peine les traits grossiers ; l'épingle qui les tient attachées date d'un autre âge ; n'importe, on sent la foi et la piété s'exhaler de cette pauvre demeure, on devine que le père s'agenouille au milieu de ses enfants, devant cette vierge et ce crucifix, que la mère verse des pleurs dans les moments d'épreuve au pied de ces vieilles images, et que les derniers nés de la famille ont appris à sourire en les saluant de leurs premiers regards.

Mais ces oratoires domestiques, où sont-ils ? Où sont-ils, ces souvenirs des vieilles mœurs ? J'ai vu la mansarde de l'ouvrier ; elle est devenue froide et triste ; elle coûte plus cher, mais le Dieu qui bénit le travail en a été exilé. J'ai vu les salons des riches et des grands ; on en a renouvelé les meubles et la parure, mais on a oublié d'y remettre le crucifix cher aux ancêtres. Parcourez nos montagnes autrefois si fidèles, interrogez vos souvenirs, comparez dans votre imagination ces vieux toits de chaume que vous voyiez il y a trente ans, avec l'élégance, plus brillante que solide, des maisons nouvelles. Il y a en-

core des portraits et des images, mais ce n'est plus l'image de Jésus-Christ, c'est le portrait de quelque fameux socialiste. Au lieu des scènes de la Bible, des nudités souvent révoltantes pour les yeux les plus hardis. On sent qu'un souffle nouveau a passé sur ces villages chrétiens, et qu'il en arrache, pierre par pierre, les derniers restes de la civilisation pour y faire triompher l'égoïsme et la barbarie des mœurs révolutionnaires.

Voulez-vous résister au torrent ? prenez donc la croix et plantez-la au fond de votre foyer. Là vous assemblerez vos domestiques et vos enfants au moins chaque soir et vous prierez le Père commun. Cette communauté de sentiments et de vœux relie les membres de la famille en pliant leurs genoux et leurs fronts devant le même Maître, en leur faisant partager les mêmes espérances, en tournant ensemble leurs yeux vers le même but. Là le père paraît avec la majesté du sacerdoce, et la mère avec cette tendresse et cette sollicitude qui l'a fait comparer à la poule rassemblant ses petits sous ses ailes pour les mettre à l'abri de l'orage. Là accourent les enfants avec cette régularité que l'exemple de leurs parents commande, et il ne leur vient pas à l'esprit, devant ces exemples vivants, que la prière soit le devoir de l'enfance, mais qu'on puisse la négliger à mesure que l'on grandit, et que l'âge mûr a le droit de l'ou-

blier. Faites entrer derrière vous votre serviteur et votre servante, laissez-les prier à vos côtés ; ils ont besoin de se voir vos égaux devant Dieu pour consentir à demeurer vos domestiques devant les hommes ; vous avez besoin de les édifier pour conserver sur eux le prestige de l'autorité et du commandement. Avec cette habitude de la prière commune, croyez-vous que l'esprit de famille puisse tarder à renaître parmi les vôtres ? Dieu la bénira, et, vous voyant à ses pieds dans cette sainte unanimité de sentiments, il vous donnera de ne faire, comme au temps de la primitive Église, qu'une seule âme et un seul cœur.

Mais il faut aller plus loin, il faut aller jusqu'au bout. Cette communauté de sentiments commande au dehors comme au dedans une communauté de devoirs et de pratiques. Au dedans la même table et à la même table le même respect pour les lois de l'Église. La même bibliothèque pour tous les âges et la même loi pour interdire à la mère et à la fille, au père et au fils, les livres défendus et les journaux suspects. Au dehors la même assiduité aux offices de l'Église, sans vaine excuse pour l'âge, les occupations imaginaires, les devoirs de la profession ; comme s'il y avait un âge pour entendre la messe et un âge pour y manquer, comme si l'occupation la plus chère n'était pas d'élever sa famille, comme

s'il n'y avait pas au-dessus de tous les devoirs professionnels un devoir de toutes les professions et de tous les états, celui d'être chrétien et de le paraître. Le devoir pascal doit appeler tous les membres de la famille au même tribunal et les réunir dans le même groupe à la table sainte. A quoi sert-il de se faire là-dessus une plus longue illusion? Comment s'imaginer que l'on peut, sans compromettre à tout jamais l'esprit de famille, briser dans l'acte le plus grave du chrétien tous les liens de la foi, et n'envoyer que sa femme, ses enfants ou ses domestiques devant les autels, en réclamant le droit de les oublier ou de les maudire, au nom de son sexe, ou de sa science, ou de sa position sociale? Mais le fils qui grandit a remarqué l'absence du père, la fille s'étonne qu'on l'envoie communier sous la garde d'une institutrice, le domestique plaisante sur la foi que ses maîtres lui commandent et dont ils ne sentent pas pour eux-mêmes l'impérieux besoin. Ah! si vous voulez rester vraiment père, vraiment mère, vraiment maître, soyez-le donc jusqu'à donner l'exemple du devoir pascal, et n'allez pas vous exclure du festin en révélant par là que vous êtes indigne d'y prendre part. C'est pour vous aussi bien que pour les vôtres que l'Agneau s'immole et que son sang coule sur l'autel. Revenez je vous en conjure à nos banquets sacrés. Reprenez-y votre place, soyez chrétien pour

qu'on le devienne à votre exemple. Soyez-le complétement, absolument, résolument. Le temps presse. L'ange exterminateur va passer, les plaies d'Égypte se renouvelleront, et malheur aux maisons qui ne seront pas marquées du sang de l'Agneau ! Malheur aux familles sans foi et sans pratiques ! Elles seront frappées sans pitié, elles périront dans la grande tempête révolutionnaire, elles passeront aveuglées et perverties sous le joug de l'incrédulité, elles se noieront sans espérance et sans consolations dans cet abime de maux, dans cette mer de l'impiété et de la Révolution, qui a pour port l'enfer et pour rivages l'éternité !

Je passe à l'ordre naturel et politique, et je vous demande de faire rentrer dans vos familles l'esprit français qui nous abandonnne.

Il a été un temps où tous les peuples se piquaient de nous imiter et où nous servions de modèle à toute l'Europe. Aujourd'hui nous avons emprunté d'abord aux autres peuples leur langue, puis leurs modes ; nous sommes en train de copier leurs lois, et pour peu que notre caractère continue à s'effacer, nous offrirons dans notre langue le mélange de tous les dialectes, dans nos mœurs la réunion de tous les défauts, dans nos costumes l'assemblage de tous les uniformes. La France cessera d'être la France. Or, il faut réagir courageusement contre cette ten-

dance et se roidir, quoi qu'il en coûte, sous peine d'être entraînés par le torrent. J'adjure les familles de se souvenir qu'elles ne peuvent vivre, refleurir et durer, que par les traditions de la race française, l'activité, le désintéressement et l'honneur.

Plus de mollesse ni de luxe. L'esprit en a été appesanti, le cœur énervé, le caractère accablé comme sous un poids énorme, et l'activité française, autrefois si jalouse du premier rang, a été devancée partout, dans le commerce, dans l'industrie, dans la politique, dans les affaires européennes. Le sceptre des sciences nous échappe, les lettres languissent, les arts sont sans interprètes, les écoles ont perdu leurs grands maîtres. Il y a une sorte de paralysie générale qui s'étend de la tête aux pieds de la nation et qui la tient enchaînée, ahurie et comme étonnée de sa propre stérilité. Vous voulez jouir, vous n'aimez plus le travail et vous n'en sentez plus ni les vifs aiguillons, ni les nobles ardeurs, ni les mâles voluptés. Ah! je vous supplie de revenir aux mœurs, aux vertus, aux habitudes de la famille vraiment française. Que la mère se lève de bonne heure, préside aux soins du ménage, prenne l'aiguille et le fuseau et s'occupe avant tout de ce qui se passe chez elle. Qu'elle soit avant tout femme d'intérieur, ou, comme disaient nos pères dans une langue plus française, bonne ménagère! Que sa fille apprenne d'elle l'art

de gouverner une maison, cet art que les femmes du plus haut rang avaient encore en France il y a soixante ans et que les parvenues des dernières classes dédaignent aujourd'hui. Je demande au père de s'intéresser aux affaires publiques, d'y prendre part et de ne pas oublier qu'il est responsable plus que personne des biens de la commune, de la province et de l'État. Pourquoi s'éloigner des scrutins où se jouent les destinées du pays? Cette malheureuse indifférence est-elle propre à former dans vos fils l'esprit et les vertus du citoyen ? Apprenez-leur donc à défendre leurs champs et leur maison, à choisir des mandataires qui les honorent, à mettre leur langue, leur plume, leurs pas et leurs bras au service des grandes causes. Vous attendez que le flot de la Révolution ait passé ! Non, le paysan qui s'asseyait sur les bords de la rivière en attendant qu'elle eût cessé de couler n'était pas plus stupide. Elle ne passera pas, cette Révolution, mais elle vous emportera, vous, votre famille, votre fortune, dans les abîmes de l'impiété et de la corruption.

Il faut que la famille française recommence non-seulement par l'activité, mais par le désintéressement. Nous avons été longtemps un peuple désintéressé, faisant la guerre pour une idée et non pour une conquête, donnant des sceptres et des couronnes, affermissant des rois, sauvant des peuples. Nous

voilà transformés en marchands anglais, mais en marchands ruinés. Les jeux de Bourse nous ont perdus. On les a fait jouer aux femmes, aux domestiques, aux jeunes gens, aux enfants ; on les a intéressés aux spéculations de l'Espagne, de la Grèce, du Mexique et de la Turquie ; on a rempli le sac à ouvrage, les cartons de l'écolier, d'affreux petits papiers qu'on appelle des titres de rente ; on a donné les joies de la hausse et les désespoirs de la baisse à un âge où l'on ne doit connaître que la joie d'être le premier de sa classe et le désespoir d'être le dernier. Voilà comment l'esprit s'abaisse et le cœur se rétrécit, et au lieu du noble désintéressement, de la généreuse imprévoyance du lendemain, on a le froid calcul et le stérile égoïsme. Comment ferez-vous de vos fils des apôtres et des héros à trente ans ? Comment ferez-vous de vos filles des sœurs de charité ou de courageuses mères de famille, si elles comptent et spéculent comme des banquiers dès l'âge le plus tendre ? Ah ! transportez vos pénates parmi les comptoirs de l'Inde ou des États-Unis ; allez faire fleurir ailleurs votre génie et vos spéculations ; sortez de cette noble terre de France, où l'amour du lucre et de l'argent perdrait les familles sans les enrichir, car nous ne sommes pas faits pour compter, mais pour donner.

Il y avait un sentiment né de l'activité de notre esprit et du désintéressement de notre cœur, qui

avait fait pendant quatorze siècles le trait caractéristique de notre race. C'est le sentiment de l'honneur. Eh bien ! le culte en est affaibli, et je vous demande de le restaurer. L'honneur ! ah ! depuis les vieux Gaulois qui se vantaient de soutenir le ciel avec leurs piques plutôt que de le laisser s'écrouler jusqu'aux jeunes barbares que Clovis aurait voulu mener au Calvaire pour défendre Jésus-Christ, depuis ces chevaliers de toutes les croisades jusqu'à ces soldats de la première république et du premier empire qui sont entrés le front si haut à Berlin et à Moscou, que de merveilles sur tous les champs de bataille ! Que de sang répandu, mais quel riche et magnifique héritage ! Quelles annales glorieuses pour l'honneur français ! Il y a de l'honneur aussi bien que de la foi dans nos religieuses et dans nos missionnaires. S'ils sont les premiers à la peine, c'est que le sang français le demande, et que la voix de l'honneur les pousse en avant. Mais cette magnanimité du sacrifice ne commence pas à trente ans ; il faut apporter sous le drapeau un cœur déjà mûr pour les belles actions ; il faut que le jeune soldat, le jeune apôtre, la jeune religieuse, sorte du foyer tout enflammé par l'honneur, pour le succès des grandes entreprises. Il faut les leçons de la famille, les vieux récits de l'aïeule, les lectures enthousiastes du foyer domestique, les conseils et au besoin les exhortations

d'une mère. Il faut dix ans d'éducation sévère, de mâles exemples, de rudes leçons mêlées d'un sincère amour. Fermez vos maisons à la spéculation et au luxe, quittez les misérables recherches de la vanité, nourrissez d'un lait plus fort et d'une parole plus austère ces générations qui commencent. Soyez des mères chrétiennes, soyez des mères françaises. Mères chrétiennes, vous direz à vos enfants, comme Blanche de Castille à saint Louis : « Mon fils, j'aimerais mieux vous voir mort que de vous savoir coupable d'un seul péché mortel. » Voilà le langage de la foi. Mères françaises, vous leur direz avec la concision des femmes spartiates, mais avec l'accent ému et les larmes éloquentes qui n'appartiennent qu'à notre race, vous leur direz en les revêtant de leur bouclier : « Ou dessus ou dessous. Dessous avec tous les honneurs de la victoire, dessus avec tous les honneurs d'une mort glorieuse. » Alors la France, cette maîtresse des nations, veuve aujourd'hui de sa gloire et de ses enfants, se redressera plus forte que jamais, elle redeviendra la race choisie, elle sera encore le bras de Dieu, et elle se remettra à tracer au monde, dans le sillon lumineux des siècles à venir, le chemin du zèle, du désintéressement et de l'honneur.

LES VRAIS AMIS DE LA FRANCE.

Cujus vocem exaudiet Dominus?
De qui le Seigneur écoutera-t-il la prière ?
(*Prov.*, XXXIV, 28.)

La religion nous enseigne que Dieu ne nous humilie jamais sans nous faire espérer en même temps la grâce et le salut. Elle est mère, et l'enfant qu'elle reprend et qu'elle châtie, les nations qu'elle nous montre courbées sous la verge vengeresse apprennent d'elle-même comment on conjure le courroux du Ciel. En nous pressant de nous frapper la poitrine, de prier, d'accomplir des œuvres de pénitence en expiation de nos péchés, elle cherche, elle appelle tous ceux qui peuvent porter secours à notre faiblesse et nous aider par leur crédit à obtenir miséricorde. C'est vers les saints qu'elle se tourne, et elle sollicite aujourd'hui leur intercession pour la France, parce que le Seigneur les écoute et les exauce. Apprenez donc d'où nous viendra le salut,

et tenez les yeux élevés vers les saintes montagnes où s'apprêtent les armées de la miséricorde et de la grâce. Parcourons la terre, montons vers les cieux, que notre regard embrasse l'Église entière dans ses incommensurables profondeurs : cherchons partout des saints et des auxiliaires. Ici-bas les justes qui prient, qui souffrent et qui s'immolent pour la patrie ; dans le ciel tous les bienheureux et en particulier nos amis et nos frères, les patrons que la France vénère, les anges préposés à sa garde, Marie qu'elle honore comme sa mère. Voilà nos alliés et nos intercesseurs ; voilà l'immense armée qui prie et qui combat pour nous.

I. Il y a dans l'Évangile trois pages d'une application facile et touchante aux événements qui nous accablent, trois pages où l'on voit ce que peut, même ici-bas, la prière d'une sœur, la prière d'une mère, la prière d'un soldat. Eh bien ! nous avons des sœurs, des mères, des soldats, qui prient par milliers et par millions, les unes dans le cloître, les autres dans le foyer domestique, les autres sur le champ de bataille ou dans les prisons, et qui sollicitent d'une voix commune la grâce de la France.

Lazare était mort, et Jésus seul pouvait le rappeler à la vie. Marthe attendit le Seigneur et sollicita la résurrection de son frère ; mais Marthe ne vint

pas seule, elle appela Marie, sa sœur, Marie Madeleine, en qui se personnifiaient alors toutes les vertus de la pénitence et toutes les ardeurs de l'amour divin; Madeleine, à qui il avait été beaucoup pardonné parce qu'elle avait beaucoup aimé. Madeleine sortit du cloître intérieur que lui avait fait son amour; elle pria prosternée à ces pieds divins qu'elle avait arrosés de ses larmes, parfumés du prix de ses richesses, essuyés avec ses cheveux, elle obtint de Jésus le plus grand miracle que Jésus ait fait dans le cours de sa vie mortelle; elle obtint que Lazare sortît du tombeau. Ce miracle est celui de l'amour fraternel épuré dans les saintes solitudes par le jeûne, la prière, les mortifications. Ah! que de fois le monde n'a-t-il pas tremblé en voyant renaître, croître et grandir nos monastères et nos couvents! Il énumérait, avec une épouvante affectée, tant de maisons consacrées à la prière et retirées, par leur destination sainte, de l'usage ordinaire de la vie. Il accusait l'imprudence de l'Église, qui engraissait, ce semble, une nouvelle proie pour la Révolution. Il prédisait de nouveaux désastres, et le seul danger qu'il semblait entrevoir à l'horizon des sociétés humaines, c'était la multiplication des maisons religieuses. Regardez-les maintenant, ces demeures qui vous faisaient envie. Là, comme à Béthanie, je vois deux sœurs occupées de soins différents, je vois

deux parts dans le monastère. Marthe se donne et se prodigue aux blessés, aux malades, aux pauvres et aux malheureux de tout genre et de tout nom ; Marie se tient entre le vestibule et l'autel, plus près de l'oreille et du cœur du divin Maître, et toutes deux disent au Seigneur, en lui montrant la France : « *Ecce quem amas infirmatur* (1) : elle est malade, elle meurt, elle est morte, la nation que vous aimez. » Ah ! nous serions bien injustes et bien cruels, si la leçon ne nous profitait pas. Ces maisons religieuses devenues le refuge des malades et des blessés vous paraissent-elles suffisamment utiles ? Épargnez-les du moins dans vos récriminations, quand elles servent d'une manière si visible à la patrie et à la cité, et qu'en courbant sous le poids des charges volontaires, elles vous laissent à vous-mêmes, à vous, à vos familles, à vos maisons, la liberté, le repos et la paix. Souffrez donc qu'elles prient le Seigneur quand vous persistez à l'oublier vous-mêmes. Elles prient, ces sœurs invisibles, dont vous ne connaissez ni le nom, ni la famille, ni même la patrie ; elles prient quand vous dormez ; elles prient pour vos fils et pour vos frères, que vous oubliez peut-être devant Dieu et à qui votre égoïsme ne donne qu'un regard distrait, un secours d'argent, une lettre sèche et

1. *Joann.*. XI, 3.

froide que le cœur n'a point écrite; elles prient pour cette France dont les malheurs les font trembler, n'ayant reçu d'elle jusqu'à présent ni secours ni bienfait, toujours soupçonnées, inquiétées quelquefois, mais gardant, derrière la grille qui les protége à peine et sous le voile qui les couvre, un cœur pur, aimant, éploré, un cœur qui bat et qui palpite pour la patrie, parce qu'il n'est encore ni blasé ni flétri. Ma Sœur, je vous en conjure, priez, pressez, ne cessez jamais, dites à Jésus avec de nouvelles instances : « Ah ! venez voir et guérir la France; elle est malade, elle meurt, la nation que vous aimez : *Ecce quem amas infirmatur.* »

A côté des sœurs que le cloître nous donne, je vois des mères suppliant Jésus, comme la Chananéenne de l'Évangile, et mon espoir redouble. Écoutez-les. Elles disent, avec la foi et l'humilité de cette humble femme, que leurs enfants sont cruellement tourmentés par le démon de la guerre : *Filia mea malè à dæmonio vexatur* (1). Elles tremblent pour leur corps, pour leur vie, pour leur âme. Elles se les représentent en butte à toutes les tentations comme à tous les dangers. Elles ne se rebutent ni des retards, ni des délais, ni même des reproches par lesquels Dieu veut éprouver leur confiance. Elles savent peut-être, hélas ! que ces fils si chers à leur cœur ont ou-

1. *Matth.*, XV, 22.

blié leur Dieu, méconnu sa loi, outragé son nom, trahi ses bienfaits, et qu'ils comptent parmi les infidèles. Si le Seigneur leur fait entendre que ce n'est pas aux enfants d'une nation si coupable qu'il convient de donner le pain de la miséricorde et du salut, ces mères éplorées ne se rebuteront pas. Je les entends, elles insistent : « Oui, Seigneur, vous êtes juste dans vos dédains et dans vos aversions : *Etiam, Domine* (1). Les malheureux fruits de nos entrailles ont été corrompus. Nos fils se sont vendus à des dieux étrangers. Ils n'ont plus de droit à votre table, ils n'ont plus de place dans votre cœur, ils n'ont plus de titres à votre affection. Mais laissez-nous mendier pour eux un regard de compassion et de pitié. S'il n'est pas permis de donner aux chiens le pain des enfants, on laisse leurs petits affamés se nourrir des miettes qui tombent de la table du maître. » A ces mots de la Chananéenne, le cœur de Jésus s'est troublé, pour ainsi dire, d'émotion et de bonté. Il a loué la Chananéenne, il a vanté sa foi, il lui a accordé la guérison de sa fille.

Je m'adresse aussi aux mères chrétiennes qui n'ont pas encore arraché à Jésus des cris de surprise et d'admiration, qui ne l'ont pas assez étonné par leur foi, qui n'ont pas assez sollicité de lui le pardon de leurs enfants. Non, jusqu'à présent elles n'ont pas

1. *Matth.*, XV, 25.

pleuré et gémi comme il convenait. Cependant, que de démons ne voient-elles pas attachés aux pas de leurs fils et acharnés à leur perte ! Le démon de l'orgueil se disputait leur âme avec le démon de l'impureté. Ils trafiquaient ensemble des riches trésors de ces intelligences perverties par les mauvais livres, de cette sensibilité exploitée par les femmes perdues, de cette liberté qui ne faisait d'efforts que pour le mal. Et ces mères crédules, trop faibles, trop bonnes, prenaient trop facilement leur parti sur tous ces excès. C'était pour elles une mauvaise consolation de penser, de dire que leurs fils, après tout, ne faisaient que ressembler aux autres et se perdre comme eux. Regardez maintenant, pauvres mères, notre France ruinée, tous ses fils courant aux armes, les privations imposées aux riches, le travail aux paresseux, la contrainte et la règle à tout le monde, et à tout le monde la vertu pour éviter le désespoir. Quel changement inouï ! quel coup de théâtre ! quel retour soudain à la raison et au sens commun, pour ceux qui veulent encore penser, croire et aimer quelque chose ! Dans ce brusque revirement, retournez-vous sur vous-mêmes et frappez-vous la poitrine ; retournez-vous vers vos fils et faites parler enfin la foi de leur enfance ; mais surtout retournez-vous vers Dieu et demandez miséricorde. O mères françaises ! formez donc une sainte alliance de courage,

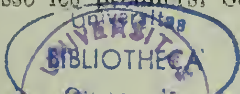
de prières, d'efforts communs ; chassez de vos foyers les démons qui s'y sont assis sous vos yeux et qui en profanent la sainteté. Non, il n'y aura point d'exception dans cette croisade que je vous propose. Pour y entrer, il suffit d'être mère et de croire en Dieu. Qu'importe d'où vous venez ! de Jérusalem ou de Samarie, de l'infidélité, du schisme, de l'hérésie. Jésus, notre bon maître, a des regards pour toutes les mères qui pleurent et qui lui demandent la délivrance de leurs enfants. Pleurez, suppliez, redoublez d'instances, mêlez d'un bout de la France à l'autre toutes vos espérances et toutes vos larmes, et les feux de la guerre s'éteindront, à l'ordre du Seigneur, dans ces larmes de pénitence et de régénération.

Mais le Dieu de l'Évangile a encore écouté une autre voix, celle du soldat, et c'est le soldat, je n'hésite pas à le dire, qui a reçu le plus de louanges de sa bouche et qui a imploré sa miséricorde avec le plus de succès. Le centurion est venu trouver Jésus. Il lui a demandé la guérison de son serviteur, mais il ne l'a point appelé dans sa maison, il n'a voulu de lui qu'une parole, certain que cette parole suffirait à opérer le miracle : *Sed tantùm dic verbo, et sanabitur puer meus* (1). Voilà l'humilité. la confiance et l'honneur du soldat.

(1) *Matth* , XIV, 8.

Allez demander aux prêtres qui ont assisté dans les combats nos malheureuses armées, et vous apprendrez de leur bouche que le Français, en dépit du siècle, commence à redevenir aujourd'hui le soldat chrétien. Il le redevient à la mort, ses yeux trouvent des larmes à verser sur le crucifix, sa voix se ranime pour le saluer, et à défaut de sa main mutilée qu'il a perdue, il y a sur ses lèvres et dans ses yeux un signe pour remercier le ministre de Jésus-Christ, qui vient de lui ouvrir les portes du ciel. J'en ai la confiance, il y entre de plain-pied, parce qu'il y entre en disant à Dieu qu'il n'en est pas digne : *Domine, non sum dignus !*

Et ce nom de Dieu confessé dans les ambulances et les hospices, voilà qu'il vient d'éclater enfin sur les lèvres de nos chefs qui mènent au combat nos jeunes et vaillantes armées. « Tout pour Dieu et la patrie ! » C'est le cri de la Bretagne, qui deviendra, je l'espère, le cri de la France. O Paris, adopte-le, ce cri de guerre ; ô cités encore vierges de l'invasion ennemie, répétez-le avec confiance ; qu'il retentisse des chaînes de l'Amorique, où il est né, jusqu'à ces montagnes du Jura, où tant de cœurs méritent de le comprendre encore ; qu'il n'y ait plus d'autre cri de guerre, plus d'autre espérance, plus d'autre poésie ni d'autre sentiment. Heureux Bretons, c'est vous qui l'avez poussé les premiers. Soyez bénis pour



cette noble et courageuse initiative! Combien de temps faudra-t-il le répéter pour fléchir le Seigneur? Est-ce demain, est-ce dans des jours plus lointains que le Seigneur daignera l'entendre? Je l'ignore, mais ce que je sais, c'est que là est tout le salut de la France, et ce salut, je l'attends parce qu'il se trouve enfin un soldat pour le demander.

Enfin, il y a au delà de nos frontières une armée captive qui a été frustrée tout entière du sort qui lui était dû et pour lequel elle s'était engagée à servir. Mourir ou vaincre sur le sol de la patrie, telle était son espérance. Ils ont été jetés sur le territoire ennemi, eux, leurs drapeaux et leurs armes, trophées suprêmes d'un triomphe d'autant plus injurieux qu'il était moins sanglant. Condamnés à ne plus combattre, ils peuvent encore expier, souffrir, mériter pour la France. Ils n'ont pu être des héros, ils peuvent être des saints. Ils sont là plus de trois cent mille, avec des habits déchirés, un corps affaibli, une âme navrée de douleur, des yeux pleins de larmes, condamnés, pour vivre, à de rudes métiers, et plus souvent réduits, faute de travail, à une inaction qui est le plus grand des supplices. Eh bien! j'ai la confiance qu'ils nous honoreront par la dignité du malheur; que, s'ils ont oublié le Dieu de leurs pères, ils reviendront à lui sous ce ciel étranger; qu'ils gagneront auprès de lui, à force de souffrances chrétiennement supportées,

la cause de la patrie. Oui, il y aura des centurions qui s'agenouilleront devant Jésus-Christ comme celui de l'Évangile, et qui se frapperont la poitrine au fond d'une prison obscure, devant un autel improvisé, à la voix, à l'accent français des prêtres qui vont se mêler à eux pour leur porter nos secours et leur parler de leur Dieu. Là ils diront avec le prêtre : *Domine, non sum dignus ut intres sub tectum meum : Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison.* Leur visage, pâli par la douleur, s'éclairera d'une vive lumière ; leur cœur tressaillira d'allégresse même dans le lointain exil. Ils étonneront nos ennemis par le courage de leur foi réveillée. Ils paraîtront, comme saint Louis dans les fers, une des grandeurs de la France. Oh ! consolez-vous de n'avoir point péri, restes héroïques de nos armées vaincues. Non, je ne me lasserai point d'espérer en vous et de vous citer nos saintes Écritures pour confirmer mon espérance. Le premier païen converti par saint Pierre, le prince des apôtres, était un soldat, et c'est par le soldat Corneille que saint Pierre apprit les desseins de miséricorde du Seigneur sur la gentilité tout entière. Le premier Romain qui confessa le nom de Jésus-Christ était un soldat. Il descendit du Calvaire en déclarant que la victime dont il venait de voir le supplice était véritablement le Fils de Dieu. C'est vous maintenant, soldats français, qui habitez le Cal-

vaire sanglant de l'exil, de la misère et de la faim. Ah ! je vous en supplie, confessez votre Dieu, avouez sa puissance, implorez sa bonté. Non, vous ne descendrez point de ce Calvaire du courage ou de l'honneur sans avoir racheté la France et sans l'avoir sauvée. Prisonniers, soyez des confesseurs, soyez des saints. Martyrs de la guerre, souffrez avec patience, avec grandeur d'âme, le chapelet à la main, le nom de Dieu sur vos lèvres, l'image de la patrie absente sous les yeux, et le jour de votre délivrance sera pour nous le jour de la victoire, du salut et de la paix.

II. Quittons cette terre désolée et cherchons dans un meilleur séjour des alliés encore plus capables d'animer et de soutenir nos espérances. S'il y a sur la terre une force d'intercession qui touche le Seigneur, détourne sa colère et allége le poids des iniquités du monde, cette force est bien plus grande dans le ciel. Ce n'est plus *la prière de l'humble qui*, selon l'expression de l'Écriture, *traverse les nuages, monte et ne s'arrête pas jusqu'à ce que le Très-Haut l'ait regardée* (1). Ce n'est plus cette prière au pied boiteux, levant à peine un humble regard et se hâtant avec inquiétude sur les pas de l'injure, telle que la peignait le vieil Homère dans sa mythologie ingé-

1. *Eccli.*, XXXV, 21.

nieuse et éclairée, en cet endroit, d'une lumière presque surnaturelle (1). Pour voir la prière dans toute sa puissance, il faut la contempler sur les lèvres des justes et des saints admis à la contemplation de Dieu même. Les âmes qui peuplent le ciel jugent, avec un esprit désormais sûr de lui-même, la valeur des choses terrestres. Elles savent ce que c'est que le péché, combien Dieu est grand, combien l'homme est petit, et ce qu'il y a de folie à abandonner la voie droite pour se perdre dans les larges chemins de l'iniquité. Ces justes récompensés s'intéressent à nous avec bien plus d'efficacité qu'ils n'ont pu le faire ici-bas, malgré toute leur affection et toutes leurs vertus. Les liens qui nous unissaient à eux, les liens de la parenté, de l'alliance, de l'amitié, de la cité, de la patrie, n'ont point été dissous, ni même relâchés par la mort. Ils nous appelaient sur la terre des noms sacrés de père, de frère, de sœur, d'époux, d'ami, de disciple. Ces noms sont encore au fond de leur âme comme l'expression de leur tendresse pour nous, épurée par une nouvelle vie et transfigurée dans la gloire ; ils les mêlent à la louange dont ils offrent jour et nuit le tribut au Seigneur ; et s'ils ont traversé les flammes du purgatoire avant d'aller jouir de la béatitude éternelle, le souvenir des prières et des sa-

1. *Illiade*, chant IX, v, 497.

crifices par lesquels nous avons abrégé leur expiation les rend encore plus sensibles à nos besoins et plus propices à nos vœux. La voix de l'homme qui prie ici-bas est déjà une puissance, mais la voix des saints qui chantent et qui glorifient le Seigneur a quelque chose d'irrésistible, dont la langue de l'Église ne saurait donner une plus juste idée qu'en l'appelant, par une sublime alliance de mots, une toute-puissance suppliante : *omnipotentia supplex.*

Pourquoi ne vous dirais-je pas ici la pensée qui m'occupe et qui me console depuis quelques mois? L'expérience de nos pères nous avait appris qu'à la veille des grandes épreuves et de calamités suprêmes dont les familles et les nations sont affligées, Dieu a coutume de retirer de ce monde une foule d'âmes qu'il juge mûres pour une autre vie. Il se fait alors, parmi les familles et les nations, je ne sais quel choix extraordinaire et quel jugement providentiel. Des hommes d'une vie chrétienne et exemplaire, des vierges, des mères, des prêtres, des religieux, tombent sous les coups de la mort avec une facilité extraordinaire et comme pour répondre à un appel inattendu. Jugement de miséricorde et sur eux et sur nous! Sur eux, car la bonté du Seigneur leur ôte la vue des fléaux qui désolent la terre et les transporte dans l'autre monde par un de ces coups où sa grâce éclate et se fait toucher du doigt; sur nous, car il

leur a ôté tout à coup la responsabilité de la vie terrestre, et, les délivrant à jamais du péché, il a multiplié dans la gloire et dans la lumière nos amis, nos alliés, les véritables intercesseurs de la France.

Voilà donc pourquoi vous venez de partir en si grand nombre, âmes chrétiennes, chefs de famille, vieillards vénérables, jeunes filles moissonnées dans la fleur de l'âge et de la vertu, prêtres de Jésus-Christ si longtemps le modèle et l'honneur de votre tribu, religieux pleins de foi, et vous, vierges saintes, qui avez embaumé le cloître par l'odeur de vos vertus. Vous êtes tombés, comme au premier vent d'automne, à la veille de ces grandes tempêtes qui bouleversent notre horizon. Jamais le champ de la mort n'a été plus remué par la bêche du fossoyeur; jamais tant de deuil n'a assombri l'intérieur des familles; non, je me trompe, jamais tant de belles âmes, sortant de ce monde, n'y ont laissé moins de larmes. Pourquoi n'avions-nous pas la pensée de les plaindre? Quel était donc ce sentiment qui dominait la douleur? Ah! c'est nous qu'il faut plaindre, puisque nous sommes restés; c'est elles qu'il faut déclarer bienheureuses, puisqu'elles sont sorties de ce monde à l'heure fatale où le spectacle de la patrie allait changer pour elles, et où leur province, leur maison, leur champ, leur église, allaient devenir la proie de l'ennemi.

Je m'adresse particulièrement aux prêtres et aux pasteurs de ce diocèse, qui ont été enlevés en si grand nombre dans cette année si mémorable et si fatale. La mort a levé un double tribut sur le sacerdoce; elle a frappé comme à deux reprises dans la tribu sainte, elle a pris la vie de cinquante prêtres. Notre diocèse en lira la liste, et il en sera consolé. Il y verra des noms consacrés par le zèle, par le talent, par les longs services, et à leur tête celui de ce religieux, si mortifié et si charitable, qui a porté le premier le titre d'abbé de la Grâce-Dieu et qui a laissé une si douce mémoire dans ce cloître restauré et agrandi par les enfants de la Trappe (1). Sa vie s'est écoulée entre deux révolutions, mais elle est demeurée étrangère à tous les bruits du dehors, et du jour où il a été béni et intronisé dans notre salle synodale, au milieu des orages de 1848, jusqu'à cet autre jour où, vingt-deux ans après, il est allé se reposer dans le cimetière de son cloître, le siècle, les empires, la terre, n'ont pas eu de lui une seule pensée ni un seul regard, excepté les soins qu'il prodiguait aux pauvres et aux malheureux. O Père, vous venez de nous quitter; nouveau Benoît, vous vous êtes envolé de votre désert, en compagnie de nos meilleurs prêtres.

1. Dom Benoît, premier abbé de la Grâce-Dieu, intronisé dans la chapelle synodale de l'archevêché de Besançon, au mois de mars 1848, mort en odeur de sainteté au mois de novembre 1870.

Ah ! je vous suis tous des yeux et je me rappelle qu'il a été dit des ministres du Seigneur : *Ils entreront dans le tabernacle de l'alliance, ils y serviront Dieu, ils y prieront pour Israël, ils détourneront de la tête du peuple les coups et les fléaux* (1). Allez donc, puisque Dieu vous appelle, ô vous nos guides, nos amis, nos confrères ; votre troupe se grossit tous les jours, et vous sortez de nos églises menacées par le fer et par les bombes pour entrer dans les tabernacles de l'éternelle alliance, où vous continuerez votre sainte mission en servant Dieu avec plus d'amour, en priant pour le peuple avec plus de zèle, et en détournant plus efficacement de nos têtes les coups et les fléaux.

Montons plus haut encore dans la cité sainte, et jetons des regards confiants sur l'assemblée lumineuse qui la peuple. Que de patrons et d'intercesseurs pour la France ! A leur tête les apôtres qui l'ont évangélisée et convertie : saint Martin, si puissant contre le démon et si zélé à en renverser les idoles dans toute l'étendue des Gaules ; saint Waast, qui a instruit Clovis, et saint Remi, qui l'a baptisé avec toute la nation ; les Pothin et les Irénée, en qui l'Église de Lyon a mis toute sa confiance ; saint Saturnin, si cher à celle de Toulouse ; saint Martial, qui a fondé celle de Limoges ; saint Bénigne, que

1. *Num.* XIX, 26.

Langres et Dijon invoquent ensemble ; saint Denis et sainte Geneviève, qui ont donné à l'Église de Paris des fondements si éclatants et si solides par le martyre et par la prière. Derrière eux viennent ces évêques d'un si grand cœur et d'un si noble caractère, qui ont conseillé et repris nos rois, formé nos diocèses, discipliné nos pères sous le joug de l'Évangile, étendu le nom, les domaines, l'influence de notre patrie du Jura à l'Océan, et du Rhin à la Méditerranée, et fondé cette ruche immense où bourdonne, depuis quatorze siècles, l'abeille de la France. Pieux solitaires, qui avez défriché notre sol, je vous invoque aussi ; non, vous ne sauriez regarder sans intérêt ces lieux trempés de vos sueurs et auxquels vous avez laissé votre nom ! Et vous qui avez entraîné la France aux croisades, saint abbé de Clairvaux, ne ferez-vous rien pour la sauver ? Et vous qui avez régné sur elle, ô saint Louis, ne l'aimez-vous pas encore comme un roi et comme un père ? J'implore la bergère de Pibrac aussi bien que celle de Nanterre, car toutes les professions et tous les siècles ont donné au ciel des saints et à la France des vierges pour protectrices et pour mères. Saint François de Sales pourrait-il nous oublier ? Il a évangélisé nos églises, il a parlé notre langue, il lui a prêté un charme nouveau et une incomparable richesse. N'est-il pas de sa gloire de la faire fleurir encore et d'éloigner l'étranger qui rêve la conquête

de l'Occident pour la langue de Luther? Que dis-je? saint François de Sales nous appartient tout entier. Son berceau, son siége épiscopal, sa tombe, ses reliques, tout est français, aussi bien que ses livres, aussi bien que son cœur, son esprit et son style. Serait-ce pour son malheur que la Savoie, sa chère patrie, partagerait aujourd'hui nos destinées, et faut-il qu'elle regrette à tout jamais d'avoir été associée à nos épreuves et à nos disgrâces? O François, sauvez la France en souvenir de la Savoie. Enfin le crédit de saint Vincent de Paul auprès de Dieu me donne tout espoir. N'est-il pas le Français par excellence? N'a-t-il pas pendant sa vie combattu le vice à force de zèle, la misère à force de charité, et, après avoir été le prodige de son siècle, ne revit-il pas aujourd'hui dans toutes les associations de bienfaisance et dans tous les refuges ouverts à la misère publique? Ne semble-t-on pas le revoir dans tous nos hospices et sur tous les champs de bataille? O Vincent, jamais siècle ne vous a tant loué que le nôtre; jamais nom n'a été plus populaire que le vôtre dans sa patrie. Sauvez la France, qui vous honore, qui vous aime et qui vous bénit.

Mais j'implorerai surtout les Ferréol et les Ferjeux, ces vieux patrons de notre Église, ces intercesseurs si puissants, si dévoués, si fidèles, dont le nom se mêle depuis dix-sept siècles à toutes nos craintes, à

toutes nos espérances, à toutes nos actions de grâces. Ils nous ont délivrés, il y a trois cents ans, des armes presque triomphantes de l'hérésie ; Besançon, envahi par les protestants, s'est réveillé au milieu de la nuit, grâce à la vigilance des deux apôtres ; Besançon a repoussé l'ennemi, l'a tué ou noyé dans la rivière, et des quinze cents soldats armés par l'erreur il n'en est pas resté un seul pour aller porter à la Réforme la nouvelle de cette défaite. Ils nous ont délivrés, il y a seize ans, de la peste qui désolait toute la province et qui ne s'est arrêtée, il vous en souvient, qu'aux portes de cette cité, où nous remplissions les rues et les places d'hymnes touchantes, où les châsses de nos saints étaient entourées de fleurs, d'encens, de larmes et de supplications. Délivrez-nous maintenant, ô Ferréol, ô Ferjeux, de la guerre et de l'invasion. Vous avez entendu le vœu de notre saint pontife. Le clergé, le peuple, tout le diocèse, toute la province, le ratifie et le répète. Nous bâtirons en votre honneur un temple magnifique aux portes de la cité reconnaissante. Cette grotte sacrée qui vous a servi de refuge pendant votre apostolat, et où tant de pèlerins sont allés baiser la poussière de vos pieds, sera couverte de marbres, de dorures, de riches inscriptions. On y lira sur les murs les dates commémoratives de ces trois délivrances si chères à nos annales. Nous mènerons dans cette basilique nos

fils et les enfants de nos fils. Nous leur dirons : Voici le berceau de notre chrétienté naissante, voici l'autel où nos ancêtres ont prêté à Jésus-Christ les premiers serments que le Ciel ait entendus dans ces contrées. L'alliance que nous avons faite avec Dieu et avec l'Église ne s'est jamais rompue. Jurez de la garder à votre tour. Ferréol et Ferjeux en sont les cautions, et leur protection est acquise jusqu'à la fin des siècles au peuple qui ne cessera de bénir par eux Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Ce n'est pas encore là toute notre défense. Je vois dans la cité lumineuse des anges formés en bataille et qui n'attendent que le signal pour porter à la France le secours de leurs bras. Ils ont été préposés dès le commencement des jours à la garde des nations, des villes et des familles. Ils montent et descendent sans cesse de la terre au ciel et du ciel à la terre, formant entre Dieu et l'homme cette échelle mystérieuse qui unit le temps à l'éternité. Ils sont les messagers des bonnes pensées, des conseils intrépides, des grandes résolutions qui ne viennent que de Dieu, et, prenant sur les lèvres et dans le cœur de l'homme les prières à peine formées, ils les animent du feu de leur amour et les portent, de toute la vitesse de leurs ailes, aux pieds du Très-Haut. Ils veillent autour des autels du Seigneur et déploient sur nos tabernacles ces ailes invisibles dont le frémisse-

ment lumineux a été entendu, durant le silence des nuits, par les saints qui veillent dans les cloîtres. Nous avons tous notre ange gardien. L'enfant, le jeune homme, la vierge, le prêtre, le soldat, ressentent particulièrement leur assistance; chaque famille est placée sous la tutelle d'un de ces esprits bienheureux; il en est qui se tiennent au-dessus des cités pour en purifier l'air et en éloigner l'ennemi; d'autres, chargés d'un commandement plus vaste, étendent leur surveillance et leur protection à des peuples entiers, accompagnent leurs armées dans les batailles, leurs flottes sur les mers, et leur drapeau partout où il porte le vrai sentiment de l'honneur, les vrais principes de la civilisation chrétienne.

Je me tourne donc vers vous, esprits bienheureux, et je vous conjure de m'écouter. Vous connaissez ces plaines fameuses où nous avons tant de fois engagé la bataille et gagné la victoire sous vos auspices. Vous étiez à Châlons-sur-Marne, et vous avez contraint Attila à se renfermer dans ses chariots; à Tolbiac, et vous avez assuré le triomphe de Clovis; à Vouillé, et les Visigoths, qui étaient ariens, ont été mis en fuite par les Francs, qui servaient la véritable Église. Vous avez assisté Geneviève, et les Huns se sont dissipés devant elle comme la poussière des chemins; vous avez mené Jeanne d'Arc à travers mille périls, et elle a triomphé à Patay, à Beaugency, à

Orléans. Les voilà, ces villes et ces campagnes tant de fois traversées par votre vol mystérieux. Quel spectacle de désolation et de terreur ! Quelle épreuve et quelle détresse pour le peuple confié à votre garde! Les mères tremblent dans leurs foyers, les petits enfants dans leur berceau, nos derniers soldats s'arment pour défendre et sauver la patrie. Venez, soutenez leurs bras, donnez à leurs armes une trempe plus forte, guidez leurs bataillons dans les chemins que l'ennemi ne connaît pas, répandez autour d'eux un air pur, écartez par vos mains la balle qui les cherche. Anges de Dieu, sauvez nos foyers, sauvez nos murailles, sauvez nos temples, sauvez la France !

J'irai plus haut encore dans les régions célestes, je m'approcherai de la femme bénie entre toutes les femmes, j'implorerai Marie, et je vous conjurerai tous d'entrer dans cette prière publique, commune, ardente, dont la fête de l'Immaculée Conception nous donne le signal.

Écoutez donc, ô ma Mère, les cris de désolation, de détresse et d'espérance que poussent vos enfants. Il y a seize ans, Pie IX vous proclamait Immaculée, et la proclamation solennelle de cette antique croyance était, à Rome, en France et dans tout l'univers catholique, le sujet d'une grande joie.

Regardez maintenant et prenez pitié de Pie IX, de

la France, de tout l'univers. Pie IX est captif, la France est à l'agonie, toute l'Europe est sous les armes, l'univers tremble d'épouvante et d'horreur au récit de cette lutte fratricide qui dévore vos enfants par millions. Satan, votre irréconciliable ennemi, est déchaîné avec une nouvelle fureur; il mène et il anime toute cette guerre; il enivre les peuples de l'odeur du sang ; il triomphe au milieu de toutes ces ruines. O Marie, vous l'avez vaincu, ce monstre, dès le premier instant de votre Immaculée Conception, nous avons chanté votre victoire, nous avons fait des feux de joie sur nos montagnes, les rues de nos villes ont été illuminées avec une splendeur incomparable ; nous avons pris, nous portons encore, nous avons jeté au cou de nos soldats et de nos marins cette médaille bénie qui doit les préserver dans les batailles. Dites, ô ma Mère, que faut-il faire encore? Nous convertir? Nous le jurons. Vous prier davantage? Nous le ferons chaque jour et en particulier dans toute cette octave. Ah! montez, montez au trône de votre Fils, montrez-lui cette France qui est votre royaume, tout cet univers qui est votre héritage, cette Église qui vous implore d'un bout du monde à l'autre, ce pape qui vous a couronnée d'un si beau diadème. Non, l'anniversaire de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception ne se passera pas sans nous relever de notre abaissement. O

Vierge, il y va de votre gloire ; ô Mère, c'est votre famille qui souffre ; ô Reine, c'est votre royaume qui est déchiré et mis en lambeaux. Rendez à nos armées la victoire, à la France son rang parmi les nations, au souverain pontife sa couronne et sa liberté, à l'Église la paix, au monde le bonheur.

DU COURAGE CHRÉTIEN ET PATRIOTIQUE.

Confortamini et estote viri.
Raffermissez-vous et soyez hommes.
(*I Reg.*, IV, 9.)

Aide-toi, le Ciel t'aidera, dit le proverbe. J'emprunte ce mot à la sagesse des nations pour vous tracer le plus grand de vos devoirs dans cette œuvre de régénération chrétienne et sociale à laquelle tous les bons Français sont conviés. La famille doit en être le berceau, et nous avons, pour l'entreprendre, des alliés au ciel et sur la terre, qui engagent en notre faveur le saint combat de la prière avec l'omnipotence divine ; ces alliés sont nos vierges, nos mères, nos soldats martyrs du devoir, dont le sang et les larmes montent vers le Seigneur ; ces alliés sont les saints, les anges, Marie elle-même, notre patronne et notre mère, qui intercèdent devant le trône du Tout-Puissant avec tous leurs mérites. Mais ces belles alliances et ces magnifiques supplications ne

suffisent pas. Il faut prier et agir nous-mêmes, il faut écouter la voix de Dieu, qui nous crie à toutes les pages de la sainte Écriture: Du courage! du courage! raffermissez-vous et soyez hommes. « *Confortamini et estote viri.* » L'effort personnel, l'effort soutenu, l'effort unanime, voilà ce que je viens demander à votre patriotisme et à votre foi. Levons-nous, marchons, marchons ensemble, et nous gagnerons dans l'obscurité de nos vaillants combats la cause de la religion et de la patrie.

I. « Je préfère, disait un palatin à la diète de Pologne, les périls de la liberté aux honneurs de la servitude. » Il exprimait une noble pensée et s'apprêtait à faire son devoir avec courage. Eh bien! que ce soit là ou non votre préférence, vous n'avez plus le choix, et il ne reste plus qu'à vous battre. Vous avez rêvé peut-être un gouvernement qui ferait une police exacte et qui veillerait pour vous sur les cabarets, sur la presse, sur la parole, mettant partout des sentinelles pour arrêter l'erreur, retenir le vice et ne laisser passer que les bons discours et les bons exemples. Avons-nous jamais eu un tel bienfait? Je n'ose l'affirmer en lisant l'histoire. L'aurons-nous jamais? Je le souhaite plus que personne, mais je n'ose vous le promettre. D'abord, ni nos regrets ni nos rêveries ne nous le donneront; ensuite, si on

peut l'obtenir, ce ne sera qu'à force de courage, de sacrifices, de conquêtes. Il faut que les bons se raffermissent, se recrutent, deviennent redoutables, gagnent des batailles, fassent leurs conditions et finissent par dicter la paix. Mais avant la victoire, la mêlée ; avant la mêlée, l'exercice ; avant l'exercice, le recrutement ; et pour le recrutement l'effort et le courage personnel de chacun de nous. Or, ne vous faites pas illusion, vous débutez, et vous êtes tout au plus, à l'heure qu'il est, les conscrits du devoir.

Je viens vous racoler, permettez-moi ce mot familier, pour le service de la religion et du pays. Je m'adresse aux honnêtes gens et je leur demande la permission de les convertir. C'est l'œuvre la plus difficile que l'on puisse entreprendre, parce que les honnêtes gens s'imaginent n'avoir pas besoin de conversion. Quelle est leur attitude dans nos périls ? Il faut avoir assez de bonne foi pour le reconnaître et assez de franchise pour le dire : ce qui leur manque, c'est le courage.

Les uns s'enveloppent dans leur égoïsme et songent à sauver dès maintenant leurs richesses, pour qu'il ne leur reste plus, au moment suprême, qu'à sauver leur personne. Ces alarmes, ces précautions, ces déguisements apprêtés, cette fuite méditée d'avance, cet asile demandé par avance à une nation voisine et amie, tant de soucis pour garder sa vie et sa fortune,

est-ce là du courage? Vous aimez la religion, et vous ne ferez rien pour en assurer la liberté et l'honneur à votre patrie! Vous aimez la patrie, et vous ne risquerez rien pour lui assurer les bienfaits d'un gouvernement honnête et régulier! Où se jouent nos destinées? Dans les conseils de la commune, du département, du pays. C'est de là que sortent les votes qui ferment les temples ou qui les tiennent ouverts. Et vous ne voulez pas sortir de votre demeure pour élire des mandataires qui représentent vos convictions, qui les honorent et qui les défendent! Étonnez-vous ensuite de l'audace, du succès et du triomphe des méchants.

D'autres déclarent qu'ils ne font rien, parce qu'il n'y a plus rien à faire. Disons plutôt que rien n'est fait encore, et que tout nous semble fini, parce que nous n'avons pas commencé. Il faut réformer ses pensées, ses sentiments, ses habitudes, sa vie entière. Où est cette réforme? Il faut se rapprocher des classes laborieuses; on s'en isole. Il faut propager les bons livres; le courage manque sinon pour les écrire, du moins pour les répandre à bas prix, les donner au besoin, les introduire partout. Il faut opposer au journal de l'impiété et du désordre le journal de la foi et de l'ordre social; mais l'activité et le désintéressement nous font défaut; là où les méchants sèment à pleines mains, nous jetons à peine quelques

maigres semences; quand ils donnent la mauvaise pâture, nous vendons le pain de vie; ils prodiguent, ils versent à la ronde le vin de l'irréligion populaire et de la corruption honteuse, et nous, nous n'avons pas le courage de jeter gratis sur la table du cabaret la feuille amie qui instruit, qui touche et qui console! N'ai-je pas raison de dire que si tout est perdu, que si tout est fini, c'est parce que nous n'avons rien commencé?

Sur quoi s'excuse-t-on pour ne pas mettre la main à l'œuvre? Sur l'accomplissement d'une prophétie, sur l'approche d'une catastrophe suprême, sur l'espoir d'un grand miracle. Autant d'excuses qui flattent l'égoïsme, paralysent la bonne volonté et finissent par abaisser les courages au lieu de les relever.

Il n'y a pas de signe plus authentique de l'affaiblissement de la raison et de la foi que la croyance à ces révélations sans authenticité et sans contrôle dont le monde est rempli. Les voyants d'Israël, les prophètes de l'Ancien et du Nouveau Testament, les Moïse, les David, les Isaïe, les Daniel, les saint Jean, n'ont vraiment rien vu, rien entendu, rien écrit en comparaison de ces prédictions à si courte échéance et à détails si précis que la crédulité publique accueille si facilement. On marque le mois, le jour, l'heure du bouleversement universel, combien de

temps durera l'épreuve et à quelle date commencera le réveil de l'univers entier dans les bras de Jésus-Christ. Les heures, les jours, les mois s'écoulent, et les prophéties sont confondues. Les sceptiques en triomphent, les âmes pieuses en sont troublées, et le découragement devient plus général et plus profond qu'auparavant. Mais il y a une prophétie d'une authenticité certaine, d'une autorité incontestable, qui est contenue dans le canon des saintes Écritures et qui se vérifiera jusqu'à la fin des siècles et sur la France et sur toutes les nations. Cet oracle, le voici, il est d'Isaïe. Le prophète, après avoir décrit tous les maux dont le peuple est frappé, ajoute que ces premiers châtiments n'ont point apaisé la justice du Seigneur et que sa main est toujours étendue : *In omnibus his non est aversus furor ejus, sed adhuc manus ejus extenta* (1). Voilà notre avenir. En voulez-vous l'explication? Isaïe la donne. Pourquoi tant de rigueur? Parce que le peuple n'est point revenu à Celui qui le frappait et qu'il n'a point recherché le secours du Dieu des armées : *Et populus non est reversus ad percutientem se, et Dominum exercituum non inquisierunt* (2). Mais le remède est à côté du mal, et l'application n'en est ni moins sûre ni moins prophétique : c'est toujours Isaïe qui parle : Conver-

1. *Isaïe*, IX, 12-13.
2. *Id.*, ibid., 14.

tissez-vous donc de tout votre cœur, que chacun revienne de ses voies mauvaises, que tous expient leurs péchés par la pénitence : *Convertimini ad me, et ego convertar ad vos* (1). Vous l'entendez : de grands malheurs vous menacent encore ; c'est votre obstination dans le mal qui en est la cause ; et si vous manquez de courage pour vous convertir, vous ne méritez ni le nom de chrétien ni celui de Français, car vous ne faites qu'appesantir la main de Dieu sur notre tête et augmenter la source des malheurs publics. Voilà une prophétie authentique, dont la vérification est certaine, et qui s'applique à chacun de nous comme à toute la patrie, dans toute son étendue et dans toute sa rigueur.

Mais la catastrophe finale est prochaine, et il ne nous reste plus qu'à l'attendre. Dites plutôt qu'elle est venue et que le comble de votre aveuglement est de ne pas voir que nous y sommes ensevelis. Quoi ! ce n'est pas une catastrophe que la guerre étrangère avec toutes ses épreuves et la guerre civile avec toutes ses angoisses ! Ce n'est pas une catastrophe que d'en être sorti sans détester assez les mauvais principes et les mauvaises doctrines qui l'ont amenée ! Que voulez-vous de plus ? Que la mer de sang dont le Nord a été inondé se répande dans le Midi et

(1) Isaïe., xxi, 12 ; xlv, 22.

inonde toutes nos provinces ? Que la Commune qui a triomphé à Paris triomphe dans toutes les autres villes ? Et que cette hécatombe de prêtres, de soldats, de magistrats, fusillés pêle-mêle à l'angle d'un mur, se renouvelle de toutes parts avec la même impiété et la même fureur ? Mais vous ne voyez pas que vous préparez par votre indifférence et votre lâcheté le retour de ces scènes de deuil ? Plus vous vous éloignez de la vie publique, plus les méchants s'enhardissent. Vous ne voulez pas porter votre vote dans l'urne du scrutin, et vous les laissez maîtres des destinées de la patrie. A ce spectacle, leurs espérances se raniment, leurs vœux n'ont plus de bornes, ils acclament la future Commune avec tous les excès qui ont déshonoré la première, et, sentant à votre hésitation, à votre découragement, que le pays leur sera livré, ils achèvent de glacer votre courage en vous laissant prendre le bruit qu'ils font pour le signal de leur victoire prochaine. Vous ne vous apercevez pas que la catastrophe que vous appréhendez ne sera pas autre chose que l'ouvrage de vos mains ! C'est votre indifférence qui la rend possible, c'est votre découragement qui la rendra affreuse et peut-être irrémédiable.

On insiste : la tâche est trop grande, la France est endurcie, le démon la domine, et il n'y a plus qu'un miracle qui puisse la sauver. Non, la tâche n'est pas

trop grande, car il n'y a point de nation qui ne soit guérissable. Non, la France n'est pas endurcie, car il reste des justes qui méritent la bénédiction et le salut. Non, le démon ne la domine pas sans retour ; un tel pouvoir ne saurait être accordé à Satan ; et si Satan a été chassé du monde païen, dans une civilisation corrompue, au milieu des idoles triomphantes, des temples voués à l'impiété et à la débauche, il est, ce me semble, plus facile à combattre, à vaincre, à mettre en fuite dans notre France, toute trempée des eaux de la grâce, et où le signe du salut éclate, rayonne au front de tous les monuments comme sur la tête de tant de générations baptisées dans le sang de Jésus-Christ. Quant au miracle, je le crois comme vous nécessaire au pays, mais c'est à vous que je le demande. Sortez de votre paresse et de votre apathie, ce sera un miracle. Sortez de votre égoïsme et de votre stérilité spirituelle, ce sera un miracle. Sortez de votre découragement et de votre parti pris, ce sera le plus grand des miracles. Nous demandons à Dieu une nouvelle Geneviève ; mais nous avons oublié que tout le peuple priait, jeûnait, veillait avec Geneviève, et que le départ d'Attila fut le miracle de la confiance et non pas du découragement. Nous demandons à Dieu une nouvelle Jeanne d'Arc ; mais nous avons oublié à quelle condition Jeanne d'Arc a sauvé la patrie. Elle n'a dispensé personne de s'ar-

mer, de chevaucher, de se battre. Elle n'a pas suppléé au courage public, elle l'a ranimé et enflammé par son exemple. Elle n'a pas jeté les Anglais hors du royaume, elle en a préparé la défaite, et il a fallu, après son martyre, vingt ans de bonne politique et de bons combats pour consommer leur ruine et assurer notre délivrance. Voilà le miracle. Il y a eu avec la mission de Jeanne d'Arc le courage, les épreuves, les sacrifices de tout le pays. Levons-nous donc et marchons. Dieu dit à la France comme autrefois à Israël prévaricateur : « Pourquoi voudrais-tu mourir? Je ne veux point ta mort; reviens à moi, et tu vivras : *Nolo mortem morientis; revertimini, et vivite* (1). »

II. Une fois l'entreprise commencée, ne regardons plus en arrière, mais en avant. Levons-nous et marchons. Il faut un effort soutenu pour nous sauver. Notre légèreté a pu croire que nous étions tombés, comme sans transition, de l'excès de la fortune et de la gloire dans l'excès de la disgrâce et du malheur. Nous ne nous sommes pas aperçus qu'il y avait eu à l'intérieur un long travail de désorganisation sociale, et que nous n'avions fait que recueillir les fruits de mort plantés par la main de nos ancêtres. Les mauvaises doctrines, les mauvais livres,

1. *Jerem.*, XXVII, 13.

les mauvais exemples, ne datent pas d'hier. Il faudra longtemps semer, planter, arroser, répandre et cultiver partout la bonne semence pour récolter des fruits de vie. Ce n'est pas la génération présente qui les verra mûrir, c'est pourquoi il faut l'avertir qu'elle travaillera, qu'elle portera le poids de la chaleur et du jour, qu'elle livrera de rudes combats, mais que l'œuvre de notre restauration religieuse et sociale ne sera qu'ébauchée par ses mains.

A l'œuvre donc aujourd'hui, demain, toujours, pour votre réforme personnelle. Vous ne deviendrez du premier coup ni excellents chrétiens ni citoyens très-dévoués. Il faut vous corriger peu à peu, mais chaque jour un peu plus, de votre frivolité, de votre luxe, de votre égoïsme et surtout de ces recherches sensuelles qui ont énervé les âmes et qui leur ont ôté non-seulement la tradition, mais la pensée du sacrifice. Votre esprit est-il éclairé sur les causes de nos malheurs ? Êtes-vous définitivement acquis à Dieu et à l'Église, et ne vous verrait-on pas, aux premières lueurs d'une prospérité apparente, oublier que vous devez coopérer par votre conversion à la conversion du pays ? Je vous conjure non-seulement de reprendre mais de continuer la pratique assidue de la prière, de la mortification, des sacrements, sans laquelle il n'y a point de vie chrétienne. Je vous conjure de vous dépouiller de cette mollesse de caractère et d'habi-

tudes avec laquelle il n'y a plus de vrais Français.

A l'œuvre non-seulement pour commencer, mais pour continuer et soutenir, avec un courage indomptable, l'éducation de la patrie restaurée et chrétienne. Aujourd'hui la mère la commence à peine, tant elle se hâte de livrer l'enfant aux crèches et aux salles d'asile; le père ne s'en occupe plus, parce qu'il s'accoutume à compter sur le maître et sur l'école ; la pension a remplacé partout la famille, et la famille, hélas ! a perdu la science, le goût, la tradition des obligations saintes qui n'appartiennent qu'à elle. Il nous faut d'autres pères et d'autres mères, encore plus que d'autres maîtres. Mais ce qui manque aux pères et aux mères, ce n'est pas le désir d'entreprendre leur tâche, c'est le courage de la poursuivre. A la première révolte de ces petites volontés qui se dressent contre l'autorité paternelle, leur énergie tombe, ils laissent échapper de leurs mains la verge de la correction, et ils renoncent à leur devoir. Comment, après avoir ainsi abdiqué, commanderaient-ils la résistance aux passions et l'obstination dans le vrai, dans le juste et dans le bien? Ah! de grâce, soyez pères, soyez mères, soyez chrétiens, soyez Français. Formez-nous donc une race nouvelle avec la pureté du sang, la noblesse du cœur, la force du caractère; une race qui s'accoutume aux privations, qui se prépare aux sacrifices, qui passe sans étonne-

ment du foyer à l'école, de l'école au collége, du collége à la caserne, parce qu'elle y trouvera sous d'autres figures les mêmes exemples de foi, de tempérance, d'honneur, de courage. Le vrai courage est le fruit d'un effort longtemps médité et noblement soutenu. Religieux, civil, militaire, il change de théâtre, mais non de caractère. Ce n'est pas à vingt-cinq ans qu'on en trouve tout à coup le secret. Il faut le boire sur les genoux de sa mère avec le lait; il faut le lire dans les regards de son père en l'interrogeant; il faut le pratiquer dans l'étude en s'accoutumant à vaincre ses rivaux; il faut s'être longtemps battu, au fond de sa conscience contre le démon, au dehors contre le monde, pour s'être fait un caractère incapable de transiger avec l'honneur et le devoir. Cet apprentissage obscur donnera le vrai soldat, le vrai citoyen, le vrai prêtre; mais c'est l'œuvre de la famille et du temps; ce sera le fruit de la réorganisation intérieure que je vous prêche, si vous avez le courage non-seulement de l'entreprendre, mais de la soutenir dans votre foyer avec cette patience qui n'est pas seulement du génie, mais de l'héroïsme.

Sortez maintenant de votre intérieur et portez dans la vie chrétienne et civile cette pensée de persévérance. Que vous demandent d'une commune voix la religion et la patrie? Des exemples qui ne se démentent plus. L'exemple et la pratique de la foi dans

nos temples, dans nos prières solennelles, dans nos manifestations destinées à affirmer au grand jour les croyances d'un grand peuple et à opposer la ligue du bien public aux conjurations de l'enfer. L'exemple et la pratique du patriotisme dans nos assemblées électorales, où tout est remis en question et d'où vous ne pouvez vous éloigner qu'en trahissant tous vos devoirs. Où serait le courage, où serait le mérite, s'il n'y avait que de l'honneur à recueillir et des hommages à recevoir toutes les fois qu'on se montre chrétien et Français? Je ne m'arrête pas à penser que vous êtes retenu par la crainte d'une raillerie ou d'un échec. Serait-ce du courage? Ou bien seriez-vous las d'être en petit nombre et vous apprêteriez-vous à passer du côté de la foule? Où seraient alors vos convictions? Ou bien, après quelques essais infructueux pour faire prévaloir vos exemples, vous condamneriez-vous au silence, à la retraite, à l'abstention, content de verser des larmes sur les ruines de la religion et de la patrie? Mais alors vous ne savez pas que ces regrets sont stériles, que ces larmes versées sur des ruines ne les raniment pas, qu'on ne rebâtit une cité qu'avec la truelle, qu'on ne la défend qu'avec l'épée. C'est la truelle, c'est l'épée que tenait Israël au retour de la captivité de Babylone. Eh bien! la France est, comme Israël, une nation à refaire. Mais pour la rebâtir de la base au sommet, ne faut-

il qu'un effort et un jour de travail ? Mais si à l'approche de l'ennemi vous désertez l'ouvrage, que deviendra Jérusalem ? Restaurer la France, c'est l'œuvre du siècle, et il faut dans cette œuvre la pensée de chaque citoyen, la main de chaque famille, le courage ranimé chaque matin et légué comme un héritage de la génération qui finit à celle qui commence, en sorte que l'œuvre ne soit jamais ni ralentie ni interrompue. Du courage ! encore du courage, toujours du courage !

Il y a dans cette œuvre un endroit difficile où il faut mettre plus qu'ailleurs le temps, la patience, la persévérance et par-dessus tout la charité. La démagogie a enrôlé sous ses drapeaux des populations égarées auxquelles elle promet non-seulement du pain, mais des places, mais des honneurs et surtout des jouissances. Elle en a fait une armée, et les votes qu'elle lui commande tombent par milliers dans l'urne électorale, pour mener une fois encore la France aux abîmes. Quand vous voyez passer à côté de vous ces masses ignorantes, vous sentez combien la force brutale du nombre l'emporte sur l'intelligence, sur le mérite et sur la vertu. Vous déplorez le suffrage universel, vous vous déclarez hors d'état d'en combattre la puissance aveugle, vous retombez dans l'incapacité du découragement. Je voudrais vous mettre face à face avec cette armée qui vous effraie

et vous apprendre à l'aborder, à la gagner, à la reconquérir pour la bonne cause. Ces soldats du désordre, qui sont-ils? Des mercenaires, des paysans, des domestiques, c'est-à-dire les ouvriers qui tissent vos vêtements, qui bâtissent votre demeure ou qui préparent votre nourriture ; les fermiers ou les vignerons qui sèment, qui arrosent et qui récoltent pour vous ; les serviteurs enfin qui vivent sous votre toit et qui mangent le pain de votre table. Regardez bien, ces visages vous sont connus. Vous avez eu avec ce peuple qui vous appelle des tyrans et que vous regardez comme un ennemi, des rapports de voisinage, de commandement ou d'affaires. Ce sont vos voisins, vos obligés, vos gens ; vous devriez être leur conseiller, leur ami et leur père. Comment ces rapports sont-ils changés ? Ce n'est plus ni l'heure de l'examiner ni l'heure de s'en plaindre, et il ne nous reste plus que le temps de conjurer le péril à force de courage, de zèle, de sacrifice, et, pour tout dire d'un mot, à force de charité chrétienne.

Allez donc avec courage vers ces hommes que l'impiété a pris à son service, et ramenez-les dans cette vigne où la patrie ou l'Église appelle tous les travailleurs depuis la première heure jusqu'à la dernière, depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse, pour réparer, à force de sueurs, les ravages du sanglier. Tendez-leur une main bienveillante et secourable.

Peut-être la refuseront-ils? Eh bien! vous attendrez un moment plus propice. Peut-être accepteront-ils votre argent, vos livres, vos vêtements, en gardant un levain de rancune et de vengeance? Eh bien! quand vous aurez découvert et constaté leur ingratitude, vous leur direz comme Auguste à Cinna :

> Tu trahis mes bienfaits, je les veux redoubler ;
> Je t'en avais comblé, je t'en vais accabler.

Mais non, vous ne leur ferez pas même de reproches et vous ne vous donnerez pas le plaisir public de cette noble vengeance. Le vrai chrétien s'élève bien au-dessus du héros de Sénèque. Après le mécompte, il revient avec un visage plus riant et des manières plus insinuantes. Après le rebut et l'injure, il cherche par quel intermédiaire plus heureux il pourrait faire accepter le bon livre, donner le conseil, prodiguer les trésors de son cœur. Après dix, vingt, trente échecs, il est toujours prêt à l'assaut et il force tôt ou tard ces cœurs rebelles. Du courage, encore du courage, toujours du courage! Qu'importe que vous ne jouissiez pas de la victoire, pourvu que la France l'obtienne un jour. On a dit des croisades : « Chacune d'elles a échoué, toutes ont réussi. » Elles ont réussi, en effet, à préserver l'Europe de l'invasion musulmane, à rallier tous les peuples autour de la papauté, à mettre fin aux querelles particulières, à ouvrir vers l'Orient des voies à la navigation, à

doter l'Occident des inventions, des sciences, des arts, des produits d'un autre monde. Ouvrons la croisade du salut public, et ce monde qui nous est échappé sera conquis à la longue, eussions-nous perdu cent batailles et mordu cent fois la poussière. Oui, parmi ces masses égarées il y a de l'intelligence, du cœur, de la bonne foi. Ce qui les sépare de nous, ce sont des préventions plutôt que des vices, des ignorances plutôt que des erreurs. Vos secours, vos prévenances, vos témoignages de bienveillance et de sympathie, vos paroles amies et chrétiennes, vos livres jetés en passant sur cette table où ils vont se perdre d'abord parmi d'ignobles caricatures et d'odieuses satires, voilà les armes avec lesquelles il faut pénétrer dans la profondeur de cette barbarie nouvelle au milieu de laquelle nous vivons. Les héros des croisades s'inquiétaient-ils du succès? Reculaient-ils après un échec? Rapportaient-ils dans leurs foyers la défiance, la peur, l'indifférence, après ces expéditions lointaines? Combien sont tombés avant de prendre Jérusalem, combien avant de l'entrevoir! Mais il y avait pour eux une Jérusalem plus haute et plus belle dont celle de la terre n'était que la figure. C'est la Jérusalem du ciel. Ils étaient sûrs de la conquérir, et cette ambition, la plus noble de toutes, était toujours satisfaite. Chrétiens et Français, prenons courage. Agissons, combattons, ne cessons

jamais. Ce n'est qu'à la longue que nous restaurerons la patrie de la terre ; mais fût-elle encore couverte de deuil le jour où s'achèvera notre pèlerinage, la patrie du ciel est toujours ouverte pour nous recevoir.

III. « Le courage fait les vainqueurs, a dit un poëte, la concorde fait les invincibles. » Il ne suffit pas de vouloir, ni même de vouloir toujours et toujours la même chose. Sachons encore vouloir ensemble.

L'union des volontés et des courages est la force secrète du mal. Qui est-ce qui rend la franc-maçonnerie si redoutable, malgré ses ridicules ? L'union. Elle s'étend des peuples civilisés aux peuples sauvages, ralliant dans son sein juifs, protestants, mauvais catholiques, ouvrant des loges dans les deux mondes avec un égal succès, faisant passer de l'Américain au Français, du Chinois à l'Arabe, ces mots, ces signes, ces emblèmes, inoffensifs en apparence, inintelligibles à la plupart des membres, mais qui sont pour un petit nombre d'initiés le mot d'ordre de la guerre déclarée à Jésus-Christ, le signe de la bête, l'emblème de la destruction universelle. A qui les carbonari doivent-ils le succès de la révolution italienne ? A leur union resserrée par d'affreux serments. Ces solidaires qui renient leur baptême et qui renoncent d'avance aux honneurs de la sépulture chrétienne, pourquoi tiennent-ils si ferme contre les

larmes d'une mère? Ils se sont unis et confédérés dans une ligue monstrueuse. Que les liens de l'Internationale sont puissamment formés! Elle enlace dans son réseau des corps de métier, elle confisque à son profit certaines industries et certains travaux, elle condamne au chômage et à la ruine les maisons qui refusent de la servir, elle accapare et elle ébranle tour à tour la confiance publique, et si un tel dessein n'est pas traversé, on verra peut-être avant la fin du siècle tout le travail et tout l'or entre les mains de cette association formée sous la main de Satan pour le malheur du genre humain.

C'est aux enfants de ténèbres que les enfants de lumière sont réduits à emprunter leur modèle. Les enfants de ténèbres font pour le triomphe du mal des sacrifices inouïs d'amour-propre, de jalousie, de vengeance personnelle. On les discipline jusqu'au silence, on les mate jusqu'à l'esclavage, on les enchaîne et on les rive jusqu'à la mort, selon le bon plaisir d'une autorité supérieure, mais toujours secrète, à laquelle ils dévouent leur temps, leurs soins, leur vie, sans connaître ses vues et sans lui demander compte de son administration. Cette autorité mystérieuse fait le mal, c'est assez pour qu'on l'honore, qu'on la serve et qu'on lui obéisse. Mais dès qu'il s'agit de servir Dieu, de restaurer la patrie, de se battre pour la bonne cause, nous n'avons plus de mot d'ordre, nous

ne connaissons plus de signe de ralliement, nous ne supportons plus qu'on nous parle de sacrifices. Voici la vanité avec ses prétentions, l'amour-propre avec ses blessures, la rancune avec ses souvenirs. On se déchire, on se dévore les uns les autres, et l'on aime mieux laisser triompher le démon que de le voir vaincu et enchaîné par un sublime effort, si cet effort ne part pas de notre bras ou si notre parole ne l'a pas appuyé. Périsse le soleil plutôt qu'un principe, dit la raison. Périsse la société avec tous ses principes plutôt que ma vanité ou ma rancune, disent certaines gens qui se croient gens de bien, mais qui cessent de l'être par cela même qu'ils refusent d'entrer dans la ligue contre le mal. Nous périssons comme les Grecs, faute d'entente et d'union ; nous périssons comme la Pologne, non pas faute de courage ni d'honneur, mais parce que notre courage ne veut pas supporter le frein, et que notre honneur ne veut plus reconnaître de guide.

Un grand écrivain, qui donne encore à notre siècle, dans sa verte vieillesse, des leçons de sagesse et de style, M. Guizot, écrivait avant nos derniers bouleversements les lignes suivantes : « Il y a des jours où, pour faire faire à une nation les progrès dont elle a besoin, pour la tirer de sa perplexité et de son apathie, ce qu'il y a de plus pressé et de plus efficace, c'est de former dans son sein des groupes d'élite où

se réunissent, peu importe en quel nombre, des hommes distingués animés du même esprit, décidés dans leur pensée et leur volonté, et qui marchent résolûment à leur but, confiants dans l'espoir d'y attirer beaucoup d'hommes qui ne répugneront pas à se joindre à eux, mais qui d'eux-mêmes ne se mettraient pas en mouvement dans la même voie. Nous sommes, je crois, dans un de ces moments qui appellent ce mode d'action sur la société et qui autorisent à en espérer le succès (1). »

Combien les événements ont donné à ce conseil de force et d'actualité ! l'autorité est incertaine et précaire ; les lois semblent endormies ; la presse impie et immorale n'est ni avertie ni réprimée ; continuez à vous taire, timides gens de bien, et l'erreur grossira sa voix jusqu'au tonnerre et à l'épouvante ; reculez encore, et elle avancera jusqu'à vous clouer dans votre paralysie aussi impuissante qu'éplorée ; achevez de vous désunir, elle pénétrera dans vos rangs affaiblis, gagnant les uns, flattant les autres, enchaînant la peur, l'ambition, l'amour-propre, et raillant ceux dont la conscience est trop haute pour qu'elle puisse les atteindre. Mais, au contraire, prenez la parole, elle se taira ; avancez, elle reculera ; unissez-vous, elle tremblera, car elle ne redoute

1. *Méditations religieuses*, t. III.

rien tant que de vous trouver unis et serrés autour du même drapeau.

Union des forces patriotiques et concert de toutes les volontés pour garder, pour étendre, pour consolider la liberté de l'enseignement; pour faire tourner à la gloire de Dieu et de son Église la liberté de la presse, qui n'a guère servi jusqu'à présent qu'au démon et à ses anges; pour créer des écoles, des bibliothèques, des ateliers, des ouvroirs, des asiles, des réunions auxquelles préside une pensée française et chrétienne, et qu'anime le souffle des grands dévouements. Apportez à ces œuvres votre argent, votre temps, vos soins, vos loisirs. Soyez-y soldat, acceptez-y le mot d'ordre, soumettez-y à la règle vos sentiments et vos pensées. Donnez la main à tous ceux qui vous offrent leur concours, et n'allez pas scruter d'un regard jaloux et souvent injuste, pour y chercher quelque paille, sans voir la poutre qui vous crève l'œil. Votre frère est imparfait peut-être ; ne l'avez-vous pas été ? N'est-ce pas un trait de courage que de venir à votre rencontre et de vous offrir ses services? Que de lâches qui restent en arrière pour ne pas délier leur bourse ni compromettre leur avenir! Place au pécheur qui se convertit! C'est une conversion que de se tourner vers les gens de bien et de demander à combattre à côté d'eux. Élargissez vos rangs, élevez vos esprits, agrandissez vos cœurs.

Place à toutes les âmes qui aiment encore Dieu et la patrie!

Union des suffrages et des votes le jour où le scrutin vous appelle. Ah! que nous fait à nous l'antipathie personnelle, la visée ambitieuse, la déception d'un calcul mal fondé? Quoi! vous bouderez parce qu'on vous méconnaît et qu'on vous oublie! Vous refuserez de combattre parce que le chef vous déplaît! Qui sait? vous offrirez peut-être votre concours à l'ennemi parce que vous n'aurez pas été élu pour mener la bataille! Mais ce n'est donc rien pour vous que les gens de bien la perdent et que les sociétés secrètes comptent un triomphe de plus dans leur histoire? Vous comptez donc pour rien qu'on se déconcerte et qu'on se décourage, qu'on se retire de la lutte, que tout succède aux vœux des ennemis jurés de l'ordre social? Êtes-vous encore Français? êtes-vous encore chrétiens?

Union de tous les courages catholiques aux pieds de Jésus-Christ et autour de notre sai it père le Pape, son vicaire ici-bas. Hélas! que de peines perdues, que d'encre versée, que d'agitations stériles, et surtout que de querelles inutiles et de déchirements funestes dans ces derniers temps! Plus le danger pressait, moins on voulait s'unir; plus nous nous divisions, plus les ennemis de Dieu marchaient en phalanges serrées à l'assaut de l'Église et de la so-

ciété ! Pie IX a vu, du haut du roc inébranlable où repose sa sagesse infaillible, ce danger imminent. Il vient de rappeler les enfants de l'Église à l'union et à la concorde. Qu'ils reviennent donc autour du drapeau commun : les uns par les voies oubliées de l'humilité chrétienne, les autres par les voies de la charité méconnue. L'ennemi regarde, il écoute, il se demande si le temps est propice pour engager la dernière bataille. Quoi ! s'écriera-t-il, plus de dissentiments ni de querelles ! C'est le même cœur qui bat dans toutes les poitrines, le même mot d'ordre qui circule dans tous les rangs, le même pas qui règle, qui soutient et qui anime toute la marche? Israël va donc devenir invincible. Les Moabites ont envoyé leurs faux prophètes pour nous observer et pour nous maudire. Puissent les Balaam de l'erreur trouver des tentes solidement établies, un camp bien uni, et les soldats qui le peuplent travaillant, dans un concert merveilleux, à la défense et à la gloire de leur nation ! Puissent-ils rendre hommage à la parfaite unanimité avec laquelle nous allons marcher, combattre, frapper et mourir ! Écoutez le cri qui s'échappera malgré eux de leurs lèvres étonnées : Voilà qu'au lieu de maudire, elles bénissent et s'écrient avec admiration : Que tes tentes sont belles, ô Jacob, et que tes pavillons sont admirables, ô Israël ! *Quàm pulchra tabernacula tua, Jacob, et tentoria tua,*

Israël (1) ! Ce sera le témoignage de l'Allemand en face de la France restaurée et unie. Ce sera le témoignage de l'impiété en face de l'Église triomphante. L'Église et la France, non, je ne les sépare point dans mes espérances et dans mes vœux, puisque Dieu ne les a point séparées dans leurs épreuves. Que la France sera belle et que l'Église sera glorieuse ! *Quàm pulchra tabernacula tua, Jacob, et tentoria tua* ! *Israël !*

1. *Num.*, XXIV, 5.

ORAISONS FUNÈBRES.

ORAISON FUNÈBRE

DES

ANCIENS ÉLÈVES DU COLLÉGE DE SAINT-FRANÇOIS-XAVIER

DE BESANÇON,

MORTS AU SERVICE DE LA FRANCE,

PRONONCÉE DANS LA CHAPELLE DE CE COLLÉGE.

Ecce quomodo computati sunt inter filios Dei; inter sanctos sors illorum est.

Voilà comme ils ont été comptés parmi les enfants de Dieu; c'est le sort des saints que Dieu leur réserve.

(*Sap.* v, 5.)

Mes chers Enfants,

Je vous ai convoqués au pied des saints autels pour implorer la miséricorde divine en faveur des anciens élèves de ce collége qui viennent de mourir sous les drapeaux, au service de leur pays. Ce serait manquer à votre attente aussi bien qu'à notre devoir que de ne pas payer, en quelques mots, le tribut de notre amitié à leur mémoire. Ce tombeau, sur lequel les étendards de la patrie et les bannières du collége inclinent et confondent avec respect leurs couleurs voilées et assombries par un crêpe, recouvre les corps de dix-

sept victimes; ces insignes, ces armes, qui le parent, appartiennent à dix-sept soldats. Le plus âgé de nos chers défunts comptait à peine trente-quatre ans; le plus jeune en avait seize. Que d'espérances détruites! que de gloires coupées dans leur première fleur! que d'avenir enseveli au fond de ce tombeau! Périclès ne pleurait pas, je crois, plus de jeunesse et d'honneur, quand il assemblait toute l'Attique autour des victimes de la guerre du Péloponèse et qu'il s'écriait, avec la grâce de la poésie et l'accent du désespoir : « L'année a perdu son printemps! » Mais nous, prêtres et fidèles, élèves et maîtres, nous regardons plus haut que la terre ravagée et la cité en deuil, et nous voyons refleurir, sous un autre ciel, les âmes moissonnées par la mort. Écoutez, nous dit la Sagesse, comme vos jeunes amis ont été comptés parmi les enfants de Dieu; c'est le sort des saints que Dieu leur réserve : *Ecce quomodo computati sunt inter filios Dei; inter sanctos sors illorum est.*

Voilà l'histoire que je viens vous raconter. Elle a deux titres à votre attention : c'est l'histoire de ce collége depuis vingt ans; c'est l'histoire de notre France depuis six mois. Vingt ans de travaux pour donner à la patrie des soldats dignes d'elle; six mois de combats, de disgrâces, de revers, pour rendre à Dieu des âmes dignes de lui. Suivez, jour par jour, le récit des événements; vous trouverez à chaque

bataille un nom qui nous appartient, un exemple qui nous console et qui nous instruit.

Le premier-né de ce collége fut Albert Tourangin ; ce fut, dans cette guerre, le premier officier frappé par la balle de l'ennemi. Besançon, qui était pour sa famille une seconde patrie et où tant de cœurs reconnaissants gardent le souvenir de son père, avait été pour lui la terre natale. Il y revint à quatorze ans, le jour où cette maison s'ouvrit, apportant, avec le souvenir de sa première communion profondément gravé dans son âme, une vocation déjà mûre pour le noble métier des armes, un caractère énergique, mêlé de cette légitime indépendance qui n'effraie pas les maîtres clairvoyants, parce qu'elle n'affranchit l'âme que de la routine, et non de la règle ni de la vertu. Laissez-moi vous dire que nous l'aimions comme un premier-né, et que vingt et un ans bientôt écoulés depuis le jour où, élèves et maîtres, nous avons ensemble fondé ce collége, n'ont rien changé à nos sentiments. Il sortit de nos mains avec le plus beau don qu'un maître puisse faire à un élève, avec le besoin et l'amour du travail. L'école de Saint-Cyr le fortifia encore dans ces nobles habitudes, et la vie de garnison, si fatale à la discipline, si favorable à l'oisiveté, lui rendit plus chers que jamais les livres, les arts, les bonnes œuvres. Il aimait tout ce qui rend

l'officier sérieux et utile : sa chambre, ses soldats, ses pauvres ; car il continuait au régiment les pratiques charitables dont il avait fait l'apprentissage dans ce collége ; il faisait aux malheureux une part de son temps, de ses visites et de ses appointements. C'était un chrétien dans toute la vérité du mot, un chrétien instruit et fervent, qui ne transigeait pas plus avec la discipline de l'Église qu'avec celle de l'armée. Il lisait saint Augustin, sainte Thérèse, le P. Lacordaire ; il observait en congé les jeûnes et les abstinences ; chacun de ses congés était inauguré par une retraite à la Trappe ou à la Chartreuse, et quand il venait goûter dans sa famille les douceurs du repos, le curé de sa paroisse le voyait, la veille des fêtes, parmi les clients de son confessionnal, et le lendemain, parmi les convives les plus fervents de la table sainte. L'Afrique a joui pendant cinq ans de ses bienfaits et de ses exemples. Il était de cette élite intelligente et chrétienne qui se disait à elle-même dans l'armée française : « Nous avons conquis l'Algérie par l'épée ; il nous faut, pour la garder, la civiliser par la croix. » Cette terre encore neuve enflammait son zèle et sa charité. Un jour un enfant arabe se meurt sous ses yeux : il court à la source voisine, y puise quelques gouttes d'eau et, faisant avec elles le signe de la rédemption, il baptise l'enfant pour la vie éternelle. La famine qui désole les plages de l'Afrique

met cette âme dévouée dans tout son relief. Ses chefs, qui l'apprécient, l'ont chargé de distribuer des vivres et des secours; les affamés l'entourent en suppliant, ils baisent en pleurant ses mains et son burnous, ils l'étouffent presque dans les témoignages de leur reconnaissance.

Tel est le cœur du capitaine Tourangin. La jeune femme pieuse et riche à laquelle il a donné son nom a voulu le suivre sur la terre lointaine. Elle partage toutes ses bonnes œuvres comme tous ses sentiments. Elle l'a rendu père d'une fille charmante; elle lui dispute les premières caresses et les premiers sourires de cette enfant, qui commence à connaître, à ce mutuel empressement, les auteurs de ses jours. Tout succède à leurs vœux. Mais la patrie les rappelle, il faut quitter la colonie pour la métropole, il faut courir à l'armée du Rhin. Les deux époux se séparent à Lyon, aux pieds de Notre-Dame de Fourvières; ils communient ensemble, ils se séparent, hélas ! pour ne plus se revoir. Albert traverse avec toute la rapidité de la vapeur cette Comté qu'il aimait, les yeux tournés pour la dernière fois vers nos montagnes et nos vallées, découvrant ou devinant du regard le château de Rans, où habite sa sœur, qui fut pour lui une seconde mère, les bords de la Loue si chers à sa première enfance, les murs de Besançon qu'a fréquentés sa première jeunesse. Le voilà en quelques

heures aux portes de Wissembourg et à l'avant-garde de l'armée. On le place au premier rang, il soutient le premier choc, il essuie le premier feu. C'est le 4 août 1870, de funeste mémoire, c'est le matin de nos premiers désastres. Les tirailleurs algériens qu'il commande sont abrités derrière un talus labouré par le canon allemand. Il se découvre, il monte sur le talus pour juger de la position et du péril, mais son cheval est tué sous lui. A peine a-t-il pris terre qu'il reparaît presque aussitôt et qu'il charge l'ennemi l'épée à la main. Une balle l'atteint et le transperce en pleine poitrine, il meurt avant d'avoir vu la déroute, il meurt avant d'avoir pu la prévoir. Il n'était que midi : la France, à cette heure, était encore toute parée de sa vieille gloire, et les 6,000 hommes du général Douai tenaient tête à ces 30,000 Allemands qui se démasquaient de toutes parts. O Wissembourg, l'histoire vous appellera les Thermopyles de la France. C'est là que Douai, notre Léonidas, est tombé avec ses 6,000 braves, recrutés presque tous dans les garnisons de Besançon et de la Comté ; c'est là qu'il eût pu écrire de cette vaillante main que tant de mains avaient serrée le jour où il quittait cette ville : « Passant, va dire à Besançon que nous sommes morts ici, au seuil de la patrie, pour l'honneur du drapeau et pour l'intégrité du territoire national ! »

Après la journée de Wissembourg, c'est la journée de Forbach, non moins fatale à nos armes, non moins douloureuse à notre cœur. Là, Casimir de Novillars a vu le feu pour la première fois, soldat de la veille, mais soldat résolu. Le nom qu'il porte est justement populaire et cher aux laboureurs. Personne ne reste inoccupé dans sa famille, son père a honoré le travail des champs par ses exemples ; son frère les continue dignement ; et lui, pour ne pas rester oisif, a entrepris de conquérir tous ses grades à la pointe de son sabre et à la sueur de son front. Dès la première bataille, toutes ses espérances s'évanouissent. Consolons-nous, ses camarades écrivent : « Il est mort atteint par une balle, au moment où il ajustait l'ennemi ; il est mort en faisant son devoir. » Consolons-nous ; la dernière lettre qu'il écrivit lui-même à sa mère lui annonçait qu'il venait de recevoir les sacrements pour entrer en campagne. C'était un vrai soldat, c'était un vrai chrétien.

Un mois s'écoule, et la catastrophe de Sedan vient terminer, par une affreuse capitulation, l'histoire d'une dynastie et d'un empire. Encore un deuil pour nous dans le deuil de la nation, encore un nom à inscrire sur nos tables funèbres, mais toujours, j'en remercie le Seigneur, avec les espérances de la bienheureuse immortalité. Georges Laurens était un de ces enfants du Midi qui viennent parfois de bien loin

s'asseoir sur nos bancs et qui, par leur vive ardeur, leur langage agréable, leur caractère généreux, se concilient, dans nos contrées plus froides, mais sincèrement honnêtes et profondément attachantes, les plus légitimes sympathies. Il me semble le voir et l'entendre encore, ce bel adolescent aux yeux bleus, aux cheveux noirs, à la noble figure ; il avait la parole sur les doigts et le cœur sur les lèvres, et il s'exprimait de la main autant que de la bouche, en faisant le roman de son avenir. Il rêvait l'école de Brest et les périls lointains de notre marine, ce fut l'école de Saint-Cyr qui lui ouvrit ses portes ; mais il trouva sur la terre d'Afrique et sur la terre de France tous les périls qu'il avait rêvés. Capitaine à trente ans, marié depuis deux ans à peine, il accompagne à Sedan le général Guyot de Lesparre, il meurt à côté de lui, écrasé sous le même boulet. Écoutez la lettre par laquelle son vénérable père instruit de cette perte soudaine Mgr le cardinal-archevêque de Besançon, son condisciple d'il y a soixante ans, en qui il a toujours retrouvé le cœur d'un ami : « Georges n'est plus, Monseigneur, mais il est mort avec ces sentiments de foi et de piété qu'il avait puisés dans l'enseignement religieux de votre collége de Saint-François-Xavier. En se rendant à l'armée du Rhin, il avait fait ses dévotions dans l'église de Notre-Dame de Fourvières, et il avait recommandé à la sainte

Vierge et sa campagne et sa famille. » Non, mes amis, la dévotion du pieux officier n'a pas été trompée! Marie veillera sur sa jeune famille et sur son vieux père; Marie a déjà couronné sa campagne de ces fleurs du ciel qui ne se fanent jamais.

Sedan n'a duré que trois jours; mais Strasbourg nous a vengés par une héroïque résistance, qui a duré six semaines et qui n'a cédé que devant la famine. Les hospices, les écoles, les remparts de cette ville fameuse, ont chacun leur histoire, et chaque histoire a des noms chers à ce collége.

A l'hospice, c'est Gaston de Brunet, qui s'est battu à Wissembourg avec la vaillance d'un gentilhomme, et qui meurt avec la confiance et la piété d'un enfant. Engagé volontaire, à peine sorti de Saumur, le second de sa promotion, maréchal des logis en qui ses camarades pressentent un officier à la première affaire, et qui avant vingt ans comptait déjà trois ans de service.

Aux remparts, c'est Fernand d'Arcine, un des plus brillants officiers de l'armée française. D'Arcine! toute notre province s'incline à ce nom, et la Savoie, d'où il est sorti, le répète avec le même respect. C'est le nom honoré et béni d'un homme de bien qui avait conquis, à l'âge de trente-six ans, l'épée de général sous les murs d'Alger, et qui la brisa huit jours après, pour demeurer fidèle à Charles X dans la mauvaise

fortune. Nous l'avons connu, ce vénérable martyr de la fidélité, dans la retraite à laquelle il avait condamné de si bonne heure la vaillance de son bras. Mais il lui restait un grand cœur pour aimer cette vieille maison de nos rois, la plus longue et la plus illustre de l'histoire après la maison de David ; cette maison qui a lutté cent ans pour chasser de notre patrie l'invasion anglaise, et qui l'a préservée trois fois de l'invasion allemande, en armant la jeunesse de Philippe-Auguste, la témérité de François Ier et le royal désespoir de Louis XIV ; cette maison qui a réuni à l'ombre de son sceptre paternel les Flamands, les Bretons, les Provençaux, les Comtois, les Alsaciens, et qui, de tant de langues et de tant de peuples, a su faire la langue de Corneille et le peuple de Louis le Grand ; cette maison qui, dans les jours où l'on accusait son déclin, nous a donné la Lorraine et la Corse, et qui, la veille même de sa chute, nous léguait, comme par testament, en Afrique une colonie, à Alger une grande ville, et dans la Méditerranée un lac français. Il restait un fils au général d'Arcine pour entendre cette leçon de l'histoire. Son cher Fernand le faisait revivre tout entier, avec je ne sais quoi de plus beau et de plus fier encore, qu'il tenait de sa mère et des comtes de Vezins, ses aïeux. L'Algérie l'avait attiré dès sa sortie de Saint-Cyr. Il y reçoit le baptême du feu, il y gagne la croix et le grade de

lieutenant. Il revient en France pour prendre les épaulettes de capitaine. En vain les règlements le condamnent à rester au dépôt de son régiment, parce qu'il est le plus jeune de son grade ; il obtient de quitter sa garnison de Montpellier en changeant de rôle avec un capitaine marié et père d'une nombreuse famille; il vole, avec le 87e, sur le théâtre de la guerre, et le voilà dans Strasbourg, face à face avec l'ennemi. Ce n'est pas assez : on demande une compagnie de volontaires pour aller surprendre une batterie allemande. Le jeune comte d'Arcine s'offre le premier : il enrôle, il commande, il entraîne la plupart de ses soldats dans cette sortie, le front en avant, l'épée à la main, avec cette haute contenance qu'anime un fier regard, avec cette parole vive, ferme, accentuée, où se révèle autant d'intelligence que de valeur. Il oubliait tout, tout, excepté sa noble famille, disant à ses compagnons d'armes : « Je n'en reviendrai pas. Oh ! quel coup ce sera pour ma mère et pour mes deux sœurs ! » Et un moment après, comme sortant d'une réflexion plus triste et plus profonde : « Ma pauvre mère ! » Il marche en prononçant ce nom sacré pour lui ; il le mêle, en tombant, au nom de son Dieu. Un nuage de fumée l'a enveloppé dans le moment suprême et l'a séparé de sa compagnie, que sa bouillante ardeur devançait toujours. Ses soldats décimés rentrent dans la place ; mais leur capitaine

n'est plus à leur tête, et le lendemain, le général de Werder, qui n'a pu se défendre d'honorer tant de bravoure, renvoie au 87ᵉ les décorations trouvées sur le corps de celui qui fut le dernier comte d'Arcine. O mère inconsolable, suspendez-les, ces dépouilles rendues par l'ennemi, à côté de l'épée paternelle. Cette épée, qu'une fidélité jalouse a remise dans le fourreau, se lèvera pour les saluer, et nous, du fond de ce collége, nous saluerons l'âme du jeune héros avec les lis et les vers de Virgile, car nos vœux lui avaient promis, comme Virgile au fils de Marcellus, le grade et la gloire de son père :

Heu miserande puer ! si quà fata aspera rumpas,
Tu Marcellus eris ! Manibus date lilia plenis.

Le siège de Strasbourg touche à sa fin, mais le sang coule avec plus d'abondance que jamais. L'école de médecine militaire prodigue ses vies les plus précieuses, elle compte quatre victimes, et parmi ces victimes, c'est notre province, c'est notre collége qui fournit un des noms les plus dignes de regret. Emile Bartholomot achevait sa troisième année d'études médicales. Au collége, il avait tenu la première place comme un fief que personne n'osait lui disputer ; il moissonnait à la fin de chaque classe les prix par douzaine, et les échos de nos modestes solennités redisaient à tout le pays sa gloire d'écolier. Il porta à l'école de Strasbourg cette rare intelligence,

cet intrépide amour du travail, cette magnanime ambition de bien faire, qui distingue dans notre Comté les esprits d'élite. Il y porta aussi, disons-le bien haut, la foi de sa jeunesse et de son collége ; il la garda, comme tout le reste, avec la tenacité intraitable de la race comtoise. Ne craignez pour cette âme robuste ni la contagion ou l'entraînement des grandes écoles : il est de ceux qui donnent l'exemple et non pas de ceux qui le subissent ; ni les doctrines athées et matérialistes qui déshonorent si souvent les livres et les leçons dans lesquelles on enseigne l'art de guérir : il est de ceux qui croient, qui savent pourquoi l'on doit croire, et qui mettent leur pratique d'accord avec leur croyance. Emile Bartholomot raisonnait sa foi et calculait sa conduite. Il calcula tout, jusqu'au péril que courait sa vie, jusqu'à l'heure où il serait frappé au poste de l'honneur et du devoir. Allant chaque matin relever les blessés sous le canon des assiégeants, il disait à ses camarades en leur montrant un bastion à demi ruiné : « Tant que ce mur durera, je ne cours aucun risque. » Mais un matin le mur s'est écroulé, le jeune chirurgien le remarque, et il revient sur ses pas. Quoi donc ! a-t-il peur et recule-t-il devant la mitraille ? Oui, il recule, mais seulement jusqu'à l'église voisine : là, il se confesse, il communie, et un quart d'heure après, le voici calme, intrépide, dévoué plus que jamais à son service,

parce qu'il est prêt à paraître devant son Dieu. Ses pressentiments ne l'avaient pas trompé. Une balle énorme l'atteint et le renverse au milieu des blessés qu'il panse et qu'il soulage. Ses amis le relèvent, mais à peine déposé sur le brancard, leurs bras ne soutiennent plus qu'un cadavre, et les voilà réduits à mêler des larmes impuissantes au sang généreux qui découle de ses blessures inanimées. Toute l'école prend le deuil du chirurgien comtois, toute la ville assiste à ses obsèques, et un prêtre en interrompt la cérémonie pour louer publiquement ce grand courage qui a regardé la mort d'un œil si calme et si ferme, cette grande foi qui est allée si bravement chercher Dieu au delà de la mort.

Non, je ne saurais m'en taire devant ces autels, car c'est ici le fruit quelquefois tardif, mais toujours certain, de la bonne éducation ; c'est ici le grand triomphe des exemples domestiques ; non, les mères qui élèvent chrétiennement leurs enfants et les maîtres qui les aident dans cette œuvre laborieuse ne seront pas frustrés de leur récompense, ces mères eussent-elles pleuré aussi longtemps que sainte Monique sur les égarements de leur Augustin ; ces maîtres eussent-ils consumé autant de veilles que saint Ambroise pour rendre à Jésus-Christ cette grande âme perdue. Non, un jeune homme élevé et nourri dans la crainte de Dieu n'abjurera jamais le baptême de son enfance et de son

éducation. Que son esprit s'arrête avec plus de curiosité que de raison aux erreurs du jour ; qu'il s'abandonne, dans l'éclat tumultueux des grandes villes, aux vanités, aux rêves, aux folles espérances du siècle, ce n'est là qu'un nuage qui passe à la surface de l'âme, sans en entamer le fond ; ce n'est que l'écume d'une source pure, troublée un moment par la violence d'un orage. Il y aura, après une jeunesse plus ardente, une maturité plus précoce. Il se remettra de lui-même sous le joug de la loi.

Témoin Léon Druhen, un des élèves les mieux doués qui aient fait leurs études dans cette école. Il avait achevé son droit avec une facilité merveilleuse qui n'excluait pas la profondeur, il aimait la littérature et les arts, il devinait la musique, il goûtait avec une rare délicatesse les charmes de la parole, il promettait de parler lui-même avec une rare distinction. Dans ce temps où, selon l'expression des anciens, sa jeunesse bouillonnait encore comme un vin généreux qui n'a pas assez fermenté, je l'avais vu, permettez-moi ce souvenir, pensif et recueilli dans cette enceinte, le jour où nous célébrions les obsèques et l'éloge de nos Dufournel. Pensait-il qu'il serait peut-être un jour le sujet d'un discours semblable, et que bientôt il mériterait de faire louer dans cette chaire et son courage et sa piété ? Peut-être ne songeait-il qu'à la magistrature ou au barreau ; mais Dieu, qui voulait

reprendre son âme, lui préparait à son insu la vie des casernes, l'épreuve des combats, l'agonie des hospices. A peine la France a-t-elle résolu, dès le lendemain de Sedan, d'appeler toute la jeunesse sous les armes, que le stagiaire de Besançon s'apprête à sa nouvelle destinée. Son âge lui donnait un rang dans la mobile, il préfère l'armée régulière ; sa naissance, un droit à défendre nos remparts, il veut chercher un danger qui semble encore loin de nous. Il s'engage dans l'armée de la Loire, se fait agréer comme chasseur à pied et semble, dès le début, avoir vieilli dans le métier. Écoutez le témoignage de son commandant : « Je l'ai vu à l'œuvre le 11 octobre, au combat d'Orléans ; il a été d'une remarquable bravoure. » On le fait prisonnier, il s'échappe de sa prison sous un déguisement et reparaît au milieu de ses camarades. On lui donne un premier grade, et déjà sa valeur lui en a mérité un second. Sous-officier, ses soldats l'écoutent avec admiration et le suivent avec confiance. Il les aide de sa bourse, les anime de sa voix, les entraîne par son exemple. En deux mois de campagne, il est cité plusieurs fois à l'ordre du régiment, et ses chefs demandent pour lui la décoration avec le grade de sous-lieutenant. Mais Dieu réservait à sa piété la palme que les hommes avaient promise à son courage. Dieu lui faisait la leçon, et il l'écoutait, il la comprenait, comme le

prouvent assez les lignes suivantes, tirées d'une lettre adressée à son père : « Espérons que de tant de maux, de tant de sang versé, il sortira une leçon pour la France et pour les Français. J'éprouve, pour mon compte, qu'il est quelquefois bon de souffrir, et que les sentiments de dévouement et d'abnégation doivent enfin prendre la place de ces froides théories de la philosophie moderne dont je me suis fait souvent l'apôtre. » Léon Druhen, blessé à l'avant-bras par un éclat d'obus, dans le combat de Chevilly, s'en aperçoit à peine, et il faut qu'on le ramène de force dans le château voisin, devenu, par les soins de M. Darblay, la plus hospitalière des ambulances. Les médecins s'empressent autour de lui, car le nom de son père le recommande à leurs soins, ils n'ont point d'inquiétude pour sa vie, l'amputation est jugée inutile, la guérison semble certaine. Malgré toutes ces assurances, le jeune malade appelle l'aumônier dès qu'il le voit passer à son chevet, il se confesse aussitôt, il l'entretient chaque jour, il en fait, par sa docile et pieuse confiance, son plus intime ami. Quand le danger se déclare, l'aumônier a quitté l'ambulance, mais Léon demande le curé de la paroisse, renouvelle l'aveu de ses fautes et offre aux saintes onctions ses membres saisis d'un tremblement nerveux précurseur de la mort. Le corps tremble, mais l'âme a gardé toute sa fermeté, je dirai

presque toute son audace. Ah ! qu'elle vienne, après treize jours de souffrance, cette mort qui désespère la nature. Notre Léon l'envisage sans émotion et va la recevoir sans trouble. La veille, il avait écrit à son père : « Rassurez-vous, ma blessure n'est pas mortelle. » Mais voilà qu'il faut partir : il dicte ses adieux, et, dans ces trois lignes, il demande humblement pardon à sa famille des peines qu'il lui a causées. O cri sublime d'une âme qui avait abaissé devant la croix sa fierté naturelle ! Ce n'est pas ici que cette lettre est parvenue d'abord. Avant d'arriver à Besançon, elle était montée jusqu'à Dieu, jusqu'au père commun ; elle avait ouvert à Léon les portes du ciel.

Regardez maintenant à l'extrémité de notre province, cette petite forteresse aujourd'hui si fameuse, ce nid d'aigle suspendu, entre la Comté et l'Alsace, dans ce passage qui n'est qu'une trouée et où l'Allemagne a perdu, pendant quatre mois, de si belles et de si vaillantes troupes. Belfort n'a que douze mille défenseurs ; Belfort verra tomber sous ses remparts des milliers d'ennemis. Ah ! nous comptons nos héros, et l'Allemagne n'ose ici compter ses victimes. Nos héros n'ont jamais dit : Combien sont-ils ? Mais qui sont-ils eux-mêmes ? Ce sont, avec le colonel Denfert, ses zouaves et ses artilleurs, des jeunes gens, presque des écoliers, recrutés de Luxeuil jusqu'à

Gray et de Gray jusqu'à Lyon, dans ce riche et noble pays arrosé par la Saône et par ses affluents. Vesoul, Lure, Faucogney, Gy, Villersexel, Marnay, Pesmes, Héricourt, toutes les villes et presque tous les villages de la Haute-Saône ont des fils parmi les soldats de Belfort. Beaucoup d'entre eux ont été élevés dans ce collége, et je vois encore, du haut de cette chaire, la place qu'ils occupaient dans vos rangs. Officiers et soldats, tous vos camarades ont bravement fait leur devoir. La voix publique en signalait dix, le sort en a décoré deux. Mais il faut me taire sur leur mérite ; il me faut oublier que, même parmi vous, plusieurs viennent de quitter la caserne pour rentrer au collége, et qu'ils nous rapportent, avec un nom déjà cité dans les batailles, l'honneur éprouvé de la discipline militaire. Ici, nous ne citons que les morts ; c'est pour leurs âmes que j'implore votre amitié.

Un souvenir et une prière pour Armand Thiébaud ! Il servait avec distinction dans le sanctuaire des lois ; mais la guerre lui a fait d'autres devoirs, mais la peste a creusé son tombeau dans cette ville de Belfort, où il venait de contracter un brillant mariage et où il avait conquis l'estime et l'affection de toute la magistrature. Sa vie était laborieuse, honorable, chrétienne ; sa mort fut pleine de sentiments généreux. Il a inscrit les pauvres au nombre de ses héritiers ; il a partagé ses libéralités entre Pontarlier sa ville

natale, et Belfort, sa ville adoptive : sa mémoire y vivra et y demeurera en bénédiction.

Un souvenir et une prière pour Joseph Marsot ! Il touchait à la fin de son surnumérariat dans l'administration des domaines ; mais la guerre lui arrache la plume des mains, et il lui faut venir manier à Belfort les armes de la défense nationale. Une balle l'atteint ; sa blessure est mortelle; mais son agonie traîne en longueur. Il peut revoir ses chères montagnes des Vosges et rendre le dernier soupir dans cette religieuse paroisse de Belfays, où son père exerce depuis tant d'années une intelligente et paternelle magistrature.

O cruelle guerre, qui a condamné tant de pères à survivre à leurs enfants ! Hier encore je serrais la main d'un autre père accablé par ce chagrin mortel. Un autre de nos meilleurs élèves, un jeune notaire de Gex, Louis Genevois, avait quitté son cabinet avec toutes les espérances d'un brillant avenir, pour la garnison de Lannieu ; il vient d'y mourir sous l'habit de soldat. Son père est arrivé trop tard pour recevoir ses adieux ; il se console en pensant à sa fin chrétienne, dont il a recueilli les preuves touchantes; mais il reprend, triste et solitaire, le chemin de nos montagnes; il tremble de revoir sa maison, ses champs, son domaine agrandi par ses soins et dont le jeune maître n'est déjà plus ; les arbres plantés de ses

mains ont perdu tout leur charme le jour où il a perdu son fils. O cruelle guerre! m'écrierai-je encore. O vieillesse accablée, dont il faut voiler la tête et les cheveux blancs devant de tels sacrifices, car nous sommes aussi incapables que le peintre de l'antiquité de rendre une si grande douleur!

Partout, mes chers enfants, partout le même tableau et le même renversement des lois de la nature. Ici, nous avons conduit à sa dernière demeure Jules Thevenin, lieutenant dans la mobile du Doubs, aimé de ses chefs, comme son caractère charmant lui en donnait le droit, respecté et obéi de ses soldats, comme il appartient de l'être quand on fait soi-même honneur à son grade. Il rentrait, après quatre mois de campagne, avec les bataillons du Doubs, si noblement commandés, si habilement conduits, et qui, grâce à la tactique et à l'énergie de leur colonel, se sont retirés en si bon ordre sous les murs de Besançon, dans le désastre inouï de l'armée de l'Est. Il a échappé à la fusillade, il n'échappera pas à la contagion. Sa maladie, son danger, sa mort, nous apprenons tout le même jour, tant l'événement a été rapide et imprévu. Mais sa mère l'a serré encore une fois dans ses bras, son père l'a béni! Ils avaient trois fils, tous trois servaient la France avec le même zèle et le même dévouement. Deux ont succombé, l'un victime d'une balle ennemie dans l'armée de la

Loire, l'autre à Besançon, victime de la peste des camps. O cruelle guerre, ce sont là de tes coups! Glaive du Seigneur, quand cesserez-vous de nous frapper ?

Mais voici un coup plus terrible encore. Que vous dirai-je des inconsolables parents de René Bourrier? Ils n'avaient qu'un fils,et ce fils,leur légitime orgueil ils l'ont perdu dans cette capsulerie qui a sauté en éclats près de Besançon, le 25 février, à la fin de l'armistice, et comme pour annoncer par une dernière catastrophe, que rien ne manquerait à nos surprises, à nos malheurs et à nos regrets. Que vous dirai-je de René ? Il y a moins d'un an, il priait avec vous dans cette église, et vous auriez pu remarquer sa tenue modeste. Cette modestie allait jusqu'à la timidité. Et, cependant, quelle intelligence vive, hardie, pénétrante ! Quels examens brillamments soutenus ! Quelle belle carrière ouverte devant lui ! Disons quelque chose de plus à sa louange, pour la consolation de ses parents et de ses maîtres : quelle délicatesse de conscience et quelle foi ! Le pied posé sur le seuil de cette maison fatale où il devait trouver la mort, il s'écriait en s'interrogeant lui-même devant les appareils de cette poudre fulminante: « Bien fou serait celui qui resterait ici sans avoir la conscience pure ! » J'en crois cette réflexion partie d'un esprit si juste, René était prêt quand la foudre l'a je-

té à l'improviste des bras de son père dans les bras de son Dieu

Nous pensions avoir achevé l'histoire de nos pertes, mais voilà que Paris rentre, après six mois, en communication avec la province, et que de fatales nouvelles arrivent de toutes parts. Il faut pleurer encore de nobles jeunes gens ; il faut jeter encore des fleurs sur ces cercueils ensevelis, à l'insu du reste de la France, dans les cimetières de cette Jérusalem nouvelle, éprouvée, comme la première, par la guerre, la famine et la sédition.

Là repose Anatole Perrenet, cet autre enfant de Pontarlier, le condisciple et l'ami d'Armand Thiébaud. Il avait conquis dans ce collége ses grades et son entrée à Saint-Cyr, et il remplissait dans l'armée de Paris, avec un zèle au-dessus de tout éloge, les fonctions d'adjudant-major. Esprit froid et recueilli, caractère ferme, officier distingué, l'unique espoir d'une jeune famille, l'éternel regret et l'éternel entretien de deux enfants qui faisaient, par leur sourire, le charme et le délassement de sa vie laborieuse.

Là repose Louis Rougnon, que nous avons tous connu, que nous avons tous aimé. Il était sorti du collége au mois d'août dernier, avec une vocation prononcée pour la médecine. Héritier d'un nom que l'art de guérir avait illustré dans cette province, il voulait en soutenir l'éclat : son intelligence distinguée

lui en donnait le droit : avec un travail assidu il pouvait tout promettre à sa jeune et légitime ambition. Mais Louis Rougnon avait quelque chose de plus rare que l'intelligence, de plus noble que l'amour du travail : il avait le zèle du bien public. J'ai vu poindre dans ce cœur aimant et généreux la première flamme du dévouement. Le 15 septembre, je le rencontre sur la place Saint-Pierre : « Je vais à Paris, me dit-il, je veux m'engager comme infirmier dans les hôpitaux et commencer mon service auprès des malades. » Ce dessein m'effraya pour lui, et j'eus comme un pressentiment du sort qui l'attendait. « Vous arriverez trop tard, lui disais-je, la circulation est interrompue, et Paris est déjà fermé aux voyageurs. — N'importe, j'y entrerai, sinon en chemin de fer, du moins dans quelque charrette, et si je n'en trouve point, je ferai le voyage à pied. Je veux suivre ma vocation. » Il me quitte à ces mots, entre à l'église de Saint-Pierre, s'y confesse, reçoit la sainte communion et part le soir même. Il arrive à Paris le jour où les portes se ferment, et il est de suite, et comme tout entier, à la grande pensée qui l'occupe. O passion du bien ! comme elle s'empare de cette âme et comme elle l'entraîne ! Quoi ! à peine un regard donné par ce jeune homme de dix-sept ans à ce Paris qu'il voit pour la première fois ! Non, Paris n'est plus, à ses yeux, la ville où l'on s'amuse,

mais la ville où l'on se dévoue, où l'on se donne, où l'on meurt au service de Dieu et du prochain. Après quelques heures passées auprès d'un frère chéri, le voilà qui revêt, dans l'ambulance de Saint-Denis, le tablier d'infirmier et qui se met à braver la mort. Il va la braver à côté du soldat dans les sorties. Il va ramasser les blessés sous le feu de la mitraille. Mais ce n'est pas là que la mort l'attendait. Il ne la verra point à travers la fumée des combats, menant avec elle la gloire des héros, mais pâle, hideuse, affreuse à regarder, telle que la fait la peste des hospices. L'ambulance de Saint-Denis se remplit de pestiférés, il faut les emporter à Bicêtre. Louis Rougnon s'offre le premier, il les accompagne, il les sert, il les rassure, il les console. A peine a-t-il couché dans leur lit ces jeunes victimes, qu'il tombe à côté d'elles, victime lui-même d'un si grand devoir. Son frère accourt et le reconnaît à peine, tant la maladie l'a défiguré ; mais, lui toujours courageux, affecte plus d'espérance qu'il n'en conçoit encore, et regarde la mort avec des yeux pleins de fermeté et de douceur. La parole d'un prêtre l'a affermi dans ce dernier combat, l'onction sainte a coulé sur ses membres ; il a passé d'un monde à l'autre au milieu des consolations de l'Église. O mon ami ! si votre âme, en quittant la vie, s'est retournée un moment vers cette terre natale où vous ne deviez plus revenir, vous

avez partagé, j'en suis sûr, vos regards entre votre famille et votre collége, et vous avez eu à Besançon le spectacle que vous quittiez à Paris. Ce collége était devenu un hospice; plusieurs de vos condisciples, des infirmiers; vos maîtres, les aumôniers des derniers sacrements et des dernières prières. Ainsi se continuait notre campagne pendant que vous receviez votre couronne. Vous partiez, et nous restons. Dieu a pris le fils au foyer et il y a laissé le père; Dieu a pris l'élève dans l'école et y a laissé le maître. Le vent qui a soufflé sur nos plages n'a cueilli que les fleurs. Il a laissé, mais non sans creuser leurs rides et blanchir leurs cheveux, les hommes qui avaient semé, planté, arrosé toute cette génération couchée, avant l'heure, dans le cimetière des combats.

Ce n'est pas tout encore : la guerre civile succède à la guerre étrangère, nous voilà réduits à reprendre Paris sur la Commune après l'avoir défendu contre les Allemands, et de nouveaux deuils s'apprêtent pour notre province et notre collége. Gaston de Coligny combattait au premier rang : vieux nom, noble cœur, généreuse audace, ardente jeunesse, que de promesses pour l'avenir! Engagé volontaire, il n'a pas cinq ans de service, et on l'a fait sous-lieutenant de chasseurs. Vous vous rappelez sa vivacité et son entrain, cette franchise qui semblait déjà

militaire, cette étourderie, mêlée de tant de sincérité, qui s'accusait elle-même au lieu d'accuser ses maîtres, en sorte qu'après l'avoir punie, on ne pouvait se défendre de l'aimer un peu. Tel il était au collége, tel il fut sous le drapeau. Une blessure fatale appelle son père auprès de lui : il faut quitter le siége de Paris, traverser la France, conduire le jeune malade jusqu'à Fribourg, où sa mère l'attend sur la terre étrangère, au milieu d'une famille toute patriarcale par les sentiments aussi bien que par le nombre. Que de mains pour le servir ! que d'embrassements ! que de larmes furtives quand on songe que Gaston est peut-être frappé mortellement ! L'espérance se soutient pendant quarante jours, et quand il faut y renoncer, une autre espérance se fait jour à travers la tristesse ; mais celle-ci du moins ne sera pas confondue. O noble père, relevez-vous ; mère chrétienne, séchez vos larmes ; frères et sœurs. unissez-vous dans les mêmes sentiments : Gaston est parti avec une espérance mille fois plus belle que celle d'un grade, d'un ruban, d'une guérison, d'un bel avenir : il emporte l'espérance du Ciel.

C'est le sentiment que Raymond de Buyer a répandu autour de lui, comme une douce lumière, pendant la maladie qui l'a ramené de Paris à Besançon, du 38e de marche dans les bras de sa famille. Raymond n'a que six mois de service. Saint-Cyr l'a-

vait appelé, mais, le jour de l'appel venu, il n'y avait plus d'école que le régiment, plus d'exercice que la bataille. On l'improvise sous-lieutenant, et nul ne justifie mieux que lui ce grade anticipé. Il se bat à Arcey, à Montbéliard, à Pont-les-Moulins, il brave cent fois la mort, et jamais la mort ne le fait trembler, excepté quand il la voit venir pour son jeune frère, ce noble engagé qu'elle enlève à sa famille et à son service dans la retraite de l'armée de l'Est. Mais il faut laisser derrière lui ce cher Max, cet autre lui-même, pour se frayer un passage à travers les neiges jusqu'au fort des Rousses. Là, il ne lui reste plus que vingt-huit hommes de toute sa compagnie, dont il est à la fois le capitaine, le sous-lieutenant, le sergent et le fourrier. Ses fatigues n'étaient pas à leur terme. Il passe à Chambéry, touche à Marseille, s'offre à entrer dans l'armée de Versailles et se distingue devant Paris, comme dans la campagne de l'Est, par sa bravoure et sa tranquillité d'âme : une balle vient s'amortir contre sa poitrine, il la ramasse, la garde pour sa mère et la lui donne en disant : « Je n'ai qu'un regret : si elle m'avait atteint, j'aurais été décoré. » Dieu vous a entendu, mon cher ami, et c'est lui qui vous décorera. Voici la mort, elle approche plus sûrement encore que la balle, en cachant ses pas sous l'apparence d'une longue maladie. Raymond reçoit avec édification le saint via-

tique ; il se recommande aux prières des prêtres et aux mérites infinis du sacrifice de l'autel ; il se résigne, il console les siens, il meurt dans les bras de sa mère, les yeux tournés vers Marie, dont il va chanter les louanges dans un meilleur séjour. Un camarade a fait d'un mot son oraison funèbre : « Je pleure Raymond, c'était mon ami ; sa mort cependant me laisse plein de joie, il était pur comme un ange, et puisque Dieu a voulu le rappeler sitôt à lui, il n'a dû faire qu'un saut de la terre au ciel. »

Je dis la même chose avec la même confiance de Jean-Baptiste Grangier, ce soldat qui ferme après huit mois la liste de nos tables funèbres. Il était de la mobile du Doubs et du combat de Bethoncourt. Il est revenu de cette journée avec une blessure que ni les soins de sa famille ni les secours prodigués aux malades dans l'hôpital de Besançon n'ont pu cicatriser. Dieu l'appelait à lui, Dieu l'éprouvait et le transformait par de vives souffrances. Ce jeune homme était chrétien, il est devenu pieux. Il a reçu plusieurs fois la sainte communion. Sa sœur, ses maîtres, les religieuses de l'hospice, l'ont visité, exhorté, soutenu tour à tour dans le dernier combat. Encore une victoire pour la foi ! Encore un soldat pour l'immortelle légion que les Victor et les Maurice rangent autour du trône de Jésus-Christ ! Encore un souvenir d'honneur et de religion pour notre

collége ! Parmi tant de noms et d'exemples, nous ne savons plus lequel citer avec le plus de confiance, auquel nous arrêter avec le plus d'amour ; mais il nous reste le même cri de confiance et d'amour pour remettre aux mains du Seigneur ces dix-sept jeunes gens ; et nous nous consolons de les avoir perdus par la pensée de leur avoir souvent montré, du haut de cette chaire, la vraie patrie, la vraie couronne, le vrai bonheur.

C'est la force et la consolation de ceux qui demeurent de songer à ceux qui sont partis. Eh bien ! puisqu'il nous faut demeurer, nous servirons encore la jeunesse, la patrie, l'Église, et, sans promettre de miracles à personne, nous ranimerons dans l'épreuve notre bonne volonté. C'est maintenant plus que jamais qu'il faut faire de la science l'auxiliaire et non l'ennemie de la foi ; créer, non pas des bacheliers, mais des hommes, non pas des hommes, car les hommes ne nous ont pas manqué, mais des chrétiens, c'est-à-dire des âmes élevées et droites, des volontés fermes, des cœurs purs, et, pour trancher le mot, des Français jaloux d'être chrétiens, capables, si la patrie le demande, d'être martyrs !

Des hommes, des chrétiens, des martyrs, c'est tout un pour la France. Nous ne séparerons jamais la religion de la patrie ; jamais, en armant le bras des héros de la terre, nous ne cesserons d'élever les

yeux et les mains vers les saints qui habitent le ciel. Qu'on raille nos dévotions et nos prières, nous ne voyons là que l'impiété ou l'ignorance. Pour qui sait l'histoire, pour qui a gardé sa foi, nos revers s'expliquent; mais les singulières destinées que Dieu nous a faites au milieu de ces revers ont aussi leur explication dans l'ordre surnaturel et divin. Nous avions dit cent fois : « Tant que Belfort tiendra, Besançon n'a rien à redouter. » Belfort a tenu jusqu'à la fin, et Besançon a obtenu la délivrance et le salut. Qu'elle était belle à voir dans sa glorieuse retraite, cette garnison réduite de moitié, mais non vaincue, emportant à travers nos montagnes, avec ses drapeaux déchirés, les hommages de l'ennemi! Elle passait, fière et sans tache, entre les lignes allemandes, recueillant partout, de Pontarlier jusqu'à Lyon et à Grenoble, les témoignages de l'admiration publique. Et nous, qui la regardions du haut de ces remparts, nous l'avons saluée sans pouvoir lui tendre une main fraternelle ; mais nous avons élevé nos yeux plus haut encore , voyant , implorant, comme nos pères et comme nos ancêtres, les saints Ferréol et Ferjeux, qui, de Belfort à Besançon et du fort de Joux à ceux d'Auxonne et de Salins, n'ont cessé d'étendre sur les hauteurs de la Comté les ailes de leur invisible protection. Ils ont ôté à l'ennemi tantôt les moyens, tantôt la pensée, tantôt le temps

ou l'occasion de surprendre Besançon. Ils ont permis à nos braves et à leur digne chef de former autour de nos murailles, au-dessus même de notre citadelle, ces remparts de terre, ceinture fragile en apparence, redoutable en réalité, qui a empêché l'étranger de nous donner l'assaut et qui l'a fait réfléchir sur les chances et les embarras d'un siége plus rude encore qu'au temps de Bossuet et de Louis le Grand. Ils ont soutenu dans Belfort ces soldats comtois, ces fils de l'Église de Besançon, recommandés à leurs suffrages par notre premier pasteur et par les fidèles que sa voix avait mis en prières. Belfort, par sa langue, par ses traditions, par son histoire religieuse, appartient à notre diocèse et aux antiques domaines des Ferréol et des Ferjeux. Belfort a eu tout l'honneur de la campagne ; il demeure français et il va devenir une ville de notre province.

Oh ! viens, noble cité, rentre sans crainte dans les limites primitives de la nation comtoise, et prends sous la protection de nos saints apôtres les clefs de la patrie commune. Un jour, qui pourrait reprocher ce vœu à des lèvres françaises et sacerdotales? un jour, si nous le méritons, ces clefs rouvriront à nos soldats les portes de Metz et de Strasbourg, et le drapeau de Bouvines et de Denain, relevé d'une humiliation passagère, descendra des montagnes des Vosges pour

retrouver, sur les bords du Rhin, la place où les Turenne et les Villars avaient planté, sous Louis XIV, les bornes de la France.

Mais si la France a perdu le Rhin, c'est pour avoir livré le Tibre. Elle a une revanche plus pressante et plus sûre à prendre en Italie, et ici, plus qu'ailleurs, il m'est bien permis de dire que nous la prendrons. J'en atteste les élèves de ce collège qui se sont faits soldats du pape, et, en particulier, les deux Dufournel, dont la mémoire est plus vivante que jamais dans la cité sainte. J'en atteste ce cri de guerre que poussait Emmanuel en frayant un passage à sa troupe au travers des garibaldiens éperdus : *En avant ! en avant !* Ce cri, répété dans cette chaire, est devenue notre devise à la vie et à la mort. Parmi ces humbles collégiens qui l'ont recueilli au fond de leur cœur et qui viennent de mourir pour la patrie, pas un n'a pâli, pas un n'a reculé, tous sont morts en avant du danger, et dans les armées, et dans les hospices, tous ont tenu haut et ferme le drapeau de la France jusqu'au dernier soupir. Eh bien ! ce drapeau se lèvera tôt ou tard ; nous irons rétablir Pie IX, notre pontife et notre père, sur le trône que les siècles ont donné au pape et que la France seule peut lui rendre et lui garder. Vous le suivrez, non, vous le devancerez en répétant le cri de notre Emmanuel. Français, vous serez de la guerre sainte ; Comtois, vous serez de

l'avant-garde ; chrétiens, vous vengerez l'honneur, la civilisation, la foi ; et après cette glorieuse campagne, nous apporterons dans cette église, aux pieds de Notre-Dame des Cordeliers, les noms de nos morts, le récit de leurs batailles et la couronne de leur triomphe.

DISCOURS

PRONONCÉ DANS L'ÉGLISE PAROISSIALE DE L'ISLE-SUR-LE-DOUBS

Le 14 janvier 1872, anniversaire de la bataille d'Arcey,

POUR LA BÉNÉDICTION D'UN MONUMENT

CONSACRÉ

A LA MÉMOIRE DES SOLDATS FRANÇAIS.

Et hœc est victoria, quœ vincit mundum, fides nostra.
La véritable victoire, celle qui met sous nos pieds le monde, c'est notre foi.

(*I Joann.*, v, 4.)

Vous avez eu, mes frères, la religieuse et patriotique pensée d'élever une croix sur le corps des soldats morts il y a un an à vos côtés dans le champ de l'honneur, et enterrés par vos pieuses mains dans le champ du repos. Soyez bénis pour votre généreuse initiative! Cette croix est le premier monument bâti sur la terre de Franche-Comté à la gloire de nos armes malheureuses; la religion va le consacrer, je viens le saluer de ma parole, et je signale à toute la contrée l'exemple que vous lui donnez aujourd'hui.

Cette croix est un souvenir et une leçon. Évoquons les souvenirs qu'elle réveille, acceptons la leçon qu'elle nous donne : des souvenirs qui remuent l'âme jusqu'au fond de ses entrailles, des leçons qui s'y impriment en caractères ineffaçables. Mais, je n'hésite pas à le dire, la dernière impression des plus lugubres souvenirs, le dernier mot des plus rudes leçons, ce n'est pas la défaite, c'est l'espérance de la victoire, c'est la victoire de la foi, *Et hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra.*

1. Quels lugubres souvenirs ! Comptez, si vous le pouvez, du Rhin jusqu'à la Loire et des chaînes du Jura à celles de l'Armorique, les champs de bataille où nos braves ont été ensevelis dans leur manteau de soldat ! La France en cite plus de cent, et notre Comté seule a le patriotique honneur d'en posséder vingt : Cussey, où l'incendie a mêlé ses flammes au sifflement des balles ; Auxon, que nos zouaves ont repris à la baïonnette ; Châtillon, que le boulet de l'ennemi n'a pu atteindre, mais d'où notre feu, habilement conduit, a forcé les Allemands à se replier sans avoir pu surprendre Besançon ; Pesmes, que la vaillance a tant de fois disputé au nombre ; Villersexel, où la journée fut si chaude et la victoire si pleine d'espérances hélas ! trop tôt confondues. La Saône a bu, aussi bien que l'Ognon, ce sang généreux : Seveux, Gray, Talmay, Essertenne, ont leur page dans ces

nobles annales. Mais c'est au pied de nos montagnes et en remontant de votre fertile vallée jusqu'à ces hauteurs où serpentent les sources du Doubs, que l'on a vu les derniers efforts du courage accablé par la fortune. Héricourt, Montbéliard, Audincourt, Blamont, Ambiévillers, Bethoncourt, autant de noms consacrés désormais par l'histoire des batailles! autant de journées marquées par une trace de sang dans ce mois de janvier 1871, commencé avec les naïves illusions de la revanche que nous nous étions promise, fini avec toutes les horreurs d'une suprême déroute! Consolons-nous cependant, car il y a de quoi nous consoler encore! L'héroïque Belfort ne s'est pas rendu; Besançon, tant de fois menacé et presque cerné de toutes parts, n'a été ni attaqué ni surpris; Salins, du haut de ses forts, a balayé l'ennemi comme la poussière; le combat de la Cluse, le dernier combat de toute la campagne, a été une victoire et comme une première revanche; enfin le canon de Joux, qui protégeait la retraite de notre dernière armée vers le sol hospitalier de la Suisse, a appris à l'aigle de l'Allemagne que, des Vosges jusqu'au Jura, il reste des hauteurs qui peuvent défier son vol, des barrières de rocher où ses serres triomphantes viendront se briser encore dans leur audace et dans leur orgueil.

Mais, dans ces jours de détresse et de deuil, que

n'avez-vous pas souffert! Quelles épreuves! quelles douleurs! quelle attente plus cruelle et plus menaçante encore que la douleur et que l'épreuve! Deux fois le pont qui unit les deux parties de cette paroisse a été coupé; deux fois la disette vous a réduits aux extrémités les plus inattendues. Le pillage désolait les maisons, les obus y pleuvaient par centaines, et les édifices publics chancelaient sur leurs fondements. Français et étrangers, tous les soldats qui ont foulé votre sol achevaient d'en épuiser les dernières ressources. Tantôt c'est Treskow qui sème la terreur à la tête de ses vieux régiments, tantôt c'est l'armée de Cambriels revenant des Vosges sans avoir pu engager la bataille, mais haletante, épuisée, et regagnant à marches précipitées les murs de Besançon, qu'elle va couvrir contre l'attaque imprévue de Werder, trompé cette fois dans ses desseins. Puis, trois mois après, c'est la retraite plus malheureuse et plus éplorée encore de l'armée de l'Est, avec ses canons devenus impuissants, ses chevaux abattus, ses soldats mourant sur toutes les routes, de faim, de fatigue et de froid. Voilà ce que vous avez vu; mais, ce qui était plus navrant encore, vous avez vu vos rues et vos places encombrées de blessés et de mourants, six mille malades entassés sur des chariots et attirant, dans ces lamentables convois, les offrandes des plus pauvres et la pitié des plus indifférents; six cents

soldats recueillis dans vos ambulances, et l'Isle devenu comme un vaste hôpital ouvert à toutes les misères. Là, tous les dépositaires de l'autorité publique ont mis le dévouement et l'héroïsme au rang des plus stricts devoirs. Là, vos médecins disputaient à vos prêtres l'honneur d'arriver les premiers au chevet de cette glorieuse douleur ; les instituteurs de la jeunesse enseignaient la charité par leurs exemples ; les sœurs de Saint-Vincent de Paul se rendaient plus dignes que jamais de porter le nom de leur fondateur, et le premier magistrat de cette ville (1), se plaçant, comme il en a la noble habitude, à la tête de toute cette charitable entreprise, paraissait plus que jamais le bienfaiteur et le père de toute la contrée, précédé auprès des malades de celle qui a été pour vous comme un autre lui-même, accompagné, comme d'autant d'infirmiers, de tous les serviteurs de sa maison, et suivi de tous les secours que l'opulence peut offrir à la charité.

Au milieu de tant de vertus et de sacrifices, voilà que Dieu met le comble à vos épreuves et à vos regrets. Votre curé, de si digne et de si douce mémoire, meurt à la peine (2), et, le jour même où il est porté au tombeau, son confrère, son ami, le pasteur de la

1. M. Meiner, maire de l'Isle et membre du conseil général du Doubs.
2. M. l'abbé Chavonnet, curé de l'Isle, mort le 13 décembre 1870.

paroisse voisine (1), tombe au sortir des obsèques, autre victime de l'invasion, autre cœur blessé à mort par le glaive des calamités publiques. Esprits élevés, âmes délicates, tous deux si bien faits pour s'estimer et se comprendre ! Saints prêtres qu'unissait la plus tendre amitié ! Ils embellissaient le sanctuaire par leurs vertus, et leurs mains formaient autour de l'autel des nœuds d'une aimable et touchante fraternité. Rien ne les a séparés, ni dans la vie ni dans la mort, et leurs noms montent encore de votre cœur à vos lèvres pour être honorés et bénis dans une commune louange ; *Amabiles et decori in vitâ suâ, in morte quoque non sunt divisi.*

Ah ! si votre pasteur a donné sa vie pour ses brebis ; si son vicaire, demeuré seul sur la brèche envahie, a risqué cent fois la sienne ; si une humble religieuse formée à leur école a emporté de vos ambulances les germes de la maladie qui l'a tuée, qu'est-ce que tous ces traits, sinon des traits de foi et de dévouement, sinon d'obscures batailles livrées au monde, à la chair, au démon, et gagnées devant Dieu avec tous les lauriers de la victoire ? Tant il est vrai que la foi triomphe là où succombe la nature, et que la vraie victoire, celle qui met sous nos pieds

1. M. l'abbé Barthe, curé de Rang-lez-l'Isle, mort le 18 décembre.

le monde, c'est notre foi. *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra..* Vous aussi, fidèles qui m'écoutez, vous avez vaincu mille et mille fois. Ames charitables qui vous êtes dévouées au soulagement des blessés et des malades, magistrats si empressés à les recueillir, pieuses dames dont les mains délicates ont retourné leur lit et pansé leurs blessures, vous tous enfin qui leur avez apporté ce verre d'eau à qui Jésus-Christ a promis une récompense, ce denier que le bon maître a vu tomber, comme celui de la veuve, dans le trésor du temple et dont il a vanté le prix devant les anges, vous avez vaincu, et je vous en bénis ! Vous avez vaincu la mollesse du siècle et l'égoïsme de la société moderne. Vous avez regardé en face la douleur, les larmes, les menaces de la mort. Vous avez fait triompher la charité et glorifié la foi chrétienne : *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra.*

Mais quelle victoire pour les soldats de la France ! Je ne parle pas seulement de ceux qui, ayant été ramassés sur le champ de bataille après les quatre journées de Villersexel, de Champey, d'Arcey et de Sainte-Marie, ont salué de leurs regards mourants les premières lueurs de la victoire et sont morts dans vos bras en bénissant le Dieu des armées d'avoir relevé notre drapeau de ses longues humiliations. Je parle de tant de braves gens qui ont survécu à ces

quatre journées pour voir pâlir et s'éteindre nos dernières espérances. Tout était perdu, tout excepté l'honneur; car ils venaient de tomber en héros; tout, excepté la foi, car ils voulurent mourir en chrétiens. Battus devant les hommes, ils ont pris sur le démon, mille fois plus redoutable que les hommes, une éclatante revanche. Ils ont pris le crucifix, ce glaive que les mains les plus défaillantes brandissent encore avec sûreté, et ils ont mis en fuite, à leur dernière heure, le respect humain, les préjugés, le monde et le démon. Ils ont gagné cette victoire suprême qu'on ne doit point au nombre ni à la fortune, qu'on ne partage point avec ses chefs, et dont la palme est remise tout entière aux mains de chaque soldat. Ils ont gagné le ciel dans leur dernière bataille, dans leur dernier soupir. Voilà la vraie et solide victoire, celle qui met sous nos pieds le monde, c'est notre foi. *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra.*

II. Ces grands souvenirs sont aussi de grandes leçons. Recueillez-vous maintenant avec une religieuse ferveur; allez, sous vos drapeaux voilés de deuil, écoutez les voix qui sortent de ce cimetière tout rempli de héros et de chrétiens. Là, vous vous demanderez, le front découvert, la main sur la conscience : Que faisons-nous auprès de ce triste monument? Eh bien ! je vous le dis avec toute l'autorité

de la parole sainte, vous vous donnez une leçon de catéchisme et d'honneur national. Vous faites une profession de foi spiritualiste et, ce qui est mieux, chrétienne et toute française.

Vous allez confesser devant cette tombe que l'homme ne meurt pas tout entier, que l'âme survit au corps, et que le corps lui-même renaîtra de sa pourriture dans la lumière et dans la gloire. J'en crois la raison qui me démontre l'immortalité de l'âme, j'en crois la foi qui m'enseigne la résurrection du corps, et à défaut de la raison et de la foi, il me suffirait pour y croire de vous voir et de vous entendre. Quoi ! ce serait pour un corps à jamais dissous, pour une machine brisée, pour une ombre évanouie, que cette foule s'assemblerait de toutes parts, que ces prêtres et ces magistrats se mettraient à la tête de leur peuple, et que nous entonnerions des chants d'espérance et de repos éternels ! Quoi ! vous n'auriez recueilli qu'un peu de pourriture et de boue, ce mausolée ne garderait plus qu'une vaine poussière, et vos drapeaux s'inclineraient pour saluer ce qui n'est plus ! Non, j'en jure par votre empressement, par votre attitude, par vos regards ; j'en jure par les larmes de vos yeux et les battements de vos cœurs, si nos braves ne sont plus debout à nos côtés, vous le sentez, ils vivent encore, ils vivront toujours ! Allons fouler d'un pied ferme la terre qui les couvre;

ce cimetière aux arbres d'un feuillage sombre, mais toujours vert, cette colonne de granit, ces fraîches couronnes dont vous l'avez parée, tout vous enseigne la vie, tout plaide la cause de l'immortalité. Disons-le d'une foi robuste et d'une voix sonore : Ici l'exil de l'humanité, ailleurs la patrie.

Vous allez confesser qu'il y a un Dieu et que ce Dieu récompense le courage et l'honneur. Que pouvons-nous, faibles mortels, pour reconnaître les grandes actions et les sublimes dévouements ? Qu'est-ce que donne au soldat la patrie reconnaissante ? Un grade, une croix, de stériles louanges, voilà, pour ceux qui survivent, tout le témoignage de l'estime publique, sans parler de ceux qu'elle oublie ou qu'elle méconnaît. Mais ceux qui meurent n'ont pas même cette triste consolation. Ils meurent, et leur sacrifice demeure sans compensation. Ils meurent, et leur nom demeure souvent sans honneur et sans gloire. Jetez les yeux sur ce monument, vous n'avez pu y inscrire que les noms de vos batailles : Villersexel, Arcey, Héricourt, Montbéliard, et la date de vos grands malheurs : Janvier 1871. Mais les cent vingt soldats couchés sous cette pierre, victimes de la guerre, martyrs du devoir, héros de la patrie, qui dira leurs noms à la postérité ? Je cherche dans vos registres ; ils sont presque toujours aussi muets que vos tombeaux. Que de décés constatés d'un seul mot:

un inconnu ! Ah ! justice des hommes, que tu es ignorante et imparfaite ! Il faut lever les yeux plus haut et implorer la justice qui voit tout, qui sait tout, qui récompense tout. Il faut, du pied de ce monument, proclamer la nécessité, l'existence, les attributs d'un Dieu rémunérateur. Qu'avez-vous vu, dites-moi, pendant toute cette année si triste et si mémorable ? Des soldats tombés sous le drapeau, des magistrats frappés sous la toge, des religieux. des prêtres, un pontife, massacrés au sortir de l'autel ; partout le devoir, nulle part la récompense ; partout des sacrifices méconnus, des mérites oubliés, des larmes que nulle main ne saurait essuyer dans les yeux d'une mère, du sang que le monde entier ne rachèterait pas. Voilà la foule qui attend au seuil des tombeaux la récompense qui lui est due ; mais le juge est absent, mais la palme ne fleurit nulle part au bout de ces carrières terrestres. Oui, vous existez, Seigneur, je le proclame pour absoudre la conscience publique. Levez-vous et jugez nos héros. Ici le combat, ailleurs la couronne.

Vous allez confesser que la foi catholique est une foi nationale et toute française. La France n'eût pas été si elle n'eût pas été chrétienne ; la France ne serait plus si elle cessait d'être chrétienne. Arrière ! arrière les théories qui nient Dieu, l'âme, la morale, la religion ! C'est renier le génie, l'histoire, les espé-

rances et tout l'avenir de notre malheureux pays. C'est le livrer encore une fois aux mains de l'étranger. Ah ! que vient de faire Paris, cette autre Athènes, aussi légère et aussi frivole que la première ? Athènes, encore presque ensevelie sous les ruines de l'Acropole et du Parthénon, appelle les sophistes dans l'aréopage des lettres et donne à l'athéisme le droit d'y siéger. Mais Démosthènes vient d'en sortir en jetant au monde le cri de son éloquence indignée ; non, ce n'est pas Démosthènes, c'est plutôt saint Paul secouant sur le seuil la poussière de ses pieds apostoliques et pleurant à l'autel de ce Dieu inconnu, que Paris, plus coupable qu'Athènes, ne veut pas même adorer (1). O France ! ô ma patrie ! Philippe est toujours à tes portes, et tu oublies que pour arrêter Philippe il faut de l'honneur, du courage, du dévouement ; il faut des sacrifices et des croyances ; il faut que le Dieu de Tolbiac te donne une seconde fois la victoire sur les Allemands et rajeunisse tes destinées. O France ! Philippe est encore là ; il prend son temps, il calcule ses forces, il guette sa proie. Ma chère Comté, j'en tremble pour ton avenir ; car, si Dieu permettait à l'aigle de l'Allemagne de reprendre son essor, c'est sur nos

1. M. Littré vient d'être reçu à l'Académie française, et, par suite de cette élection, Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans, a quitté la compagnie.

montagnes, jusque-là si bien gardées, qu'elle viendrait s'abattre : nos plaines, nos forêts, nos cités, deviendraient sa proie, et quand Dieu le veut, tout est permis aux instruments de sa justice et de sa vengeance. Sentinelles avancées du pays, gardiens de la frontière, c'est à nous de frémir et de trembler les premiers. Croyons, prions, réformons nos mœurs, relevons partout les autels du respect, ramenons la famille et la société sous le regard du Dieu qui seul peut les sauver. C'est à nous de demander la victoire, à nous de l'obtenir, à nous de l'assurer à la France. Tout nous a manqué; mais, si la foi se ravive, tout peut renaître et prospérer encore. La foi, c'est la France; la foi, c'est la victoire. *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra.*

Dormez maintenant votre sommeil, martyrs de la patrie, ignorés du monde, mais chers à l'Eglise et connus du ciel. Dormez sous le monument bâti par la piété. Un jour, quand le Seigneur aura béni nos armes, le vent de quelque grande bataille viendra remuer votre poussière, vos os se ranimeront, et la nouvelle d'une heureuse victoire fera tressaillir dans tous nos cimetières cette terre mêlée au sang de tant de héros. Mais ce ne sera que le prélude de la dernière résurrection. Là nous vous verrons, plus triomphants qu'à Villersexel et à Arcey, rayonnants de gloire dans votre habit de soldat, les mains remplies

de ces palmes radieuses que portent les Maurice et les Victor, le front paré de vos blessures, les lèvres ouvertes pour bénir votre mort et vos destinées. Heureux si nous sommes nous-mêmes associés à votre joie, et si nous pouvons chanter dans votre chœur ces paroles du bien-aimé disciple, pour proclamer la dernière victoire de la foi sur le monde évanoui devant l'éternité bienheureuse : La véritable victoire, celle qui met sous nos pieds le monde, c'est notre foi : *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra.*

INAUGURATION D'UN MONUMENT PATRIOTIQUE

DANS LE CIMETIÈRE DE CUSSEY-SUR-L'OGNON (DOUBS).

Le village de Cussey, qui a été, le 22 octobre 1870, le théâtre d'un combat fameux, a recueilli dans son cimetière, placé sous le vocable de saint Waast, les corps de quarante soldats, mobiles des Vosges et des Hautes-Alpes, qui ont succombé sous le drapeau en défendant, contre l'invasion allemande, la ligne de l'Ognon et les approches de Besançon. Leurs camarades, grâce à l'initiative de M. le sous-préfet de Remiremont, ont élevé un monument à leur mémoire, et la bénédiction solennelle en a eu lieu le 11 avril, par le ministère de M. l'abbé Dartois, vicaire général, délégué de Son Éminence Mgr le cardinal archevêque de Besançon.

La cérémonie à commencé le matin par un service où l'oraison funèbre des héros a été prononcée au milieu des larmes de l'auditoire. M. le curé de Cussey a célébré la messe, entouré du clergé du voisinage. On remarquait dans l'assistance M. le baron de Sandrans, préfet du Doubs, M. Febvay, secrétaire général, M. le sous-préfet de Remiremont, M. le commandant des chasseurs, délégué de la division militaire. M. le marquis de Lénoncourt, M. Saillard, directeur des postes, plusieurs officiers supérieurs, d'anciens commandants des mobiles des Vosges et du Doubs, des médecins civils et militaires, M. l'abbé Villion, du clergé lyonnais, qui avait donné, avec M. l'abbé Faivre, des soins aux blessés et aux mourants après la bataille, les parents des jeunes victimes, une foule de personnes considérables, accourues de Besançon et des environs pour rendre un dernier hommage à nos défenseurs.

M. le général de Cissey, ministre de la guerre, présent à Besançon depuis la veille, est arrivé à trois heures du soir pour présider

à l'inauguration du monument. Il était accompagné de M. le général Picard, commandant la 7e division militaire, et suivi d'un cortége brillant d'officiers généraux et supérieurs, entre lesquels on se montrait M. le général Crouzat, qui avait figuré avec honneur dans la journée du 22 octobre, et M. de Bigot, lieutenant-colonel d'état-major, dont tout le monde se rappelle les services pendant la guerre et apprécie la compétence dans la défense du pays. La procession s'est formée au son des cloches et s'est rendue au cimetière, précédée de la croix et du clergé. Après la bénédiction du monument et les prières de l'absoute récitées par M. le grand vicaire Dartois, M. le général de Cissey s'est avancé vers la tombe et, avec cet air d'aisance et de noblesse qu'on lui connaît, a improvisé les paroles suivantes, que nous reproduisons autant que la mémoire a pu les retenir.

« Je ne m'attendais pas, en venant visiter votre ville de Besançon, qui est aussi la mienne, à assister à cette religieuse et touchante cérémonie; mais je ne puis passer ici sans honorer le courage des braves soldats des Vosges et des Hautes-Alpes qui reposent dans ce cimetière, après avoir si vaillamment défendu le pays et sauvé la cité. Je m'associe à votre patriotique démonstration, avec ce clergé, ces riches, ces pauvres, ces propriétaires, ces paysans, tout ces Français qui entourent une tombe si glorieuse et si digne de mémoire. Enfants, souvenez-vous que c'est en devenant chrétiens que vous deviendrez à votre tour de bons citoyens et, au besoin, de braves défenseurs de la patrie. Monsieur le curé, je vous remercie, au nom de l'Assemblée que je représente, au nom du gouvernement, au nom de l'armée, de la piété et du zèle que vous avez apportés à l'érection d'un monument qui consacre la bravoure et la mort de nos jeunes soldats. »

A ces mots, les bravos ont éclaté de toutes parts, et des larmes ont coulé de tous les yeux.

M. le baron de Sandrans, préfet du Doubs, a payé ensuite à nos héros, au nom du département et de la ville de Besançon, un juste tribut de louanges. Le discours qu'il a lu, plein d'éloquence et de distinction, a soulevé, comme la harangue du ministre, les plus sympathiques applaudissements. La foule s'est retirée avec un recueillement mêlé de reconnaissance, et M. le ministre de la guerre, suivi de son état-major, a repris la route de Besançon.

(Extrait de l'*Union franc-comtoise* du 13 avril 1872.)

ORAISON FUNÈBRE

DES SOLDATS MORTS AU COMBAT DE CUSSEY,

LE 22 OCTOBRE 1870,

Prononcée dans l'église de cette paroisse, le 11 avril 1872.

Benedictus Dominus Deus meus qui docet manus meas ad prælium et digitos meos ad bellum.

Que Dieu soit béni ! c'est lui qui a instruit mes mains à combattre et mes doigts à tenir l'épée.

(*Ps.* CXLIII, 1.)

Mes frères,

C'était là le cri de David élevé au comble de la gloire par la fortune des combats et publiant les grandeurs du Dieu qui avait béni ses armes victorieuses. Je le prends en toute assurance sur les lèvres de ce roi triomphant et je le transporte dans la bouche de ces quarante héros dont nous venons célébrer la défaite. C'est Dieu, en effet, qui a instruit ces enfants à combattre et leurs doigts à tenir le glaive, car ils ont combattu du matin jusqu'au soir avec un indomptable courage, car ils ont tenu le drapeau de la France contre toute une armée,

et ils n'ont rendu qu'à Dieu leur épée et leur âme. Les paroles des rois et des prophètes n'ont rien de trop pompeux pour inaugurer le monument que vous élevez à leur mémoire. Cette tombe vous dira comment il y a dans la défaite une gloire solide, et comment la défaite de quarante jeunes soldats sortis des Vosges et des Hautes-Alpes a fait sur ce champ de bataille le salut d'une grande cité. Ecoutez donc, ô mon Dieu, le cri de notre admiration et de notre reconnaissance, et que ce cri monte jusqu'à vous ! L'admiration pour leur courage et la reconnaissance pour leurs services, voilà le tribut que nous apportons au pied de cette colonne qui recouvrira, jusqu'au jour du jugement, ces nobles cœurs trahis par la fortune, mais agrandis par le sacrifice. Je l'apporte au nom de l'Église de Besançon ; le premier magistrat du département vient le payer éloquemment au nom de la cité et de tout le pays (1), et, par une faveur inespérée, c'est un ministre (2) dont le nom est cher aux deux Bourgognes, dont les services sont précieux à la France, qui veut représenter lui-même devant cette tombe, avec tout l'éclat de sa présence et toute l'autorité de sa parole, l'armée, le gouvernement, l'Assemblée nationale. Célébrons cette journée, qui doit compter bien plus dans les fêtes de la

1. M. le baron de Cardon de Sandrans, préfet du Doubs.
2. M. le général de Cissey, ministre de la guerre.

gloire que dans les fêtes de la mort. Je rassemble toutes ces voix réunies, et je bénis le Dieu qui a soutenu les mains de nos héros, le Dieu qui nous a sauvés en agréant le sacrifice de leur vie : *Benedictus Dominus Deus meus qui docet manus meas ad prælium et digitos meos ad bellum.*

La nation française avait paru, parmi toutes les nations chrétiennes, celle qui avait fait avec la fortune le pacte le plus sûr ; cette alliance avait duré quatorze siècles, et elle s'était renouvelée de nos jours en Crimée, en Italie, en Chine, sur terre et sur mer, avec une incomparable grandeur. Mais nous ne séparions pas assez la fortune de la vaillance, nous avions oublié qu'il y a des déroutes qui triomphent à l'envi des plus belles victoires, et que la vertu aux prises avec l'adversité est le plus sublime spectacle qu'un champ de bataille puisse offrir aux regards. Eh bien ! voilà la leçon que nous venons de recevoir, adorateurs passionnés de la force et du succès. Nous serons raillés pour n'avoir pas réussi. Il nous faudra faire un retour sur nous-mêmes et convenir enfin que le devoir, la morale, l'honneur, ces grandes choses oubliées ou tournées en ridicule, peuvent consoler les vrais Français, les vrais chrétiens, de toutes les infidélités du sort. La corruption humaine a beau s'en étonner, la nature a

beau regimber contre la foi ; la foi, d'accord avec la raison, avec l'histoire, nous obligera désormais à admirer davantage saint Louis dans les fers, Catinat prisonnier, la Moricière écrasé à Castelfidardo. La France toujours battue, mais toujours héroïque et semblable à elle-même, en Alsace, en Lorraine, en Champagne, devant Orléans et devant Paris, témoignera enfin quelques sympathies à ces soldats du pape revenant mourir pour elle sur les bords de la Loire, et malgré la lâcheté de nos mœurs, nous serons bien forcés de lever la tête pour admirer notre saint-père le pape, ce vaincu de la révolution, ce captif de l'audace heureuse, de l'injustice tranquille, du parjure couronné, cet abandonné de la politique européenne, continuant sur la croix de Jésus-Christ une vie, un supplice, un règne où tout est mystère, avec une vertu toujours plus haute que ses malheurs, toujours plus triomphante que ses ennemis.

Quelle incroyable obstination la France a-t-elle donc mise à rechercher cette leçon aussi bien qu'à la mériter ! L'empire est tombé, mais la nation accuse l'empire de ses revers et se promet la revanche rien que pour avoir changé de maîtres. Nos vieux soldats sont faits prisonniers, elle arme la jeunesse, elle improvise les généraux, elle se risque sous la conduite des aventuriers, elle lève son dernier homme, elle tire son dernier coup de canon, croyant toujours

que cet homme peut être un sauveur, et ce coup de canon le signal d'une victoire. Rien n'était prêt, excepté la bravoure; tout fut perdu, excepté l'honneur. Toutes les sinistres prédictions se vérifiaient, tous les sages prévoyaient cette fin, un long cri d'insulte et de dérision s'élevait à toutes nos tentatives, et cependant nous nous obstinions à combattre un contre dix, contre le nombre, contre la fortune, contre la tactique, contre la nature et contre l'art, contre l'espérance, contre l'évidence de la raison, mais pour la patrie, c'était tout dire : c'était confesser que notre courage, même malheureux, l'honorait encore, que notre sang, fût-il en apparence versé inutilement, la purifierait, la rachèterait et la sauverait.

Nous étions aux premiers jours de cette mystérieuse histoire qui devait durer presque une année. Strasbourg venait de se rendre, Metz tenait encore, et les longues épreuves du siége de Paris étaient à peine entrevues. Que fera Werder de ces Badois triomphants qui viennent d'abattre les portes de Strasbourg? Les bords du Rhin sont conquis, les passages des Vosges sont forcés, et Cambriels ramène à marches précipitées, sous les murs de Besançon, ces troupes si jeunes encore, déjà si vaillantes, mais qu'il ne devait point exposer aux ha-

sards d'une bataille, après les engagements de Raon-l'Étape, et de la Burgonce. Elles cherchent dans nos environs quelque abri pour leur tête fatiguée. N'accusez point leur général, le sang qui coule de sa blessure atteste assez qu'il n'a pas épargné sa vie. Ne vous récriez pas contre ce campement qui paraît si misérable et qui est encore si incertain. Les vêtements, les vivres, les munitions, les armes, il faut tout improviser. Nous nous interrogions, il vous en souvient, sur les destinées réservées à Besançon et à la province. C'était le premier péril, ce fut peut-être le plus grand. L'ennemi savait tout. Il médite alors d'écraser, sous les murs de Besançon, les restes épars de l'armée qui vient d'y camper, et de surprendre du même coup cette place fameuse qui, appuyée aux dernières chaînes du Jura, commande à la fois la vallée du Doubs, les collines de l'Ognon et les plaines de la Saône. Que Besançon ne se confie plus dans le génie de Vauban ni dans sa citadelle réputée imprenable. Qu'est-ce que le génie de Vauban devant les canons à longue portée ? S'il y a encore des villes que la valeur ne puisse forcer, il n'y en a plus que la barbarie ne puisse brûler et réduire en cendres. Besançon résistera-t-il à l'heureux vainqueur de Strasbourg ? Werder a tout calculé, tout, jusqu'aux moyens de dissimuler son échec, si la fortune, jusque-là si

fidèle, trahit ses secrètes espérances. Observez sa marche : il néglige Belfort, il traverse, sans s'y arrêter, vingt-cinq lieues du territoire comtois, il donne à peine à ses troupes trois heures de repos pendant le jour; mais il les précipite pendant la nuit, et le voilà, comme en un clin d'œil, sur les hauteurs d'Oiselay, avec quatre généraux, vingt-cinq mille hommes, deux mille chevaux et soixante canons. Sa joie se contient à peine et sa pensée commence à se trahir. Qui pourrait l'arrêter? Les bords de l'Ognon sont sans défense. Point d'armée dans la plaine, point de canons sur les hauteurs, qui puissent interdire les approches de la place. Xerxès se promet hautement d'aller souper le soir à Athènes, et le parlementaire qui doit sommer la place est déjà nommé.

Mais Dieu et les saints veillaient sur nous. Vous vous rappelez ce mandement qui vous avait convoqués pour trois jours aux pieds des autels. Votre évêque a deviné, ce semble, que ce seraient trois jours d'alarmes et de batailles; il en a fait pour tout son diocèse trois jours de mortification et de prières. Je vois dans le sanctuaire ce Pontife entouré de son clergé et de son peuple. Il se voue, comme Belsunce, au Sacré Cœur de Jésus; il implore, comme le cardinal de la Baume dans la nuit de la surprise, les Ferréol et les Ferjeux, ces invisibles gardiens de la

cité ; il fait retentir dans toutes les chaires l'expression de sa foi, le clergé répète son vœu, le peuple le ratifie, le Saint Sacrement exposé dans toutes les églises attire à ses pieds tous ceux qui croient et qui prient encore, les mérites du jeûne s'unissent à ceux de la prière, et la communion qui termine ce triduum de supplications et d'offrandes répond, d'un bout du diocèse à l'autre, aux désirs fervents du premier pasteur.

Parlez au Ciel, ô vénérable Pontife ; veillez et priez, pieux fidèles, les saints vous écoutent, Dieu nous sauvera. C'est Dieu qui envoie aux chefs de notre armée les généreuses résolutions, qui fait prévaloir la sagesse dans leurs conseils ; c'est Dieu qui forme les jeunes soldats, à défaut de l'école et de la pratique, et qui instruit leurs mains à tenir l'épée ; l'Écriture l'affirme, Bossuet l'a redit de Condé à l'aspect des champs de Rocroi, où ce héros de vingt-deux ans a gagné sa première bataille ; et moi je viens le redire, avec la même autorité et la même confiance, devant le pont de Cussey, où une poignée de braves, presque tous de l'âge du vainqueur de Rocroi, ont arrêté pendant sept heures les efforts de l'ennemi.

Nos héros, qui sont-ils ? Des ouvriers, des laboureurs, des étudiants, qui n'étaient point faits, ce semble, pour le rude métier de la guerre. Ils sont

nés au pied des Vosges, dans ces riches et industrieuses vallées où la Moselle prend sa source. Ils viennent de quitter, au premier appel de la patrie aux abois, les riants coteaux du Val d'Ajol, l'antique abbaye de Remiremont, le Tillot, aux métiers si florissants, Plombières, la ville aux belles eaux, qui ne doit qu'à la paix sa prospérité et sa gloire. La charrue, les fabriques, le barreau, les écoles, tout est abandonné pour servir la France envahie ; tout s'oublie sous les armes, tout excepté Dieu et la famille. Ces jeunes compagnies ont déjà reçu dans les Vosges le baptême du sang ; elles se sont à peine reposées trois jours à Chalezeule, il faut repartir ; l'ennemi approche, il faut aller à la rencontre de l'ennemi au delà de ces hauteurs d'Auxon, de Miserey, de Châtillon, qui sont les vrais remparts de Besançon. Les murs bâtis par Vauban ne nous auraient pas sauvés, malgré tout l'or qu'ils ont coûté à Louis le Grand ; c'est la nature, plus hardie et plus prévoyante que le génie de l'homme, qui nous a donné ces rochers, ces bois aux pentes abruptes, ces replis profonds, ouvrages merveilleux sortis de la main de Dieu et où la main du soldat n'a presque rien à faire pour achever jusqu'aux bords de l'Ognon la ceinture de nos forts. Voilà les portes vraiment imprenables de l'antique Vesontio, contre lesquelles viendront se heurter les canons de l'Allemagne. On le verra bien

le 22 octobre, au premier essai qui en sera tenté. Mais pendant qu'on cherche les soldats qui les ferment, les bouches à feu qui les gardent, hâtez-vous, jeunes mobiles, retenez l'Allemand dans la plaine, arrêtez l'essor de cette aigle victorieuse partie de la flèche de Strasbourg, où elle vient de déchirer le drapeau français. C'est au 3e bataillon des Vosges qu'est échu ce périlleux honneur. Réduit à sept cent cinquante hommes, à peine vêtu, encore mal armé, il va coucher à Geneuille, en face des Allemands, et dès le lendemain matin, il occupe en avant de Cussey tous les accidents de terrain où il peut déployer ses tirailleurs. L'avant-garde badoise a paru à l'horizon, le canon éclate, le combat commence.

C'est ici que j'appelle le pinceau des maîtres pour rendre sur la toile la confusion et l'horreur de cette affreuse journée. Etuz, abandonné par les nôtres, est devenu pour l'ennemi comme une vaste citadelle qui vomit sur Cussey le fer et la mitraille; les maisons criblées de balles, la mairie et l'église déchirées par les obus, le château incendié avec toutes les richesses qu'il renferme, les métairies s'abîmant dans les flammes avec toutes les moissons de l'année, l'horizon enseveli comme dans un nuage de fumée et de poussière, et, au milieu des plus affreuses explosions, cette vallée, semblable à une affreuse boucherie où le sang coule mêlé à l'eau des rivières et où

les cris des blessés et le râle des mourants sont étouffés par les hourras de la victoire.

Mais ce que la toile la plus émouvante ne rendra jamais, c'est l'honneur, c'est le courage, c'est la résistance héroïque de ces braves enfants des Vosges, qui ne plient pas même sous le nombre et qui se font tuer sans reculer. Ne dites plus que les mobiles, faute d'expérience, lâchent pied au premier choc. Il est déjà midi, et l'Allemand, après trois heures de mitraille, l'Allemand, toujours repoussé et toujours plus nombreux, n'a pas encore obtenu un seul avantage. Il suspend le combat et attend de nouveaux renforts. Le feu recommence, mais l'attitude de notre bataillon est toujours la même. Leur courage croît avec les périls, et les prodiges de leur valeur se multiplient en voyant grossir les rangs de l'ennemi. Mettez leurs noms à l'ordre du jour. C'est le sergent Fleurot, nom fameux dans les Vosges et cher à l'art de guérir, qui brave une grêle de balles pour distribuer des munitions ; c'est le capitaine Colle, qui s'élance sur le pont, suivi de toute sa compagnie, et qui vient renforcer la ligne de bataille : c'est le lieutenant Meline, qui chancelle à peine sous un coup de feu presque mortel et dont le corps mutilé atteste la bravoure encore plus haut que cette croix qui le décore! Il est quatre heures ! Allons, enfants ! c'est l'heure où Desaix entrait en ligne contre les Allemands et ga-

gnait à Bonaparte la journée de Marengo. Voici les mobiles des Hautes-Alpes qui viennent au secours de notre bataillon décîmé par la mitraille. Ils descendent d'Auxon au pas de charge ; ils se font jour à travers la poudre qui tonne et les toitures qui s'effondrent ; ils marchent à l'ennemi, et le combat recommence pour la troisième fois avec une sublime ardeur. Mais les Badois débouchent de toutes parts ; six pièces de canon couvrent de feu les ponts et la chaussée ; la cavalerie couronne les crêtes et va envelopper nos héros : il faut céder. Eh bien ! ils mettront la rivière entre eux et l'ennemi, et ils reformeront sur l'autre bord leurs compagnies sans artillerie, sans munitions, sans ressources, n'ayant pour eux que leur jeunesse, leur courage et leur désespoir. Les voyez-vous traverser à la nage l'Ognon débordé, tandis que les baïonnettes étrangères les poursuivent presque sous les eaux ? Ceux qui ont pu gagner la rive gauche se rangent à l'entrée du village et présentent encore un front de bataille. C'est le dernier effort de cette lutte magnanime. Une charge de cavalerie les tourne, les disperse ou les fait prisonniers. Ces prisonniers, on peut les compter : douze officiers et cent cinquante soldats. Belle capture pour dix-huit mille Allemands soutenus par six batteries ! On peut les montrer : leurs visages sont noircis par la poudre, leurs habits déchirés par les balles,

leurs membres mutilés et tout sanglants. On peut les louer : Degenfeld les a salués le premier de ses sincères louanges. Forcé de croire à l'héroïsme de nos soldats, il ne pouvait croire à leur si petit nombre et quand il a fallu reconnaître que toute cette armée avait été tenue en échec, pendant sept heures, par sept cent cinquante mobiles, la louange s'est changée en admiration. Le commandant a reçu deux fois les félicitations de l'ennemi, l'histoire les répétera, et en les apportant dans cette chaire, c'est à Dieu que j'en renvoie tout l'honneur, avec l'accent de notre reconnaissance et de notre foi : « Soyez béni, mon Dieu ! vous qui avez instruit ces enfants à combattre et leurs mains à tenir l'épée. »

Mais quelle louange décernerons-nous à ces quarante martyrs du devoir qui sont tombés sous le drapeau et qui ont payé de leur vie une gloire si belle ? Les anciens les salueraient avec les vers de Virgile, les déclarant heureux de n'avoir pas vu leur chère Lorraine mise en pièces et Metz devenue la proie de l'Allemand :

.... O terque quaterque beati
Queis ante ora patrum, Trojæ sub mœnibus altis,
Contigit oppetere !

Judas Machabée semble les avoir harangués avant la bataille : « Il vaut mieux pour vous mourir dans

« le combat que de resetr témoins des maux de la « patrie (1). » Croyons-en le héros des saintes Écritures, et félicitons, en particulier, celui de nos braves qui est devenu, par sa mort, le chef de cette glorieuse compagnie inscrite dans le ciel au rang des martyrs. Je peux prononcer son nom devant ces autels, car sa piété a été louée comme son courage. Charles Delang n'avait pas vingt-un ans, et on le pleure à Remiremont comme à Nancy. Remiremont l'a vu croître et grandir avec tous les avantages d'un esprit distingué et d'une éducation chrétienne ; il était beau comme l'espérance, il était doux comme la vertu. Nancy avait remarqué ses débuts dans l'école de droit, et ses maîtres viennent de célébrer « ses attachantes qualités, sa droiture de cœur, sa « piété sincère, son dévouement absolu à la patrie (2) ».

Et vous qui l'avez vu mourir, que n'ajouterez-vous pas à cet éloge ? Ce n'est qu'un sous-lieutenant, mais le hasard de la mêlée en a fait le capitaine de sa compagnie. Comme il la mène au feu ! comme il assure sa retraite ! Faut-il marcher, il est le premier. Faut-il se retirer : « Passez, dit-il à ses hommes, passez, je veux être le dernier. » Non, mon ami, vous avez mérité le premier rang, et vous le garderez.

1. *Mach.*, I, 4.
2. Discours de M. Jalabert, doyen de la faculté de droit de Nancy.

Un éclat d'obus le frappe à la tête, il tombe à son poste d'honneur. Regardez ! quelle douceur éclate sur son visage ! Ses camarades s'inclinent, en passant, devant cette tête déjà marquée de la lumière d'en haut, et ils se sentent comme en présence d'un saint. Charles Delang est au ciel le premier dans la gloire, comme il a été sur la terre le premier dans le devoir et dans l'honneur. Dieu l'a mis à la tête des quarante martyrs de Cussey ; là il les commande comme un autre Maurice ; mais ce n'est plus l'épée, c'est la lyre qu'il tient à la main ; il a reçu la lyre de David pour chanter, dans la langue éternelle de la louange, le beau cantique dont nous ne faisons que bégayer les notes à peine commencées dans la langue imparfaite de la prière : « Soyez béni, mon Dieu, vous qui avez instruit ses mains à combattre et ses doigts à tenir l'épée. »

Que les Allemands poursuivent maintenant leur triste journée, le soleil se couche, mais il en reste assez encore pour éclairer une défaite. Qu'ils envahissent Auxon sans défiance, il est trop tard, les lions du désert ont eu le temps d'accourir et de guetter leur proie. Les zouaves les attendent, leur sautent à la gorge, les culbutent, les délogent, les précipitent à la renverse ; ce n'est qu'un éclair, mais cet éclair suffit pour les terrasser. Qu'ils viennent menacer les roches de Châtillon, il est trop tard : deux pièces

d'artillerie qui tonnent du haut de la montagne suffisent pour les arrêter, et leur tir, d'une admirable sûreté atteint tout ce qu'il vise, frappe et couche par terre tout ce qu'il atteint. Que feront-ils de leurs batteries, devenues impuissantes? Oh! les barbares! Buthiers, Bonnay, Geneuille, tous ces villages inoffensifs essuient leur feu cruel, toute la plaine est en flammes. Ils ne peuvent plus avancer, ils ne peuvent plus vaincre, il leur reste à se venger et de leur victoire inutile et de leur honteuse retraite. Vingt-quatre heures s'écoulent, et l'ennemi disparaît de toutes parts comme au même signal. Il a maudit en partant ces montagnes d'Auxon et de Châtillon, témoins de son échec. Besançon est délivré, Werder recule, les flots envahisseurs de l'Allemagne ont expiré au pied de ces hauteurs qui gardent la cité. Que Dieu en soit béni, et après Dieu les braves qui ont tenu l'épée avec tant de courage et d'honneur dans les champs de Cussey!

Non, je n'ai pas le courage d'achever ce tableau. Là où je ne vois plus que pillage, vengeance, cruautés, ma parole se trouble, ma langue s'embarrasse, la chaire chrétienne devient muette. Et cependant, pouvons-nous oublier deux tombes placées dans votre cimetière à côté de celles de nos soldats? Là repose l'humble femme que l'ennemi a frappée dans les champs, sans pitié pour son sexe, pour son veu-

vage et pour ses trois enfants ; là repose l'instituteur dont tout le crime est d'avoir fui devant eux pour éviter la mort. Et vous aussi, prêtres du Seigneur, vous avez paru de grands coupables à leurs yeux. Les uns ont été détenus loin de leur paroisse, les autres faits prisonniers dans les ambulances, plusieurs menacés du dernier supplice. On les a vus nu-tête, accablés de coups, emmenés comme des criminels. On les a accusés d'avoir sonné la cloche de la prière. On leur a reproché d'avoir témoigné à nos braves les égards et les sympathies que commandait la cause nationale. Noble accusation ! juste reproche ! récriminations cent et cent fois méritées ! Oui, c'est justice, accusez-les hautement, ils étaient accourus, au premier coup de canon, sur le champ de bataille. Ils animaient nos braves par leurs paroles et par leurs exemples. Ils leur prodiguaient les vivres, les vêtements, les remèdes. Ils offraient un asile aux blessés, des consolations aux mourants, des paroles de courage et d'honneur à tout le monde. Ils se montraient tels qu'ils sont et qu'ils doivent être : de vrais citoyens français, de vrais pasteurs des âmes, de vrais prêtres de Jésus-Christ. Que pensez-vous maintenant de cette presse impie, qui ne veut voir en eux que les complices de l'étranger ? Ah ! des complices, nous en avons, nous en avons partout, nous en aurons toujours, et nous pou-

vons les nommer ici. Ce sont les complices de notre zèle et de notre charité. Ce sont les prêtres venus de Lyon au secours de nos soldats. Ils se sont précipités pêle-mêle avec les zouaves, à Châtillon et à Auxon, ils ont pansé, confessé, consolé nos mourants. L'un d'eux est dans ce sanctuaire (1), et il pleure encore au souvenir de cette soirée fameuse; l'autre, M. l'abbé Faivre, a achevé par cette campagne cette longue vie de dévouement et d'honneur passée au service des soldats. Sous ses cheveux blancs, il garde le courage de la jeunesse. Il nous a donné comme les derniers soupirs de sa vie militaire, et, du fond de sa retraite, il se rappelle en pleurant ces nobles traits, ces touchantes paroles, ces marques de foi et de religion qu'il a recueillis dans ces lieux; Cussey et Auxon auront une page dans ses souvenirs, et, en les lisant, les générations futures béniront encore le Dieu des batailles qui instruit le soldat français à tenir l'épée.

Je ne descendrai pas de cette chaire sans vous bénir aussi, vous tous, habitants de cette paroisse, dont la maison a été hospitalière aux soldats. Toutes les portes étaient ouvertes, toutes les tables dressées, tous les lits préparés d'avance. Les secours de l'art étaient aussi empressés que ceux de la religion, et

1. N. l'abbé Villion.

votre seul médecin a pansé plus de deux cents blessures (1). Entrez dans cette paroisse hospitalière, ô vous qui, ayant appris les douloureuses nouvelles du combat de Cussey, venez chercher ici un fils ou un frère ; demandez sans crainte comment ces braves sont tombés. Venez, mères chrétiennes, le prêtre n'a que des détails consolants à vous donner sur les derniers moments de celui que vous pleurerez toujours. Ce chapelet, ces médailles, ces lettres si pleines de pieuses recommandations, vous les reconnaissez. Voilà ce qui vous reste ici-bas de ces héros que vous avez mis au monde. Ah ! c'est à ce signe que le prêtre a reconnu l'éducation chrétienne, il a pris cette croix, il l'a fait baiser au blessé, et votre enfant y a revu votre image avec l'image de son Dieu. A ces mourants il a parlé de leur Dieu, il a parlé de leur mère, et ces deux mots ont été les derniers que la mort a glacés sur leurs lèvres; mais leurs lèvres se sont déjà rouvertes et elles chantent maintenant le Dieu qui leur a appris à combattre pour la patrie, la mère qui leur a appris à servir leur Dieu.

Veillez sur cette tombe, pieux habitants de Cussey. Les mains qui l'ont élevée ne sauraient la confier à de plus dignes gardiens. Qu'il vive, qu'il dure, ce monument bâti par le patriotisme et par la reli-

1. M. le docteur Frayon.

gion ! Il est placé dans le cimetière de Saint-Waast, sous le vocable d'un saint fameux dans les annales de la nation francaise. Nom béni ! présage heureux ! C'est le nom de l'évêque qui a instruit Clovis après la victoire de Tolbiac ! C'est le présage d'une éclatante revanche. J'invoque ce nom, j'accepte ce présage, je sens que les Francs , régénérés par la foi de Clovis, descendront un jour sur les bords du Rhin ; j'espère qu'à force de vertus, de prières, de sacrifices, ils forceront la fortune à revenir sous leurs drapeaux ; je supplie toutes les épouses et toutes les mères de commencer dès aujourd'hui l'office de Clotilde auprès de son époux encore païen, et quand viendra le jour décisif, ce sera, comme à Tolbiac, le jour de la conversion aussi bien que de la victoire, et il n'y aura plus qu'une voix, un cœur, une langue, pour chanter avec David, dans nos temples couronnés de drapeaux et de trophées : Soyez béni, mon Dieu, c'est vous qui avez instruit mes mains à combattre et mes doigts à tenir l'épée. *Benedictus Dominus Deus meus qui docet manus meas ad prœlium et digitos meos ad bellum.*

SERVICE FUNÈBRE D'ORNANS.

Le 8 février 1872, un service solennel a été célébré par M. le curé d'Ornans pour les militaires morts l'année dernière dans les ambulances de cette ville. Cet anniversaire rappelait de touchants et tristes souvenirs ; aussi l'assistance était fort nombreuse. Les pauvres soldats que nous avons recueillis à Ornans appartenaient presque tous aux départements de l'Ouest et du Midi ; ils moururent loin de leurs foyers, mais à leur dernière heure, la religion a remplacé leurs familles et apporté un précieux soulagement à leurs souffrances.

L'office étant terminé, l'assistance s'est rendue au cimetière pour y réciter les dernières prières et bénir la tombe élevée à la mémoire des morts ; 117 noms y sont gravés sur une pierre tombale que surmonte une colonne brisée, ornée d'emblèmes et d'inscriptions destinés à rappeler la patience de ceux que ont succombé et l'espérance de ceux qui survivent. Après les prières de l'Église et les symphonies funèbres de la fanfare, un sous-lieutenant de la garde mobile, M. Sanderet de Valonne, a prononcé une belle allocution sur la tombe de ses compagnons d'armes. Les parents des défunts n'ont pu, à cause de l'éloignement, assister à cette cérémoni . Mais ce sera pour eux une consolation d'apprendre que leurs enfants n'ont été oubliés ni avant ni après leur mort.

(Extrait de l'*Union franc-comtoise* du 12 février 1872.)

DISCOURS

PRONONCÉ DANS L'ÉGLISE PAROISSIALE D'ORNANS

Le 8 février 1872

POUR LA BÉNÉDICTION DES TOMBES

ÉLEVÉES

A LA MÉMOIRE DES SOLDATS FRANÇAIS.

Confitemini Domino quoniam bonus, quoniam in sæculum misericordia ejus.

Confessons-le ; Dieu est bon et sa miséricorde est éternelle.
(*Ps.* CXVII, 1.)

Je ne saurais emprunter aux Écritures une parole plus touchante pour célébrer dans ce temple l'anniversaire de vos grandes épreuves et saluer dans votre cimetière le monument qui doit en conserver le souvenir. Notre devoir est, en effet, de vous expliquer en quelques mots le mystère de miséricorde et d'amour qui s'est accompli sous vos yeux dans cette campagne si fatale aux armes de la France, mais si belle et si glorieuse pour le salut de ses enfants. D'autres lieux ont vu tomber la foudre, étinceler le glaive et le sang couler à grands flots : c'était la justice et l'expiation. Dieu exerçait ainsi ses conseils de

juste vengeance sur notre patrie; il l'instruisait, par d'affreux désastres, à ne point mépriser le respect, la discipline, l'obéissance, les bonnes mœurs : il voulait lui montrer jusqu'où elle peut descendre quand il l'abandonne, et ce qu'il lui en coûterait pour avoir déserté la garde de Notre Saint-Père le pape en tournant le dos au Christ et à l'Église. Mais ici vous n'avez guère connu que la consolation et la grâce, et vous en avez été les dociles instruments. Venez donc, prêtres du Seigneur, et vous, fidèles, et vous, soldats échappés à tant de désastres, commençons d'une même voix le cantique d'actions de grâces, et ne cessons de répéter avec David : « Dieu est bon, et sa miséricorde est éternelle : *Confitemini Domino quoniam bonus, quoniam in sæculum misericordia ejus.* »

Dieu, du même coup qu'il a brisé les portes de Paris, de Metz et de Strasbourg, balayé devant lui quatre grandes armées, renversé un trône, emprisonné un empereur, jeté en exil une dynastie tout entière, a ramené à lui par un brusque mouvement les âmes égarées et ouvert le ciel à cent mille soldats. Les préjugés, le respect humain, l'oisiveté des garnisons, l'impiété du siècle, le torrent des mauvaises mœurs, tout s'opposait à leur salut éternel. En quelques jours, tout s'est évanoui. Dieu ébranle la France et l'Allemagne jusqu'en leurs fondements ; il remue le ciel et la terre pour enfanter dans la dou-

leur ces élus qui allaient se perdre dans la corruption. Rien ne lui coûte, pourvu qu'il les sauve. Et regardez comme le salut s'opère. Sur les champs de bataille, dans les prisons de l'exil, dans les ambulances et dans les hospices de la patrie, partout c'est Dieu qui cherche les âmes et qui leur demande leur dernier souffle et leur dernier soupir. Ses prêtres vont partout : quand l'action s'engage, ils chevauchent à côté du soldat et marquent du signe du salut toutes les têtes qui se courbent autour d'eux : ils courent au signal de la trompette, ils se précipitent où le canon tonne, ils volent où siffle la balle; les voilà qui s'agenouillent dans la mêlée et qui collent aux lèvres expirantes leur oreille paternelle, ravis et transportés d'enthousiasme par ces braves qui se convertissent et qui leur disent toute leur âme, d'un mot, d'un regard, d'un serrement de main. Mais où emmenez-vous nos soldats faits prisonniers ? O puissances ennemies de la France, vous avez beau les éloigner de la frontière et les entasser au fond de ces villes où la faim, la fatigue, le froid, la maladie, achèveront leur ruine. Dieu vous a devancées, il faut lui faire place ; gardez le corps, il veut l'âme, et il l'obtient. Elles se rendront, ces âmes poursuivies par la grâce, et confesseront dans l'amertume le Dieu qu'elles avaient oublié dans la mollesse et dans les délices. L'autel élevé dans la prison attire et charme

les regards, au lieu de les blesser; on ne redoute plus le prêtre, on l'attend, on le cherche, on le bénit; l'accent de la France éclate dans sa voix, et quand il faut mourir sur cette terre lointaine, c'est la France qu'on embrasse dans la personne de ce pauvre aumônier dont on aurait peut-être raillé le caractère et déchiré la soutane. Vingt mille tombes ont été creusées pour nos soldats dans ce cruel exil; mais Dieu est toujours là, Dieu les garde, Dieu les bénit, et le sang de son Fils coule auprès d'elles pour en effacer les dernières souillures.

N'est-ce pas dans le dessein d'une miséricorde plus sensible encore que Dieu vous a confié, mes Frères, le soin de plus de deux mille soldats, et qu'il a fait de vous, prêtres et fidèles, les instruments de sa grâce? Au milieu de la tempête universelle, cette vallée gardait une assiette tranquille. L'ennemi l'a traversée à peine, et je ne vois nulle part la trace de ses violences. Ornans, qui avait joui dans tout le moyen âge du droit d'asile, semble avoir recouvré ce droit précieux; vos maisons semblent inviolables, et la charité prépare, presque sans trouble, des lits, des vêtements, des vivres, des remèdes, à tout ce peuple de braves, nus, malades, affamés, dont nos routes étaient comme inondées au lendemain des batailles.

Que de maisons ouvertes dans cette ville de refuge ! que de secours ! que d'infirmiers ! Réjouissez-vous, filles de sainte Marthe, votre hospice sera rempli et votre zèle satisfait. Sœurs de la Sainte-Famille et du divin Rédempteur, comme vous allez mériter votre nom ! Mais je vois les filles de saint François de Sales changer leur monastère en infirmerie et lutter avec vous de zèle et d'abnégation. Voici les Frères des écoles chrétiennes : ils seront pour les malades de vrais frères en Jésus-Christ. Le séminaire est devenu, comme les petites écoles, un vaste hôpital. Les prêtres ne connaissent plus de repos ; ils se sentent, plus que jamais, les débiteurs de tous ; plus que jamais, ils sont prêtres, ils sont pères, c'est tout dire, et pour reconnaître tout leur mérite, je ne puis leur décerner une louange plus noble, plus simple et plus vraie.

Vous n'avez pas attendu les malheureux, vous êtes allés à leur rencontre. Au premier coup de canon tiré sur les hauteurs, vous voilà debout, prêtres, médecins, magistrats ; vous formez un comité de secours ; les uns commandent et dirigent le service, les autres préparent ou conduisent les chars, les autres vont chercher à Besançon votre part dans les misères publiques. Vous ramenez ici trente-sept soldats ramassés sur les champs de bataille d'Auxon et de Cussey ; on s'empresse autour d'eux, on se dis-

pute l'honneur de les servir. Heureux service, où les secours et les bras ont dépassé tous les besoins ! La mort s'éloigne ; elle n'a frappé qu'une seule victime. La guerre semble changer de théâtre ; on dirait que la paix rentre dans le vallon et dans la cité, si l'on peut goûter la paix quand la patrie déchirée agonise et râle entre l'étranger qui la souille et la démagogie qui la pille ! Non ! ce n'était point la paix, mais la douleur et la mort !

Que votre charité respire et prenne courage ; bientôt elle n'aura ni jour ni nuit. Voilà que cent vingt mille hommes remontent discrètement la Saône, le Doubs et l'Ognon et entreprennent d'aller secourir Belfort, qui tient en échec depuis cinq mois toutes les forces de l'Allemagne. Nous les avions vus passer avec les espérances de la victoire, et quinze jours après, ils battent en retraite, repoussés de Montbéliard et d'Héricourt, vaincus non par l'ennemi, mais par les éléments, tremblant de froid, mourant de faim, jetant leurs armes, tombant d'épuisement, défaillant sur tous les chemins, plus haletants et plus égarés que les débris de la grande armée après la bataille de Moscou. Parlez de hasard, de fortune, de courage ; discutez les chances possibles de la victoire et les causes de la déroute ; accusez ou excusez les hommes, les hommes qui n'en peuvent mais ! Dieu était là, c'est son souffle qui nous a touchés, c'est sa

main qui nous a abattus. Nos braves ont été abattus, mais c'est aux pieds du Seigneur; ils sont tombés, mais c'est dans les bras du prêtre; ils avaient désappris l'art de vaincre, mais ils vont apprendre à bien mourir. Les voici, pressés entre l'armée de Werder et celle de Manteuffel, qui se réunissent pour les accabler. L'une a franchi le Doubs et gagné les plateaux des hautes montagnes; l'autre, plus rapide encore, se répand de Dôle à Salins et va escalader d'un seul bond les sources du Lison et de la Loue. Chaque jour, le cercle se resserre, et notre malheureuse armée sera comme enveloppée dans une immense forêt de casques et de baïonnettes. Il n'y a plus un jour, plus une heure à perdre; encore une heure, et toutes les issues seront fermées sans retour. Dieu était là! il avait permis la défaite de l'armée, mais il voulait la conversion du soldat. Il a mesuré l'espace entre l'aigle de l'Allemagne et le drapeau de la France; il a tenu les portes de Besançon ouvertes aux vaincus et fermées aux vainqueurs; il a rendu libre l'accès de votre vallée, il a empêché l'ennemi de répandre dans vos rues, vos places et vos maisons, les flots tumultueux de ses bataillons enivrés de tant de succès. C'est à nos soldats que vous devez vos soins, c'est sous vos toits qu'ils doivent reposer, c'est à vos prêtres et à vos religieuses qu'il est ordonné de les soigner, de les panser, de les guérir. Il faut les guérir, les uns

du découragement, les autres de la maladie, plusieurs de l'irréligion, tous du péché. Quelle variété infinie d'origines, de mœurs, de langues et de misères ! Parmi ces deux mille malades, les uns appellent et revoient dans leurs rêves les bords chéris de la Garonne, du Tarn et de la Charente, où ils ont reçu le jour. Vos montagnes rappellent aux autres leur berceau suspendu aux pentes des Pyrénées, des Corbières ou du Puy-de-Dôme. Ils tendent les bras aux images lointaines de leur foyer, de leur village et de leur clocher, soldats d'un jour qui hier encore étaient des laboureurs et des ouvriers, et qui sont venus des extrémités de la France pour livrer la suprême bataille en rendant avec leur dernier soupir la patrie aux abois. Oh ! pauvres enfants ! comme ce sacrifice vous a rendus chers à nos soins ! Vous êtes pour nous des inconnus, mais non des étrangers. Entrez dans ces refuges, acceptez ces lits que la bienfaisance a préparés et que la charité retourne chaque matin. Ces religieux, ces prêtres, ces dames pieuses, ces magistrats, ces médecins, toute cette cité est à vos ordres. Dictez vos lettres, faites vos recommandations et vos confidences, parlez de vos mères, la charité de Jésus-Christ vous écoute, vous console et vous presse dans ses bras.

Ce n'était pas tout encore ; un mois après, quand l'armistice est signé, la garnison de Belfort sort avec

tous les honneurs de la guerre de cette place fameuse dont l'ennemi n'a pu forcer les portes. Elle passe, vaillante et radieuse, à travers nos montagnes, le pied ferme, l'épée haute, les enseignes trouées par les balles. Elle passe, les cités la couvrent de lauriers; on croyait voir passer l'honneur de la France. Mais il y a parmi ces héros cent cinquante soldats, épuisés de privations et de fatigues, qui ne peuvent plus soutenir cette marche victorieuse. Le Rhône les a vus naître, le Rhône les rappelle et leur apprête des couronnes. Hélas! il faut rester sur les bords de la Loue. Il faut renoncer aux vains lauriers et aux stériles éloges. Encore des lits, encore des remèdes, encore des prières et des soins, encore des confessions à recevoir et des onctions à donner. La mort va faire sa moisson, mais Dieu vous envoie pour prévenir la mort, pour séparer l'âme du corps, le bon grain de la paille, rendre à la terre la paille qui en est sortie et remettre aux mains des anges les âmes, qui seront serrées, pressées, entassées comme des épis dans les greniers de la miséricorde et de la gloire.

Qu'étaient-ils, hélas! beaucoup de ces chrétiens ainsi frappés de la foudre et tombés dans ces miraculeuses ambulances? Que restait-il de leur foi, de leurs pratiques, de leurs premiers sentiments? Que restait-il, si ce n'est ce que dit saint Augustin, la

souveraine misère et la souveraine miséricorde ! Il restait le secret regard du Dieu qui les voulait rappeler à lui en les frappant et qui les ramenait des dernières extrémités des choses humaines. Il ne faut point manquer à de telles prévenances ni les recevoir avec mollesse. Nos soldats aux prises avec la maladie se jettent dans les bras du Dieu qui les appelle. Entrez, prêtres du Seigneur, passez en revue les armées de la mort. La grâce, cette excellente ouvrière, a fait dans quelques heures l'œuvre de plusieurs années. Point d'embarras, point de résistance, point de détours pour solliciter les derniers aveux, point d'appréhensions de cette huile sainte qui va donner à leurs pieds la vitesse des anges et les mettre debout sur le chemin du ciel. Ah ! que de douces larmes ont été essuyées ! Que de bonne volonté ! que de sincérité dans les aveux ! que de ferveur dans le repentir ! Ici j'entends un jeune Alsacien devancer les désirs du prêtre et demander dans la nuit même les secours de la religion qu'on lui avait promis pour le lendemain, tant il savait qu'il allait mourir, tant il voulait mourir saintement. Là je vois un disciple de Mahomet mêlé à ces pieux moribonds, s'inclinant au nom de Dieu, appeler un prêtre du regard et du geste, et pour mourir à la même école, courber sa tête docile sous l'eau du baptême. De tous côtés partent les mêmes soupirs, les mêmes prières. Mon

Dieu ! s'écriaient-ils avec l'accent de l'espérance. Ma mère ! répétaient-ils en essuyant leurs dernières larmes. Mon Dieu ! ma mère ! c'étaient les cris par où leur âme, sortant de ce monde, jetait à la terre leurs derniers adieux, au ciel leurs premiers regards. Ils n'avaient plus que ces deux mots à la bouche, et, longtemps après que leur âme avait passé, on les eût recueillis encore sur leurs lèvres entr'ouvertes et souriantes, tant l'empreinte de leur foi était vive et forte, tant leur âme avait passé avec douceur.

Joignez à ce spectacle celui des joies les plus inattendues ou des plus cruelles douleurs. Non, jamais la guerre n'a causé plus d'alarmes. Jamais le Mexique, la Crimée, la Chine, malgré les espaces immenses de terre et de mer qui les séparent de nous, n'ont tenu dans une incertitude plus longue, plus vive, plus mortelle, la mère ou la femme du jeune soldat. Elles descendent des Vosges et des Pyrénées, elles partent du fond de la Charente, du Rhône et de la Gironde, cherchant un fils, un frère, un époux. Elles le demandent à toutes les ambulances, de la Loire jusqu'à la Saône ; Genève, Pontarlier, Baume, Vesoul, Besançon, sont quelquefois visités sans succès. Ornans est nommé : elles courent à Ornans. Elles pâlissent d'émotion au seuil de votre séminaire. Mon fils est-il vivant ? O bonheur ! Ce cri, poussé par les entrailles maternelles, a rempli trois

fois la maison ; trois fois un soldat s'est levé de son lit et s'est jeté dans les bras de sa mère. C'est la résurrection du fils de la veuve de Naïm. Les pères dominent mieux leurs sentiments ; ils s'arrêtent sur le seuil sans se nommer ; ils regardent, ils cherchent leur fils ; ils hésitent à le reconnaître, tant la maladie l'a amaigri. Mais, au premier signal de la reconnaissance, l'émotion éclate, les larmes coulent : c'est Joseph dans les bras de Jacob. Louez le Seigneur, louez-le, pères attendris, enfants ressuscités, mères consolées ! Chantez en chœur sa miséricorde éternelle : *Confitemini Domino quóniam bonus, quoniam in sæculum misericordia ejus.*

Mais, quand il ne vous reste qu'un cercueil à rendre à la famille en deuil, comme la tristesse est tempérée par le récit des derniers moments du soldat ! Vous avez gardé du moins ses lettres, son sac militaire, ses habits, tels que les avaient rangés la main d'une pieuse mère ou d'une jeune épouse. Vous menez cette famille étrangère dans le champ du repos, vous pleurez avec elle sur ce brave que vous aviez déjà pleuré sans le connaître ; les cœurs se fondent, les larmes se mêlent, on se promet un mutuel souvenir, et ces chrétiennes qui ont traversé la France d'un bout à l'autre pour ne retrouver ici qu'une tombe déjà fermée, emportent du moins la pensée que leur fils est mort tel qu'elles l'avaient

souhaité, pour la patrie et pour l'Église, que leur fils est mort en bon Français et en bon chrétien. Elles bénissent vos murs, vos séminaires et vos hospices; elles bénissent Dieu et se résignent dans la pensée de sa bonté et de sa miséricorde éternelle : *Confitemini Domino quoniam bonus, quoniam in sæculum misericordia ejus.*

Consolons-nous donc en allant planter sur cette tombe le signe auguste de la rédemption. Non, je n'appellerai pas votre cimetière le champ de la mort. Jamais on n'y a enfoui tant de germes de vie, jamais on n'a préparé au ciel une plus belle moisson. Vous avez enseveli nos soldats dans la misère, dans le froid, dans l'ignominie de la défaite. Qu'importe ! ils ont tous reçu la marque de l'huile sainte, ils sont tous sacrés d'avance pour le jour de la résurrection. Et quand le souffle du Seigneur viendra remuer cette terre, de cette armée vaincue, de cette paille infecte, de ce cimetière aujourd'hui si triste et si rempli, il se lèvera une troupe de bienheureux aux vêtements de gloire, aux palmes radieuses, aux lèvres souriantes, en qui saint Louis viendra reconnaître ses enfants morts, comme lui, à l'école de l'adversité et du martyre, sur la paille que l'Église a bénite. « Fils de saint Louis, montez au ciel, » s'écrieront les anges en reconnaissant les marques de leur héroïsme, et ils chanteront avec les anges la bonté et la miséricorde

du Seigneur: *Confitemini Domino quoniam bonus, quoniam in sæculum misericordia ejus.*

C'est de la France que je parle, c'est son sol que nous foulons, c'est sur ce sol que vous élevez aujourd'hui la croix du souvenir. Mais la France s'appartient-elle? Ce sol est-il à vous? Cruelle réflexion! Je parle de l'avenir, il faut songer au présent. Il faut racheter cette terre sur laquelle l'ennemi fait peser une si lourde hypothèque; il faut lui rendre, à force de sacrifices, la liberté, l'honneur et le repos. Combinaisons financières, emprunts, impôts, tout ce que la science invente, tout ce qu'une sage politique conseille, il faut l'entreprendre. Mais que les dons devancent les impôts et les rendent moins lourds. Donnez, je vous le demande au nom de ces morts à qui nous devons assurer la paix, et qui s'indigneraient si, après tant de sang répandu, l'aigle de l'Allemagne allait s'abattre sur leur tombe et en arracher nos drapeaux. Donnez, c'est dans le temple que je vous le demande, au nom de Jésus qui a vu tomber dans le trésor du temple les deux deniers de la veuve. Donnez sans vous laisser détourner de ce généreux mouvement par la fausse sagesse ou le misérable égoïsme aux yeux de qui nos aumônes ne semblent qu'un verre d'eau pour combler un abîme. Ah! ce verre d'eau, Jésus l'a loué, Jésus l'a béni, Jésus a déclaré qu'il ne demeurerait pas sans récom-

pense! Eh bien! cette récompense, ce sera de demeurer français, pour répéter au nom de la France, comme au nom de l'Église : « Que Dieu est bon et que sa miséricorde est éternelle! »

CÉRÉMONIE FUNÈBRE D'HÉRICOURT.

La bataille d'Héricourt fut le dernier grand effort de l'armée française, et depuis longtemps on attendait le jour où l'on honorerait d'une manière solennelle la mémoire des soldats tombés dans ces journées mémorables.

Le mercredi 10 juillet 1872 a été choisi pour cette cérémonie, et c'est dans l'église de la ville que s'était donné rendez-vous le public d'élite chargé d'exprimer les regrets et les sympathies de la France pour ceux qui sont morts en la défendant.

Dès mardi soir et mercredi matin, en visitant ce champ de bataille qui nous est familier, nous avons rencontré quelques-uns des principaux invités, parcourant ces lieux où plusieurs d'entre eux avaient combattu et versé leur sang. Du côté de Coisevaux, c'était le brave général Pallu de la Barrière, tout entier à ses souvenirs, et se promenant triste et pensif à travers les champs où campait sa vaillante troupe de réserve. Plus près d'Héricourt, à Byans, ce sont trois officiers des mobiles du Jura reconnaissant l'endroit où l'un d'eux est tombé, la poitrine percée d'une balle. Au cimetière, c'était M. le président Clerc, le meilleur historien de notre Franche-Comté, dessinant le monument élevé sur la fosse où reposent les victimes tombées sur le territoire d'Héricourt.

Dans la matinée, les trains venant de Delle, Besançon, Belfort et Vesoul, amènent une foule considérable d'invités et de curieux. Les maisons principales de la ville sont pavoisées de drapeaux ornés de crêpes noirs et de couronnes d'immortelles, la multitude est en habits de fête, et tout se prépare pour la cérémonie, qui commence à dix heures.

A ce moment, le cortége sort de l'hôtel de ville, précédé de l'excellente fanfare de la Roche (près Audincourt, Doubs), dont la bannière chargée de médailles obtenues dans les concours publics raconte éloquemment l'habileté et les succès.

Derrière les quarante-cinq exécutants, qui jouent une marche funèbre, s'avance un groupe nombreux, à la tête duquel on remarque M. le général de Vouges, commandant la Haute-Saône et la Haute-Marne, délégué du ministre de la guerre, M. de Bardonnet, préfet de la Haute-Saône, le général Pallu de la Barrière, le lieutenant-colonel Godefroy, du 30e de ligne, les commandants Michaud, de Vaulchier et Papillard, des mobiles du Jura, survivants de la bataille, le chef d'escadron Bouquet, commandant l'artillerie pendant le siége de Belfort, et une foule d'autres officiers de l'armée, des mobiles de la Haute-Saône, du Haut-Rhin, du Doubs, de la garde nationale de Belfort, avec des soldats de toutes armes et de tout âge, ayant pour la plupart combattu pendant les trois terribles journées, et dont plusieurs étaient mutilés ou amputés.

L'élément civil était représenté par le maire et le conseil municipal d'Héricourt, l'honorable juge de paix M. Lubert. M. Noblot, membre du conseil général, les habitants les plus recommandables de la ville et des environs, les parents des victimes, et des étrangers de distinction invités à divers titres, comme M. le vicomte René de Vaulchier, M. le président Clerc, M. Chavanne, sous-préfet de Baume, M. Emile Desloye, membre du conseil général pour Champagney, etc.

L'église était tendue de noir, pavoisée de drapeaux et ornée d'inscriptions rappelant les lieux où les victimes ont combattu et sont inhumées. Notons, au sujet des drapeaux, que les Prussiens, qui ont amené plus de soixante canons cette semaine à Belfort, n'ont pas voulu en laisser sortir cinquante drapeaux tricolores demandés pour la circonstance pour l'église d'Héricourt. Il a fallu en faire venir de Dijon.

La cérémonie religieuse était présidée par M. Perrin, vicaire général du diocèse, délégué de Mgr le cardinal archevêque de Besançon. En face de lui, on voyait dans le chœur Mgr Bastide, camérier de Pie IX, si connu de tous les soldats français qui ont habité Rome. Autour de ces deux dignitaires, étaient rangés trente curés des cantons d'Héricourt, Montbéliard et Villersexel, presque tous éprouvés par la guerre et victimes de ses rigueurs.

A la messe célébrée par le curé d'Héricourt, les chants plaintifs de l'orgue accompagnant le chœur alternent avec les sons lugubres de la fanfare placée dans la tribune et couvrent les bruits de la foule immense restée au dehors. Les étrangers

s'étonnaient avec raison de trouver une église aussi étroite pour une population aussi considérable, et se demandaient comment la ville pouvait hésiter depuis si longtemps à bâtir un temple dont la construction mettrait à l'aise les protestants aussi bien que les catholiques.

Les autorités avaient pris place dans le chœur, près du catafalque, aux quatre coins duquel un mobile, un marin, un turco et un artilleur représentaient les principaux corps ayant pris part à la bataille. Les officiers étaient devant le chœur, les soldats dans la grande allée, le reste de l'assistance s'était placé comme il avait pu.

Après l'oraison funèbre prononcée par M. l'abbé Besson, l'absoute a été faite par Mgr Bastide, ce soldat du pape qui pendant vingt ans a aidé les soldats de la France à bien vivre et à bien mourir ; puis le cortége s'est mis en marche vers le cimetière. La croix paroissiale, voilée d'une crêpe, était portée par un jeune caporal de la ligne, chevalier de la Légion d'honneur, ayant pour acolytes un artilleur amputé du bras gauche et un mobile amputé du bras droit, tous deux décorés de la médaille militaire. La fanfare de la Roche marchait devant le clergé et jouait la marche des Girondins, dont le refrain souvent répété nous a paru d'un à-propos saisissant dans cette procession funèbre destinée à honorer les martyrs de notre défense nationale.

Le monument érigé dans le cimetière par une souscription publique des habitants d'Héricourt est une pyramide quadrangulaire en pierre blanche surmontée d'une croix et dont le piédestal repose sur un massif de rocaille. Les inscriptions en sont correctes et chrétiennes, ce qu'on ne rencontre pas toujours et partout.

A ce moment le cimetière d'Héricourt offrait un spectacle original et grandiose. Outre la foule considérable qui affrontait un soleil torride dans l'intérieur de l'enclos, les murs étaient couronnés par une longue ceinture de spectateurs qui formaient un cadre vivant à ce pittoresque tableau.

La bénédiction du monument a été faite par M. le vicaire général, et à quelques pas il bénissait aussi la tombe d'une jeune sœur de Charité morte à la tête de son ambulance et inhumée non loin des blessés dont elle avait soulagé les douleurs.

Une fois la cérémonie religieuse terminée, les discours ont commencé.

M. le préfet de la Haute-Saône a pris la parole le premier. D'une voix émue et avec un accent vraiment oratoire, il a remercié dans M. le curé d'Héricourt le véritable organisateur de la fête, et trouvé des paroles aussi touchantes que chrétiennes pour faire ressortir la fin glorieuse de ces victimes ensevelies à ses pieds.

Après lui, M. le général de Vouges, dans une courte allocution, a demandé aux assistants d'élever un monument plus précieux et plus patriotique qu'une pyramide de pierres, en formant les nouvelles générations à l'esprit de sacrifice, de dévouement et de respect à l'autorité.

J. Morey.

(Extrait de l'*Union franc-comtoise* du 16 juillet 1872.)

ORAISON FUNÈBRE

DES

SOLDATS MORTS A LA BATAILLE D'HÉRICOURT,

LES 15, 16 ET 17 JANVIER 1871.

Surgamus et eamus ad adversarios nostros ; moriamur in virtute propter fratres, et non inferamus crimen gloriæ nostræ.

Levons-nous, marchons à l'ennemi, mourons dans notre vaillance pour le salut de nos frères, et ne laissons pas une tache à notre gloire. (*I Mach.*, IX, 8-10.)

Ainsi parlait Judas le Machabée avant d'engager sa dernière bataille. Jérusalem était assiégée par les généraux des rois de Syrie ; Galgala, Masaloth, Arbelles, tombés en leur pouvoir, étaient retranchés comme des camps, remplis de lances et de cuirasses, et couverts au loin par une brillante cavalerie ; l'ennemi possédait à un haut degré l'art de la guerre ; il avait pour lui l'audace, le nombre, la tactique, et malgré ses victoires passées, Israël succombait au découragement. « Levons-nous et marchons, » s'écrie le Machabée. A cette parole, la terre s'émeut, la bataille s'engage et dure jusqu'au soir. Judas tombe, comme il l'avait dit, il tombe dans sa vaillance, il tombe pour ses frères, mais la gloire d'Israël de-

meure sans tache jusque dans le trouble et la confusion qui suivent la mort du héros.

N'était-ce pas là d'avance comme un crayon de notre histoire et des trois fameuses journées d'Héricourt? Mais il y a ici quelque chose de plus grand et de plus national encore. Ce n'est pas un héros, c'est toute une armée, c'est toute la France qui l'a juré, avec une magnanime résolution : « Levons-nous et marchons à l'ennemi. » Ce n'est pas seulement du matin au soir, mais pendant trois jours que nos soldats tombent dans leur vaillance. Les bords de la Lizaine, plus désolés que ceux du Jourdain, pleurent avec les voûtes de ce temple tant de fois ébranlées par le tonnerre des combats ; et de Montbéliard à Chenebier, vos forêts, vos collines, vos villages, encore teints d'un sang généreux, diront d'une voix émue jusqu'à la fin des siècles comment les Français s'immolent et meurent pour le salut de leurs frères. Saluons ce drapeau qui flotte parmi nos armes humiliées et vaincues. Quand il a fallu se retirer d'Héricourt, le serment des braves était tenu jusqu'au bout, le texte des Écritures se vérifiait jusqu'à la dernière lettre; nous n'avions pas une tache à notre gloire; *Non inferamus crimen gloriæ nostræ.*

Vous venez aujourd'hui, à l'exemple d'Israël, rapporter dans leurs sépulcres les restes de vos Macha-

bées et offrir des sacrifices pour le repos de leurs âmes. Recueillons-nous devant ce monument ; écoutons d'un esprit docile et d'un cœur ému toutes les paroles qui sortent du fond de la tombe ; remercions Dieu de nous avoir avertis, frappés, anéantis jusqu'à la mort, consolés, ressuscités. Soyons humbles, soyons sincères. Nous aurons, s'il plaît à Dieu, moi le courage de tout dire, vous le courage de tout entendre. Tout nous parle, tout nous instruit : le champ de bataille, les trois journées de cette grande mêlée, la retraite de nos armes. Le champ de bataille nous donne une leçon de stratégie, la mêlée une leçon de vaillance, la retraite une leçon de politique. C'est de l'Allemagne que la France a reçu une leçon de stratégie, il faut en profiter et assurer l'avenir. C'est la France qui donne au monde une leçon de vaillance, il faut la raconter pour servir à nos neveux de consolation et d'exemple. C'est Dieu qui fait à l'Allemagne, à la France, au monde entier, une leçon de politique ; chrétiens et Français, remettons-nous à cette école et confessons qu'il faut remonter jusqu'à Dieu pour découvrir le fond des choses humaines.

I. Il y a des lieux qui semblent faits pour la rencontre des nations et le choc des batailles, et l'empire y demeure au peuple qui, dans ce jeu sanglant, ne se

montre pas seulement le plus courageux, mais le plus patient, le plus avisé, le plus habile. Tels sont, entre la France et l'Allemagne, ces bassins que les races et les langues se disputent depuis tant de siècles : au nord, le Rhin, la Moselle, la Meuse, qui se développent le long des Vosges ou des Argonnes, et qui vont se perdre dans les sables de l'Océan ; au midi, ces plaines fécondes, bornées par le Jura, où la Saône promène ses eaux tranquilles jusqu'à ce que le Rhône, sortant des Alpes, les entraîne avec la rapidité d'un torrent et livre aux vaisseaux de la Méditerranée nos bois, nos fers, descendus le long de nos grands fleuves. Que de fois ces terres fameuses ont occupé la pensée des conquérants ! Les Germains les enviaient aux Gaulois ; César en chassa Arioviste; Clovis en enleva aux Burgundes la domination suprême ; Charlemagne en avait fait comme une clef de communication entre les différentes parties de cet immense empire qui comprenait la France, l'Allemagne et l'Italie ; mais après ce génie, qui tenait tout dans sa main, le nom et la fortune de nos contrées sont encore la proie des armes, et la lutte se renouvelle dans les mêmes lieux entre les deux races jalouses et ennemies qui se partagent l'Occident. La France ne commencera-t-elle qu'à la Saône? Ou bien l'Allemagne sera-t-elle refoulée au delà du Rhin ? C'est demander à laquelle des deux restera le sceptre

des affaires. Redoutable question qui s'agite pendant tout le moyen âge, au milieu des querelles des cités, mais qui semblait terminée dans les temps modernes à l'honneur et au profit de notre patrie. L'Alsace, la Franche-Comté, la Lorraine, étaient devenues nos frontières. Tous les grands princes y avaient mis leur épée, tous les grands négociateurs leurs signature. Charles-Quint avait reculé devant Metz, Louis XIV s'était avancé jusqu'au Rhin, Napoléon l'avait franchi partout. C'était trop de puissance et de grandeur; l'Europe en fut jalouse, et les trois journées de Leipzig nous ramenèrent au delà du fleuve. Mais quoi! les trois journées d'Héricourt viennent de nous ôter l'Alsace, la Lorraine, la ligne des Vosges. L'Allemagne déborde, et l'équilibre européen n'est-il pas rompu une seconde fois?

Ce fut la faute de notre stratégie. Pourquoi faut-il que nous apprenions de nos voisins l'importance capitale de cette frontière, la nécessité de l'occuper, l'art de la défendre! Fatal oubli! cruel effet de cette confiance aveugle avec laquelle nous prenons les armes sans regarder assez ni où nous sommes ni où nous allons. Je ne parle pas des citadelles de Metz, de Strasbourg, de Besançon, qui étaient à peine à l'abri d'une surprise. Il fallait conserver encore d'autres forteresses cent fois plus hautes, cent fois plus nécessaires, et où il n'y a ni tant d'or à dépen-

ser ni tant de sang à répandre. Ces défilés des Vosges d'où Turenne était sorti quatre fois comme la foudre pour écraser à Ludenbourg, à Turqueim, à Mulhouse, à Belfort, un ennemi qui lui était trois fois supérieur en nombre ; ces plateaux du Jura où l'on trouve, d'étage en étage, tant de gorges étroites, de chemins creux, de brusques détours, de hauteurs imprenables, et où la moindre troupe peut arrêter si longtemps la plus grande armée ; toute cette admirable ligne de retranchements combinés par la nature elle-même, entre nos montagnes, nos rivières, nos forêts, n'attendait, ce semble, qu'un mot d'ordre pour s'armer contre l'étranger et lui interdire l'entrée du pays. Ah ! si l'on eût disputé pied à pied les cols des Vosges, établi un camp entre Héricourt et Belfort, échelonné le long du Jura, de Belfort à Besançon, et de Besançon à Gray, une armée toujours prête à fondre sur les derrières de l'Allemand et à lui couper ses passages, quelle tranquillité pour les plaines de l'Ognon et de la Saône, quelle inquiétude pour l'étranger répandu jusque sous les murs de Paris, et comme il eût redouté de voir se refermer sur lui les portes de la Lorraine et de la Champagne ! Dans cette immense citadelle, communiquant librement avec la Suisse, Lyon, tout le Midi, nous aurions eu les avantages de l'art et de la nature, des mouvements libres, des vivres assurés, et le jour où l'Allemand aurait été

forcé de se retourner contre nous, toutes les facilités d'une belle défense au lieu des mortelles alarmes d'une attaque désespérée. Quel changement de rôle ! quel changement de fortune ! C'était une autre guerre, c'était une autre paix ! Et au lieu de ces hymnes de deuil, nous chanterions ici le *Te Deum* des grandes délivrances et des grandes victoires !

Écoutons cette leçon et acceptons-la. Ce que la France néglige, l'Allemagne l'observe. En vain le théâtre de la guerre semble transporté tout entier sur les bords de la Loire, il n'échappe pas à la pénétration de nos envahisseurs qu'il faudra revenir tôt ou tard entre le Jura et les Vosges pour y jouer la dernière bataille. Quels pressentiments? quelles précautions ! quels travaux ! Mettons-nous résolûment à leur école pour étudier le terrain. A peine ont-ils investi Belfort qu'ils étendent leur armée jusqu'à Héricourt et qu'ils disposent sur trois lignes tout l'appareil de leurs formidables batteries. C'est la Lizaine qui forme leur dernier retranchement. Regardez cette humble rivière : son nom est ignoré, son cours n'est pas de quatre lieues, et nos cartes l'indiquent à peine. Mais le génie de la guerre en a deviné toute l'importance. Elle coule du pied des Vosges au pied du Jura, de Chenebier à Héricourt et d'Héricourt à Montbéliard. Quelle belle ligne de défense pour qui saura la garder ! A Montbéliard, un château fameux

qui domine la ville et d'où le regard commande au loin dans la vallée du Doubs. A Chenebier, un bassin élargi, des versants presque sans relief, et une vaste plaine propre aux manœuvres de la cavalerie. D'une extrémité à l'autre, des bois où les routes s'entrecoupent, des gorges où elles s'enfoncent, des hauteurs difficiles à forcer, plus difficiles à aborder l'épée à la main, tant le canon en défendra bien les approches. Héricourt, qui est au centre, deviendra plus redoutable que tout le reste. Ici se dresse un mont isolé dont la cime, vaste et arrondie, regarde Belfort d'un côté, domine de l'autre Chagey, Luze, Couthenans, toute la forêt d'Apremont, la grande route qui la traverse et les embranchements qui desservent tous les villages de la contrée : c'est le mont Vaudois. Les Prussiens y établissent sept batteries où les canons se comptent par douzaines. Leur longue portée dépasse la vue, de solides épaulements les abritent, et leur tir, dont la précision égale la portée, enfile de toutes parts les débouchés du vallon.

Ce n'est pas tout. A peine entrés dans la ville, les Allemands la changent en un camp redoutable, creusant des retranchements, minant les ponts, élevant trois barricades au milieu des rues, pratiquant dans les maisons de larges meurtrières, renversant ou transportant les murs des cimetières et des vergers,

cherchant partout aux environs, dans les fossés, sur la lisière des bois, derrière les talus, ces endroits propices où le soldat se cache, d'où le fusil porte au loin et où l'art n'a presque rien à achever dans l'ébauche de la nature pour en faire d'inexpugnables défenses.

Ah ! j'en atteste ici vos plus cuisants souvenirs, nobles habitants de cette cité. Ce n'était rien pour votre patriotisme de voir ruiner vos champs, chômer vos fabriques, envahir vos demeures : vous supportiez que l'étranger s'assît à votre table et qu'il vous traitât en peuple conquis ; le maire (1) et le curé (2), unis dans les sentiments de la même douleur et du même devoir, ne s'effrayaient point d'être emmenés en otage, et l'exil dont ils étaient menacés n'avait pas un instant étonné leur grande âme. Qu'est-ce que l'invasion, la ruine, l'exil, au prix de tout ce qui se prépare ? Héricourt, tombé aux mains des Allemands, verra sous ses murs la France épuisée ; il recevra nos derniers coups ; il essuiera le feu de notre armée aux abois, et l'incendie s'y allumera sous l'éclat de nos dernières bombes. Héricourt fera des vœux pour être emporté, et ses vœux ne seront point entendus. Il sera forcé d'admirer en pleurant une résistance si bien conçue, si bien ménagée, si bien conduite, si

1. M. Bretegnier.
2. M. l'abbé Gatin.

bien récompensée par le succès. Mais quoi ! cette résistance devait être notre ouvrage ; et par quelle misérable imprévoyance en avons-nous laissé à nos ennemis la pensée, la fortune et la gloire ! O terre d'Alsace et de Comté, pardonne-nous d'avoir oublié que tu étais la frontière naturelle de la France, que ces montagnes, ces bois, ces rivières, étaient comme des places dont il nous faut rendre compte, et qu'en les défendant, nous défendions l'œuvre de notre nationalité avec l'épée de Turenne, le génie de Vauban et la politique de quatorze siècles !

Après six mois de revers, nous avons beau nous éloigner encore de ces lieux où la France et l'Allemagne doivent s'enfermer pour décider leur querelle comme deux braves en champ clos. L'instinct de la défense nous y ramène comme malgré nous. Un général d'une grande valeur et d'un grand renom a reçu la mission de conduire cent vingt mille hommes devant Belfort et de débloquer cette place, qui étonne par sa résistance héroïque l'obstination de nos ennemis. Nos espérances n'ont déjà plus de bornes, Bourbaki victorieux délivrera l'Alsace, passera le Rhin, envahira le grand-duché de Bade. Que l'entreprise est belle ! Mais que de difficultés pour l'accomplir avec toute la rapidité qu'elle demande et tout le secret qu'elle impose ! Il faut quitter la Loire, remonter à l'est, marcher d'un pas vif, ferme et dis-

cret, en trois colonnes serrées, vers le Doubs, vers l'Ognon, jusque vers la Saône, tromper la vigilance de Werder, ou le prévenir, ou l'écraser dans ces montagnes où les deux nations vont se heurter pour la dernière fois. Werder est averti. Il quitte Dijon, il traverse en courant Gray, Combeaufontaine, Port-sur-Saône : on le signale à Frasne, à Mailley, aux environs de Vesoul ; nulle part on ne peut ni l'atteindre ni pénétrer son dessein. On dirait une fuite, et c'est à peine si les deux armées, marchant parallèlement l'une à l'autre vers le même but, échangent quelques coups de fusil entre leurs avants-postes ou leurs grand'gardes. Où Werder acceptera-t-il la bataille? A Vesoul peut-être? Non, sa position n'y serait pas assez forte, il évacue Vesoul et continue son mouvement vers la Lizaine, où ses campements l'attendent. Pour l'assurer, que ne risquera-t-il pas? Il aventure une colonne entière à Villersexel, à Moimay, à Marat, jusqu'à Esprels; il dissimule derrière ce rideau la pensée de toutes ses opérations; il demeure deux jours sur les hauteurs dans une sorte d'attente, l'oreille au vent qui lui apporte le bruit de la bataille, les yeux fixés entre Héricourt et Belfort, sur ce bassin prêt à le recevoir. Cependant la mêlée s'engage à Villersexel, et le bourg, inondé de sang, couvert de ruines, est tour à tour pris, perdu, repris, parmi des prodiges de courage où les deux

peuples ne peuvent se refuser une mutuelle admiration. La victoire nous reste, mais Werder profite de notre victoire comme il eût profité de notre défaite. Il sème de loin en loin ses éclaireurs pour essuyer le feu de nos avant-gardes. On croit le surprendre et on ne trouve plus que la trace de son passage. Tantôt il nous attend, tantôt il nous tient à distance, et, multipliant ainsi les piéges, les escarmouches, les simulacres d'attaque, il passe la Lizaine, s'enferme sur la rive gauche avec cinquante mille hommes, et attend, dans ces retranchements préparés depuis trois mois, l'heure décisive de la suprême rencontre,

Heure attendue et redoutée de toute la France, que la crainte, la confiance, le désespoir, se partageaient dans toutes les âmes. J'hésite à la peindre : c'est l'heure de l'agonie, et cette heure durera trois jours. Mais pourquoi nous taire ? Il faut nous élever au-dessus de la fortune et démontrer que si nous avions contre nous la nature, l'art, la stratégie, il nous restait quelque chose de plus noble, de plus beau, de plus français que ces grandes choses : il nous restait le courage. Nos soldats n'ont pas vaincu, mais ils étaient dignes de vaincre. Acceptons que l'Allemand nous donne une leçon de stratégie, et donnons à la postérité la leçon mille fois plus sublime du courage malheureux.

II. Je revendique hautement le courage comme une qualité naturelle à notre nation, et qui a éclaté devant Héricourt avec d'autant plus de vivacité et de grandeur qu'il n'était presque plus soutenu par l'espoir du succès. Je vais plus loin, et je déclare à l'honneur de la France et de l'armée, ce courage est demeuré jusqu'à la fin obéissant, discipliné, héroïque. L'armée, en face de l'ennemi, écoute encore ses chefs, et tout marche à leur parole. Rappelez-vous la situation des affaires et des esprits dans les trois journées que nous célébrons. Tout était abattu, tout était désespéré. Au timon de l'État, l'incapacité et la division; le silence des lois dans le tumulte des armes; la désorganisation dans les services, la contradiction dans les dépêches, et, parmi toutes les incertitudes du commandement, un mot jeté à l'étranger comme un défi, à la France comme un ordre, à l'histoire comme un trait de folie: la guerre à outrance! La guerre, mais tout manque pour la continuer, l'argent, les soldats, les équipages; tout la condamne, la saison, le climat, l'état des chemins; tout la rendra mortelle, le froid, la faim, la défaite. La guerre à outrance, mais c'est la guerre aux éléments, à la raison, à l'évidence, c'est l'aveuglement et la fureur. Cette politique, cette incapacité, je la déplore; ces vivres épuisés, ces munitions qui vont manquer de toutes parts, ces chevaux qui reculent

sur des routes couvertes de glace, ces canons d'une portée trop courte, l'histoire les signale, l'histoire a déjà prononcé. Mais le soldat français, malgré l'esprit révolutionnaire dont tant d'âmes sont comme remplies et affolées, n'en viendra pas moins donner l'assaut durant trois jours, sur une longueur de quatre lieues, à cette formidable ligne de la Lizaine, fortifiée par le vainqueur de Strasbourg, couverte de tant de batteries, pleine d'Allemands enivrés de leurs succès et qui n'ont plus qu'une palme à gagner pour assurer à leur patrie deux provinces, cinq milliards et la gloire immortelle de toute la campagne. Le soldat français ne tremblera ni de peur, ni de froid, ni de faim. Il obéira sans se plaindre, il marchera sans pâlir, il tombera sans reculer. N'est-ce pas là le courage, la discipline et l'honneur ?

Ce n'est pas avec les larmes de la parole sainte que l'on peut songer à peindre ce combat d'artillerie qui a mis en mouvement, des deux côtés de la Lizaine, plus de six cents canons. Nous avions chassé l'ennemi devant nous à Coisevaux, à Byans, à Verlans. La réserve générale campe à Coisevaux, en face du mont Vaudois, et, poussant sa reconnaissance à découvert, elle est saluée par les obus de l'Allemand. Les chevaux se cabrent, plusieurs hommes sont blessés, mais le colonel Carré, à la tête du 29e de marche, demeure immobile sous cette pluie fou-

droyante. C'est un marin, c'est Pallu de la Barrière qui commande le corps d'armée. La résolution froide dont il a contracté l'habitude au milieu des tempêtes de l'Océan éclate dans sa tête réfléchie, sa parole précise et son attitude martiale. Il sort victorieux du combat d'Arcey, il espère devant Héricourt une journée plus décisive. Après avoir reconnu distinctement les sept batteries disposées en étage sur les pentes du mont Vaudois, il ouvre le feu dès le 15 à deux heures du soir, éteint une batterie, oblige une autre à se retirer, et concourt ainsi au succès du jour, qui fut marqué sur toute la ligne de bataille. A droite, le 24e corps éclate et tonne avec non moins de fureur, le 20e remplit tout le centre de ses feux et de ses coups, tandis que le 18e, un peu retardé dans sa marche, prend ses positions à gauche au sortir de la forêt, entre Luze et Couthenans, espace ses pièces et prolonge sa vive attaque jusqu'à la nuit. Quel spectacle! l'air est tout en flammes, le sol tremble et s'ébranle au loin, Belfort espère, la France écoute, et le canon de la Lizaine semble retentir, avec un douloureux écho, au fond de toutes les âmes.

Mais ce n'est ni l'obus ni la bombe qui décideront de tout ce duel. L'artillerie commence ou achève les batailles, la cavalerie les précipite, l'infanterie seule peut les gagner. Il faut marcher, échanger des balles, s'aborder à la baïonnette, se disputer corps à corps

les positions favorables. Choisissez sur toute la ligne tel corps qu'il vous plaira, dans chaque corps telle division, tel régiment, telle compagnie, du 14 au 18 janvier, tel jour ou telle heure que vous voudrez, partout où notre brave infanterie a reçu cet ordre qui était pour tant de braves un ordre de mort, elle s'est levée, elle a marché, elle a fait œuvre d'obéissance, de discipline et de cœur. Partout le même obstacle, le même effort, la même grandeur d'âme. Pas une défection, toujours le courage, souvent l'héroïsme.

Fixez d'abord vos regards sur Montbéliard, où la Lizaine achève son cours et où la droite de notre armée cherche à s'établir. Pendant que le 4e bataillon des mobilisés de la Haute-Saône répand ses éclaireurs sur le plateau de la Petite-Hollande, les turcos envahissent au pas de charge la hauteur qui domine la ville, chassent les Prussiens, s'emparent de leurs canons, descendent dans les rues et bravent le feu du château. Que l'ennemi s'abrite derrière ces murailles, qu'on ne puisse ni le compter ni l'atteindre, qu'il lance ces obus pour attester sa présence sans se découvrir, il y a là de la tactique et de la prudence, mais le courage est ailleurs. Je l'honore et l'admire dans ces braves Français qui viennent d'être frappés et qu'on rapporte les uns morts, les autres mutilés et sanglants, dans les maisons de la ville. Le prêtre accourt. A la première vue de ces corps en lambeaux

un mouvement de surprise s'empare de lui : un des blessés l'a remarqué, il se lève à demi, et de la main qui lui reste, il invite le ministre du Seigneur à s'approcher. Quel noble geste ! quelle ferme parole ! Le prêtre l'aborde et veut le consoler. « Combien je voudrais adoucir vos souffrances ! — Mes souffrances, mais je ne sens rien, on ne souffre pas quand on meurt pour la patrie ! »

Avançons un peu, voici le village et la plaine de Bethoncourt encore couverts d'un crêpe funèbre. Ici l'ennemi a tout gagné, excepté la gloire ; les nôtres ont tout perdu, excepté le courage. Tout est fait pour la sûreté de l'ennemi : les sommets couronnés de bois où se cachent les batteries foudroyantes ; les maisons en amphithéâtre où les soldats s'échelonnent et se dissimulent ! un cimetière qui les abrite par milliers ; le talus du chemin de fer qu'il faut gravir pour parvenir au village ; la rivière qui baigne le talus et qui en forme avec des rochers à pic la principale fortification. Eh bien ! il s'est rencontré des chasseurs, des soldats de ligne, des mobiles, pour tenter l'assaut de tant de remparts et pour mourir à leurs pieds. C'est le 16e bataillon de chasseurs, qui y perd cent soldats et cinq officiers ; c'est le 63e de ligne, qui partage les mêmes dangers, se signale par la même vaillance, et se console aussi de ses pertes par la pensée qu'il a fait son devoir. Les

mobiles de la Savoie campaient en face sur la lisière de la forêt. Le marquis Costa de Beauregard les commande : imaginez la bravoure unie à la popularité. Un prêtre est au milieu d'eux : imaginez le zèle avec l'éloquence (1). Ce prêtre a partagé depuis quatre mois leurs privations, leurs souffrances, leurs périls. Maintenant qu'il faut marcher contre Bethoncourt, on le regarde, le silence se fait, le signal se donne et tout le bataillon tombe à genoux sous cette main qui absout et qui bénit. Les voilà qui se relèvent, échangeant entre eux des regards où les adieux se peignent, laissant tomber des larmes silencieuses à la pensée de leurs mères, de leurs montagnes et de leur Dieu. Ils marchent, tout se taisait à leur approche, et Bethoncourt semblait évacué. Mais à peine ont-ils traversé la moitié de la plaine, que le village, le talus, la crête, se peuplent de fusils. L'ennemi est invisible, mais il est partout. Les balles sifflent, les obus pleuvent, les braves tombent. A la tête de ces braves, deux capitaines, François Milan et Félix Besancenot, à côté d'eux le chirurgien Desmoulins qui reçoit le coup mortel en les assistant ; avec eux soixante-onze enfants de la Savoie, héros de vingt ans, Français depuis dix ans à peine, et qui viennent mourir pour leur nouvelle patrie avec ce zèle, cette obéissance,

1. M. l'abbé Juteau.

cette abnégation qui accomplit le devoir, mais qui ne le discute jamais. Le prêtre témoin de leur mort a recueilli leurs dernières paroles. Il les a citées sur leur tombe, je les répète devant ces autels, les anges et les hommes en ont fait le sujet de leur entretien. Un obus éclate auprès du capitaine Besancenot et lui brise la main droite. « Ce n'est rien, » dit-il ; il ramasse son épée, et regardant sa troupe avec plus de fierté encore : « En avant ! » Il s'avance le premier, sa troupe le suit, deux balles le frappent, il tombe pour ne plus se relever. Eh bien ! le capitaine servira, en tombant, de rempart à ses soldats : « Abrite-toi derrière mon corps, » dit-il au caporal qui l'accompagne. Son testament n'a qu'une ligne : « Écris à ma famille que je suis mort en brave. » Son dernier soupir est une prière : « Mon Dieu ! ayez pitié de moi. »

La Charente aura des héros dans cette journée aussi bien que la Savoie. Je n'en veux pour exemple que le jeune et brillant Marcellus, sorti de l'école de droit avec tous les lauriers, cher à tout l'Angoumois à cause des espérances de son nom, l'unique consolation d'une mère vénérable, l'unique appui de ses neveux encore en bas âge. Laissez donc un tel soutien à cette mère, à ces quatre sœurs, à ces deux petits enfants. Marcellus a vingt-six ans, il n'a point rêvé la carrière des armes ; c'est à la famille qu'il veut dévouer sa vie, c'est aux lettres qu'il veut de-

mander un peu de cette gloire qui a consacré le souvenir de son aïeul. Son âge le dispense, mais son nom l'oblige ; sa santé ébranlée demande les ambulances, mais sa noblesse soupire après la bataille. Soldat, lieutenant, capitaine, soit qu'il obéisse, soit qu'il commande, il se donne toujours. Il donne, il prodigue autour de lui l'argent, les soins, les conseils, les exemples, soutenant par ses lettres sa mère, qui n'espère plus le revoir, par ses paroles l'esprit de ses compagnons d'armes, par ses prières son propre courage et ses propres résolutions. « Je suis, disait-il, le soldat de Dieu avant d'être le soldat de la France. » Il sent que Dieu lui demande sa vie pour faire monter devant lui la flamme épurée du sacrifice. Que n'imagine-t-il pas pour la purifier encore d'avantage ? Le 13 janvier il se confesse avec le pressentiment qu'il le fait pour la dernière fois. Dès lors il se bat tous les jours, à Sainte-Marie, à Montbéliard, à Bethoncourt. Là il entraîne sa compagnie par son élan contre cette forteresse pleine d'ennemis invisibles. La mitraille éclate au milieu de ces jeunes mobiles, tue les uns, disperse les autres, et le laisse seul avec son sergent. Qu'importe à Marcellus ! Il voudrait tomber seul et satisfaire pour toute l'armée. En avant ! toujours en avant ! Une balle l'atteint au cœur et l'étend par terre. Prenez ce corps, fidèle sergent, confiez-le à la piété des habitants de

Dung, bientôt vous viendrez le reconnaître, et vous le rapporterez aux lieux qui l'ont vu naître, sous les yeux d'une mère qui le réclame, qui le couvre de baisers et de pleurs, qui l'enferme dans le tombeau de ses pères et qui va s'y ensevelir elle-même après cinq mois passés dans les pleurs de l'agonie. Soldat de Dieu, reposez en paix ; soldat de la France, attendez au fond de ces caveaux funèbres le jour du réveil et de la victoire. Vous êtes tombé pour Dieu dans les batailles, comme vos aïeux tombaient pour leur roi sur l'échafaud ; mais ce n'est point la tristesse, c'est l'espérance qui chante sur la tombe des Marcellus. Écoutez dans quels vers ils prophétisent nos destinées :

La France a triomphé des vains efforts du crime
Et trompé des méchants l'espoir audacieux.
Elle renaît plus belle et du fond de l'abîme
S'élance au haut des cieux (1) !

Mais les champs de Bethoncourt cachent des piéges jusqu'au dernier moment ; il faudra y voir tomber des braves jusqu'après la bataille. A côté du grand nom de Marcellus, je place avec le même respect un nom plébéien digne des mêmes honneurs et des mêmes souvenirs. Le maréchal des logis Simon est Bisontin. Il a vingt-trois ans, il n'a manié jusque-là

1. *Odes sacrées, idylles et poésies diverses*, par le comte de Marcellus, p. 293.

que les crayons de l'architecture ; mais il appartient à cette mobile du Doubs dont l'infanterie a si bien tenu tête à l'ennemi à Voujaucourt et à Bondeval, et dont l'artillerie, mêlée au 24e corps, se signale par sa ferme attitude sous la conduite du capitaine Grévy. Un obus le frappe entre ses pièces, déchire ses entrailles et le jette dans les bras de la mort. Je cherche un prêtre, je ne vois que des camarades. Rassurez-vous, il y a là un chrétien qui le relève, qui le console, qui l'assiste, qui tourne vers Dieu son dernier soupir : c'est la mort de Bayard.

En face du mont Vaudois, où campe le 20e corps, les deux armées se touchent, leurs batteries mêlent de plus près leur feu redoutable, et cinq cents mètres à peine séparent les combattants sur un terrain qu'ils occupent et qu'ils cèdent tour à tour. Clinchant se réjouit de serrer l'ennemi de plus près, et avec le magnifique mépris qu'il professe pour la mort, il a résolu de mener son infanterie à cette vive et impétueuse attaque où il faut cent fois plus d'hommes pour l'entreprendre que pour la soutenir, dans chaque homme cent fois plus de courage, et où, malgré le nombre, malgré le courage, il restera toujours cent fois plus de périls que de confiance. Ses officiers d'état-major ne se ménagent pas : témoins ce Villeneuve, qui avait disputé pied à pied, chambre par chambre, tout le château de Villersexel aux Prus-

siens, et qui reçoit ici un éclat d'obus comme pour consacrer par une noble cicatrice la fin de sa campagne : témoin ce Saint-Raymond, qui continue son service les jambes traversées par une balle et qui parle en souriant de sa blessure. Le général Thornton est animé de la même ardeur et la fait partager à sa division. Après avoir repris Aibre, Trémoins, Couthenans, il campe à Tavey, face à face avec l'ennemi. Au delà s'élève le moulin de Bourangle, dont l'Allemand a fait une citadelle et qu'il a rempli d'une redoutable infanterie. Trois fois nos tirailleurs, sortant des bois, ont traversé la plaine à découvert, touché au moulin, commencé l'assaut : trois fois il a fallu reculer sous la mitraille; deux cents zouaves sont restés sur place, leur commandant est blessé, et le général qui a exposé sa personne dans cette attaque trois fois entreprise, trois fois repoussée, ne saurait dire ce qui le désole le plus, ou d'avoir perdu tant de braves ou de leur survivre. L'Allemagne triomphe dans ses forteresses. Ah ! derrière de tels murs on peut garder l'avantage, mais est-ce donc de ce côté-là qu'est le courage, la discipline et l'honneur.

Le même jour, à la même heure, la première division du 20e corps prenait l'offensive avec la même impatience. Elle a reçu l'ordre d'attaquer le coteau de Saint-Walbert et de pousser jusqu'à Héricourt. C'est aux troupes les plus voisines de l'ennemi d'en-

gager l'action. Le général Logerot a confié ce soin au commandant de Vaulchier et à six compagnies choisies parmi des mobiles, des francs-tireurs et des régiments de marche. Vaillante troupe, sous les apparences de la fatigue et du dénûment ! Je salue d'abord le drapeau du 85e avec tout le respect dû à ses vieux services ; mais que ces braves me pardonnent si j'appelle vos regards sur des mobiles qui viennent de prendre le fusil et qui ne datent que d'hier. Ce sont les compagnies du Jura, recrutées dans nos plaines et dans nos montagnes avec ce patriotisme ardent, servi par une rare intelligence, qui signalait déjà à la fin du dernier siècle les enfants de notre province à l'admiration de l'étranger. Elles comptent trois campagnes dans quatre mois d'exercice ; elles ont reçu dans les Vosges le baptême du feu ; le combat de Beaune-la-Rolande les a affermies en les décimant, et les voici plus décimées encore par le froid et par la faim, aux prises avec un ennemi qui les attend à couvert et qui guette leur entrée en bataille. A côté d'eux, marchent les compagnies du Haut-Rhin. Elles se sont levées à la voix d'un orateur qui s'est fait soldat (1), que les suffrages unanimes ont porté au grade de colonel, et qui, retournant à la tribune après la campagne, laisse échapper encore

1. M. Keller.

dans sa parole en deuil tous les regrets et toutes les espérances de l'Alsace. Il avait donné à ces francs-tireurs son âme encore plus que son nom. Quelle épreuve le jour où il lui faut quitter cette Alsace envahie et perdue ! quelle épreuve plus cruelle encore le jour où il faut quitter à Besançon ses chers soldats et se coucher sur un lit de douleur pour suivre du regard seulement leur marche et leurs exploits ? Mais le Bourguignon vaut l'Alsacien dans la défense de la France. Le commandant de Lupé les mène de périls en périls avec cette fermeté vive dont le souvenir demeurera attaché à son nom ; l'abbé de Dartein les suit partout, toujours debout, toujours au milieu des balles ; ils ont pris Byans, et maintenant il faut escalader la hauteur de Saint-Walbert. Allons ! enfants de l'Alsace et de la Comté, marchez encore une fois sous le même drapeau et donnez-vous la main. Jamais le froid n'avait été plus intense, jamais les vivres n'avaient plus fait défaut. Le pain manque depuis cinq jours, le biscuit est insuffisant, on est réduit à disputer aux habitants affamés leur dernière ressource. Les villages sont abandonnés et une multitude de malheureux meurent au fond des bois, de faim, de froid et d'épouvante. Les soldats gèlent sur place, l'effectif des bataillons diminue, mais le courage croît, l'honneur parle, on oublie tout, tout excepté le devoir. Le commandant de Vaulchier à la

tête de ses Jurassiens traverse le vallon de Verlans, rallie à sa gauche les tirailleurs du 85e, commence à gravir les mamelons de Saint-Walbert, et se mêle aux francs-tireurs du Haut-Rhin. Les murs croulants, les carrières ouvertes, les buissons pleins de glace, sont franchis au pas de course. Nos braves montent toujours, mais les Allemands à demi cachés dans les brouillards font pleuvoir sur eux une grêle de balles. Il n'y a plus qu'un gradin à franchir pour atteindre le sommet et planter le drapeau; mais l'ennemi est à cent pas, il tire à bout portant, les Français tombent de toutes parts, le commandant de Vaulchier, le corps traversé par une balle, essaie de se relever, ses camarades le reçoivent dans leurs bras et prennent encore ses ordres. A la nouvelle de cette fatale blessure, tout le bataillon se sent comme frappé du même coup, Besançon y voit le présage d'un fatal dénouement, la Comté s'émeut pour l'aîné de cette noble race à qui l'épée et la plume sont également familières, et qui les met avec tant de zèle et de talent au service de la France. Dieu soit béni! Dieu nous l'a rendu, et je le vois agenouillé devant ces autels avec l'expression de la reconnaissance. Relisons cette page à nos neveux, ce n'est pas le succès, mais c'est le courage modeste, c'est l'indomptable honneur, c'est la foi chrétienne.

Et vous aussi, vous la relirez, derniers restes des

francs-tireurs de l'Alsace, si miraculeusement échappés à la bataille. Les braves des meilleures provinces, les fils de la Comté, de la Lorraine et de la Champagne, se sont donné rendez-vous dans ce corps d'élite, mais appelez-le aujourd'hui l'élite du tombeau, tant la mort y a couché de victimes. Encore cette élite, aux prises avec la mort comme avec l'ennemi, l'a quelquefois terrassée et vaincue. Citons ce sergent-major comtois qui est revenu à Montbozon la poitrine percée de coups, cet adjudant Colin, né en Lorraine, que deux balles ont frappé à la tête sans l'écraser, que tout le monde a cru mort et qui, trois mois après, a rapporté à sa famille, à sa province, à ses compagnons d'armes, la joie d'une résurrection. Pourquoi faut-il que la Champagne n'ait recueilli ici que des larmes et des souvenirs, et que vous n'ayez pas même pu lui rendre le corps de Lagrelette? De quel nom l'appellerai-je, cet héroïque enfant de Châlons-sur-Marne? Est-ce un officier? Est-ce un médecin? Il vient de commander le feu, l'épée haute, le regard ferme, le front découvert. Un soldat tombe à ses côtés. Il se penche vers lui. « Vous êtes blessé ! » Il cherche un appareil, il sonde la plaie, il apprête un pansement. Une seconde balle suit la première et frappe le médecin dans l'exercice de sa charité évangélique. Soldat et médecin tout ensemble, médecin pour panser les blessures, soldat pour les faire à

l'ennemi et les recevoir lui-même, Français deux fois si ce n'est pas assez de l'être une fois pour se dévouer et pour mourir, héros dix fois par jour et comme médecin et comme soldat. Il aimait l'étude avec passion, mais ses études étaient déjà des batailles. Au collége, à l'école de médecine, dans les hospices de Paris, il s'empare d'abord du premier rang, le garde comme un fief, et jouit modestement de sa jeune renommée, tant il se trouve dans son naturel. Ses thèses sont des assauts, ses concours des victoires, les médailles de la science sa première décoration. Il n'a que vingt-six ans, quatre compagnies savantes lui ont déjà ouvert leurs portes, et on lui prédit tous les honneurs de l'Institut.

Ah ! fatale guerre, pourquoi êtes-vous venue interrompre de si belles espérances ? Le jeune docteur a tout oublié pour se dévouer au soulagement de ses semblables. Il offre ses services, et sans attendre la réponse, le voilà qui forme avec quelques camarades une société de secours pour visiter les champs du carnage et soigner les blessés. On les a vus à Châlons-sur-Marne, à Gravelotte, à Amanvillers, à Montigny-les-Granges, cherchant partout la trace des victimes et poursuivant d'ambulance en ambulance dans cette mer de sang, la France vaincue et malade, avec plus de zèle et d'amour qu'Ulysse ne cherchait autrefois sa chère Ithaque. Après Sedan, ses compa-

gnons le quittent, mais il commence une nouvelle odyssée, toujours à la recherche de la misère, toujours à la recherche de la patrie; il la trouve dans les ambulances de l'étranger et jusque dans celles de l'ennemi, en Suisse, en Belgique, en Allemagne; il rentre en France par Mulhouse, c'était la France encore, et après quelques jours de repos, le voilà chirurgien et lieutenant dans les francs-tireurs du Haut-Rhin. Que vous dirai-je de ces deux ministères, de ces deux vies, de ces deux morts? Rien n'est à lui, ni ses jours, ni ses nuits, ni son temps, ni sa solde, ni même le pain qu'il reçoit pour sa subsistance. Ses jours se passent dans les guets, les expéditions, les tranchées; ses nuits au chevet des malades; sa solde lui semble inutile, il la distribue à ses soldats, un peu de pain lui suffit; mais le pain devient rare; les habitants de Byans ont pris la fuite, il ne reste qu'une humble femme, retenue par l'âge et qui pleure de faim sur un banc de pierre devant sa maison abandonnée. Lagrelette l'aperçoit, la console, tire de son sac ses dernières provisions, et lui donne à manger. C'est au sortir de Byans, c'est non loin de ce banc de pierre où vous faisiez l'aumône, que vous êtes tombé, noble jeune homme. Ah! je ne m'en étonne plus, Dieu vous a appelé. Vous méritiez de voir celui qui a apparu à saint Martin le jour où ce soldat fameux a partagé son manteau avec un pauvre. Entrez dans

sa gloire. Les anges des hospices disputent aux anges des combats l'honneur de vous présenter. Le pain que vous avez donné s'est déjà changé dans leurs mains, comme le tablier de sainte Élisabeth, en fleurs d'immortalité. O lauréat des grands concours, vous tenez la vraie palme. Médecin et soldat, vous serez deux fois cité sur la terre à l'ordre du jour, deux fois couronné dans le ciel. On a vu, quelques semaines après, le père du héros fouiller inutilement les coteaux de Byans et de Saint-Walbert, pour retrouver la dépouille inanimée à laquelle il voudrait attacher encore une fois ses yeux et ses lèvres. Il n'a exhumé que des visages inconnus ; il a renoncé à cette stérile recherche, il n'a emporté de ce long et triste voyage que le souvenir de vos sympathies et de votre accueil. Non, je me trompe, il a une autre consolation : cette terre était faite pour recevoir son fils, la chapelle de Saint-Walbert est restée debout, comme un asile inviolable, entre ces deux batteries qui l'ont canonnée de si près; c'est aujourd'hui l'asile de la bravoure. Il y a vingt ans que l'eau sainte l'a trempée et que le sang de Jésus-Christ y coule sur l'autel. Soyez béni, ô vénérable Pasteur (1) qui avez planté la croix sur ce coteau, en y jetant comme un linceul ce lierre, ces églantiers, ces herbes grim-

1. M. l'abbé Gatin, curé d'Héricourt.

pantes, ces fleurs agrestes, mêlés à l'immortelle verdure du sapin. C'est un cimetière que vous avez bâti à la patrie, c'est un champ de gloire que vous avez semé pour la résurrection de la France !

Plus nos lignes se rapprochent de Belfort, plus la lutte est acharnée et la mêlée sanglante. On touche à l'enjeu de la campagne, et les deux peuples s'animent à cet aspect. Le 18e corps s'est disposé en bataille de Couthenans à Luze, de Luze à Chagey et à Chenebier. Chagey supporte presque tout le poids de la journée du 15 janvier. Malheureux village, puisque l'ennemi l'occupe ; deux fois malheureux, puisque le Français l'attaque ; malheureux mille fois, puisqu'il n'a pu le reprendre. C'est en vain que le général Bonnet s'empare des premières maisons, couronne les crêtes, et, quand l'ennemi veut l'en déloger, lance de toutes parts ses bataillons, paie de sa personne, multiplie les prodiges de tactique et de valeur. C'est en vain que le 4e zouaves marche à la tête de cette vigoureuse attaque avec une ardeur soutenue; ici encore il faut reculer. La perte est affreuse : un millier de morts, une foule d'officiers hors de combat. Quel carnage ! Mais aussi quelle vaillance ! A vous la victoire, puissances ennemies, à nous la couronne.

A nous la couronne, et j'en détache deux fleurs pour les jeter du haut de cette chaire sur deux tombes

ignorées que le gazon a déjà recouvertes, et où dorment deux braves en qui se peignent, en qui je loue tout ce que l'armée d'Héricourt avait de bravoure dans la jeunesse, d'expérience dans l'âge mûr, de foi dans tous les âges et dans tous les rangs.

A Louis de Courtois, douce et noble victime, qui gardait encore à vingt ans son innocence baptismale et qui, n'ayant quitté sa mère que pour revêtir l'habit du soldat, n'avait d'autre peine que de s'endormir chaque soir sans l'embrasser. Il dort maintenant ce jeune soldat, et le baiser de l'amour filial semble encore errer sur ses lèvres muettes. Cueillez-le, saints anges, et portez-le à sa mère avec cette humble fleur de nos regrets, toute pleine de nos larmes, toute teinte de son sang, mais déjà toute rayonnante de la bienheureuse immortalité.

Au colonel Pech, qui est venu achever sa vie militaire sur les bords de la Lizaine, où Louis de Courtois commençait la sienne. Il n'avait jamais connu ni la flatterie ni la peur. Il était sorti le dernier, en 1848, des Tuileries envahies par l'émeute. Il était entré le premier, en 1849, dans les murs de Rome reconquis sur la révolution. Pie IX l'a décoré, et cette croix lui a porté bonheur. Ah ! quoi que vous fassiez, le cœur qui bat encore sous le portrait d'un pape ne sera pas longtemps sans se réveiller aux saintes pensées de la foi et de la vertu. Le prodigue

qui a emporté l'image de son père ne tardera pas à soupirer après la maison paternelle. Le colonel Pech s'est réconcilié avec son Dieu, il s'honore de pratiquer sa foi, il a reçu dans la chapelle de Fourvières le viatique de sa campagne, et le voici, le 14 au soir, frappant à la porte du presbytère de Magny-lez-Lure pour y goûter le repos de sa dernière nuit. Il est tard, ses soldats dorment, mais la vue d'un prêtre lui fait oublier ses fatigues. Il veut parler de Dieu et de la religion. Écoutez-le, c'est un testament: « Je n'ai pas toujours rempli mes devoirs, mais la pratique m'en est chère aujourd'hui. Le jour où je me suis confessé a été le plus beau jour de ma vie. A présent je me sens sans aucune peur, parce que ma conscience ne me fait plus de reproches. Peut-être je mourrai demain, le champ de bataille m'attire. Monsieur le curé, priez pour moi et bénissez nos armes. » Oui, Dieu les a bénies, car c'est une bénédiction de mourir avec de tels sentiments dans l'âme et de telles paroles sur les lèvres. Le lendemain le colonel Pech était tué à la tête des mobiles de l'Aude. Il laissait la victoire et prenait la couronne!

A nous la victoire et la couronne dans le combat de Chenebier, qui marque la journée du 16 et qui suffirait pour apprendre au monde que les Français d'aujourd'hui valent ceux des siècles passés. Chenebier menaçait notre gauche, l'Allemand s'y était ré-

pandu dans tous les accidents du terrain, et ses batteries, placées l'une auprès du bois, l'autre sur un plateau élevé, formaient comme une ceinture de fer autour des mamelons qui se partagent l'intérieur même du village. Deux divisions du 18e corps reçoivent l'ordre d'attaquer ce point redoutable. Cremer y fera connaître la valeur de ses jeunes troupes ; Penhoat y agrandira son renom de marin en menant à l'assaut des chasseurs d'Afrique ; Billot y paraîtra digne du commandement. C'est l'artillerie qui engage le combat. Pendant près de deux heures les feux se croisent sans pouvoir s'éteindre, mais la neige molle où s'enfoncent les obus les empêche d'éclater, et l'action demeure indécise. A l'ordre du général Billot, l'infanterie va entrer en ligne. Cremer lance sur la droile ses soldats de marche et ses mobiles avec une égale impétuosité ; le colonel de l'Épée attaque la gauche, suivi de deux régiments ; au centre c'est l'amiral qui déploie sur le front de la bataille ses tirailleurs échelonnés et qui imprime à toute la manœuvre l'élan de son audace. La charge sonne, la fusillade s'engage, les colonnes se précipitent. L'Allemand, attaqué de toutes parts, commence à plier. On le presse, on le cerne, on l'aborde à la baïonnette. Il recule, se dérobe dans le bois voisin et bat en retraite sur Echevanne. Chenebier reste dans nos mains, et la journée du 16 se termine

par une victoire qui devait, ce semble, nous ouvrir dès le lendemain le chemin de Belfort. Mais l'ennemi préparait sa revanche à la faveur de la nuit. Quelle mystérieuse et tragique surprise ! Un ordre est parti du cabinet de Versailles, je voudrais dire de Berlin, avec la rapidité de l'étincelle électrique : Reprenez Chenebier à tout prix. A ce mot on sacrifiera tout. Le vaincu ne se donne pas une minute de repos, mais il observe et choisit ses positions pour l'attaque, se dissimule dans les plis du terrain et ramène à travers les bois cinq régiments soutenus par trois batteries d'artillerie. Sentinelles, où est l'ennemi : *Custos, quid de nocte?* Nos grand'gardes veillent, mais elles aperçoivent à peine, à travers les ombres, quelques silhouettes prussiennes. Sentinelles soyez attentives : *Custos, quid de nocte?* Mais les grand'gardes, dont la jeunesse excuse l'inexpérience, se bornent à quelques coups de fusils, et le camp français qui interroge son oreille, ne recevant pas d'autre avis, repose enseveli dans la fatigue du combat et dans la sécurité de la victoire. Sentinelles, la nuit va devenir fatale à nos armes : *Custos, quid de nocte?* L'Allemand se glisse à pas de loup, il reprend l'offensive, il entre à Chenebier, il écrase deux compagnies du Tarn. Nous sommes attaqués à la fois au nord et au sud, on nous enveloppe et l'on essaie de nous couper en gardant les bois d'alentour. N'importe, il n'y aura ni

terreur, ni confusion, ni méprise. Penhoat commande sur terre comme sur mer; son intrépide sang-froid ne se dément pas, son feu n'a rien de désordonné; tantôt il le retient, tantôt il le précipite, et sa vaillante division ne chancelle pas plus sous la main, au milieu de cette grêle de balles et d'obus, que l'équipage et les matelots dont il a cent fois enflammé le courage au milieu des mers. C'est à quatre heures du matin que cet affreux réveil a commencé; à dix heures l'étranger a évacué Chenebier. Ce n'est pas une retraite, c'est une fuite; il a abandonné ses morts, ses blessés, ses armes; cent prisonniers sont entre nos mains. Chenebier est repris. Voilà le sanglant et héroïque exploit qui signale la matinée du 17 janvier. Cet exploit consacre tous nos avantages. Encore une heure! encore un effort! Officiers et soldats, chacun regarde, interroge son voisin, attend des ordres. L'armée marchera-t-elle vers le nord en tournant le mont Salbert? Elle donnerait la main à la garnison de Belfort, débloquerait la place, et, soutenue par le canon aussi bien que par les sorties, elle rejetterait l'Allemand sur la rive gauche de la Savoureuse. Ou bien franchira-t-elle partout la Lizaine du même pas et au même signal pour attaquer par un immense mouvement les redoutes du mont Vaudois? La question s'agite dans toutes les têtes; il y a au fond des cœurs, sinon sur les lèvres, un cri unanime: En avant! en avant!

Écoutez : l'Allemagne tremble dans son camp. On a entendu des exclamations de douleur et de désespoir : « Héricourt sera le Sedan de notre campagne. » Regardez : les pièces se démontent, les équipages sont attelés, les sacs sont bouclés, l'ordre du départ est prêt. Hommes et chevaux sentant, pour ainsi dire, la terre se dérober sous leurs pas, tournent les yeux du côté du Rhin. Les bagages filent à toute vitesse à Valdieu, à Dannemarie, à Altkirch. C'est le prélude de la fuite. L'Alsace n'en doute plus. Elle apprête ses faux, elle aiguise ses piques, elle est debout, l'oreille tendue, l'œil au guet, elle attend les premiers soldats de l'Allemagne en déroute, elle hâtera, la fourche en main, la sortie de l'ennemi, elle veut venger cinq mois d'ignominies et de désastres.

Écoutez encore : En face de ce mont Vaudois qui est la clef de toute la position et qui va, ce semble, être envahi de toutes parts, la réserve générale frémit d'une noble impatience. Trois fois Pallu de la Barrière a offert pour tenter l'attaque ses onze mille fantassins, vieux d'expérience, jeunes d'honneur et de courage. Les lignes amincies des Allemands lui semblent épuisées. Il se disait à lui même : « Que faut-il pour les percer et les dissoudre ? Une épée hardie qui marche droit au rideau et qui le déchire. Ainsi s'élèvent au milieu des mers des îles entourées de nuées brumeuses que les navigateurs timides n'osent

pas reconnaître. Mais qu'un vaisseau plus fier traverse la ligne obscure, le jour se fait, la côte se découvre et les matelots saluent le port dans la lumière. En avant! en avant! A la guerre comme à la mer! » Cela est vrai, général, mais à la guerre comme à la mer, il y a des jours où l'équipage et le pilote sont tout à coup saisis par une trombe qui descend du ciel. L'équipage et le pilote n'en peuvent plus. On ne sait plus où l'on va. Dieu seul le sait. La victoire était dans nos mains, Dieu nous l'a reprise. Dieu, après cette belle leçon de courage que nous venions de donner, voulait donner lui-même à l'Allemagne, à la France, au monde, une grande leçon de politique.

III. Dieu ne l'a pas voulu! La guerre, comme l'a dit Joseph de Maistre, est un département dont Dieu s'est réservé le ministère. Il la mène du haut des cieux avec la vive et magnifique allure d'un cavalier qui fait sentir à son cheval tantôt le frein, tantôt l'éperon. Les vents, les frimas, les tempêtes, marchent devant lui et servent de ministres à ses desseins. Il sème à travers les armées les brouillards ou la lumière, et par les brusques changements qui se succèdent du soir au matin dans cette atmosphère qui nous enveloppe, il change, en dépit de toutes les combinaisons, la volonté des chefs et le destin des

batailles. Les esprits flottent ou s'affermissent à son gré; il donne ou il ôte, comme il lui plaît, la confiance aux plus hardis; son glaive invisible frémit au milieu de ces milliers de glaives levés les uns contre les autres; il pénètre au fond des âmes, les retourne pour ainsi dire contre elles-mêmes, et les pousse, malgré leurs convictions personnelles, malgré leurs instincts, à des résolutions inattendues où éclate, au-dessus de la faiblesse humaine, toute la grandeur et toute la miséricorde de Dieu.

Qui semblait mieux prédestiné que Bourbaki à jouer, d'un coup de dé, devant Héricourt, la partie suprême? L'Afrique, la Crimée, l'Italie, avaient vu sa bouillante audace. Il avait attaché son nom aux plus belles affaires d'avant-garde, prodigué sa vie, électrisé des bataillons d'un geste ou d'une parole, emporté d'assaut, avec un égal entrain, les murs des cités ou les tentes du désert. Mais, après les trois journées d'Héricourt, en face de ce mont Vaudois qu'il faut forcer à la baïonnette, voilà qu'au lieu de ces soudaines illuminations qui éclairent la témérité, il n'a plus que des réflexions profondes. Son cœur est le même, mais sa tête est devenue attristée et pensive. Ce n'est plus un lion, c'est un sage. Il regarde, il consulte, il écoute. Un dernier avis qu'il reçoit le rend plus soucieux encore. Il faut entrer en conseil. Est-ce l'attaque ou la retraite qui sera résolue?

Le 17 janvier, à trois heures du soir, deux généraux, Billot et Bonnet, se rencontrent avec Bourbaki près de Couthenans, descendent de cheval et s'entretiennent un quart d'heure. Ce fut le quart d'heure qui décida peut-être des destinées de la France et de la paix du monde. En un quart d'heure tout est jugé : l'attitude de l'ennemi, la force de ses positions, les chances possibles du succès, les risques probables d'une défaite. Le succès est possible, l'échec est probable, mais l'épuisement des troupes est visible, les provisions manquent, un échec serait un désastre. Ce n'est pas pour eux que les généraux tremblent, c'est pour les cent mille vies qui leur sont confiées. Voilà notre dernière armée, voilà notre dernière ressource. On hésite encore. Mais non, il n'y a plus à hésiter. Il faut la sauver : les heures sont précieuses et la fatale nouvelle n'est que trop certaine. Ce n'est plus seulement Werder à combattre, c'est Manteuffel à prévenir. Manteuffel est déjà en Bourgogne, et personne ne va à sa rencontre, personne ne songe à l'arrêter ! Manteuffel précipite sa marche pour couper nos vivres, intercepter la route de Lyon, tomber sur nos soldats épuisés et étouffer entre deux feux le dernier bataillon de la France aux abois. Retirons-nous les pleurs dans les yeux, le deuil dans l'âme ; sauvons la France par la retraite, puisque nous n'avons pu la sauver par la victoire. Tout est dit: Dieu ne l'a pas voulu!

Dieu ne l'a pas voulu, parce que nous ne le méritions pas. A qui avions-nous confié le soin de veiller sur les limites de cette province, et d'assurer nos derrières pendant cette fatale campagne? Vous le nommez assez, cette chaire ne le nommera pas. Je dois taire devant les autels de mon Dieu et le tombeau de mes frères un nom fatal à l'Italie aussi bien qu'à la France, et pour lequel l'Église, déchirée par ses mains, n'a plus que les larmes versées sur la croix. A qui nous étions-nous confiés, grand Dieu! et comme le Ciel nous punit pour avoir, je ne dis pas accepté, mais souffert ces tristes services! A l'arrivée de ce blasphémateur public qui s'est donné la mission de délivrer notre patrie, non pas de l'Allemand qui l'occupe, mais du prêtre qui l'honore et qui la sert, il avait fallu feindre la reconnaissance, commander l'enthousiasme, imposer silence à nos lois, absoudre le pillage des maisons religieuses, fermer les yeux sur l'enlèvement des pasteurs, vanter sans y croire les avantages les plus stériles, oublier les fautes les plus graves de stratégie et de discipline, entendre l'Allemand nous faire la leçon sur nos vaines espérances et sur nos petites victoires, et après quatre mois d'une confiance toujours croissante et toujours déçue, il faut apprendre que les trente-cinq mille hommes réunis sous un tel commandement n'ont pas arrêté un seul jour, une seule heure, entre la Bour-

gogne et la Franche-Comté, ces troupes fraîches que Manteuffel amène à marches forcées, des bords de la Loire et de la Sarthe, au secours de Werder assiégé dans ces murs. Ce n'est pas le soldat que j'accuse, c'est le chef. Le soldat est Français, il sait combattre, il sait mourir; pourquoi ne le menez-vous pas à l'ennemi? Ah! il faudrait à la tête de ce corps d'armée le geste, la parole, l'épée de la France, et je n'y vois que l'étranger et la révolution. Ce défenseur volontaire n'a rien défendu; ce sauveur imaginaire a tout laissé perdre. On l'a averti, et il s'est obstiné à ne pas entendre. On lui a .reproché son inaction, et il s'est retranché dans son ignorance. Quelques bataillons reçoivent l'ordre de le provoquer en passant, et le voilà qui s'applique à les poursuivre, sans s'apercevoir qu'ils masquent autour d'eux le mouvement de toute une armée. Pour la vanterie italienne, ce sera un triomphe, pour la tactique allemande un amusement, pour la cause française une ruine. Pendant que le conspirateur émérite repose à Dijon, la Côte-d'Or est franchie sur dix points différents, par des corps séparés qui inondent comme en un instant les plaines de Dole, le val d'Amour, la forêt de Chaux, les bords de l'Ognon et de la Saône. Nos chemins sont coupés, nos approvisionnements sont perdus, il ne nous reste plus que nos montagnes pour retraite, et Manteuffel les envahit au pas de charge en

jetant derrière lui un regard ironique au héros qu'il a joué. Triomphez maintenant d'avoir préservé Dijon d'un redoutable assaut; vantez-vous d'avoir délivré la Bourgogne où l'ennemi ne fait que passer aujourd'hui parce qu'il a la certitude de s'y établir demain; huit jours après, la délivrance est une invasion, le sauveur n'a sauvé que sa personne, et il laisse à la Bourgogne comme à la Franche-Comté, l'Allemand pour maître, le mensonge pour excuse, le blasphème pour adieu. Ah! périsse le jour où il a mis le pied sur le sol de la patrie! Périsse le jour où ce pied a foulé le sol de cette province: *Excidat illa dies ævo!* Ce jour, je voudrais l'effacer de nos annales, car Dieu, ce jour-là, s'est retiré de nous. Avec de telles alliances, pouvait-on encore espérer la victoire? Le courage nous l'avait méritée, la mauvaise politique nous l'a fait perdre, Dieu ne l'a pas voulu (1).

Dieu ne l'a pas voulu, parce qu'il voulait imposer un terme à cette dictature qui épuisait nos forces, versait notre sang, décrétait la guerre à outrance et ne faisait triompher que l'outrance insolente de l'impiété et de la révolution.

Dieu ne l'a pas voulu, parce qu'il voulait nous apprendre à quelles extrémités la France peut être ré-

1. Voir les *Pièces justificatives*, à la fin du volume.

duite, quand elle oublie sa vocation, quand elle abandonne le pape, quand elle s'allie aux ennemis de l'Église, quand au lieu du Dieu des armées elle invoque la fatalité et le destin.

Dieu ne l'a pas voulu, parce qu'il voulait nous mettre à l'école du malheur et nous obliger à reprendre les traditions de la politique française, qui ne sont pas autre chose que les traditions de la politique chrétienne. Avant que le *Te Deum* revienne épanouir nos lèvres, il faut que ces lèvres superbes ne répugnent ni aux *Miserere* des grandes supplications, ni aux *Veni, Sancte spiritus*, des délibérations solennelles et des conseils souverains. Soyez béni, mon Dieu ! cette leçon de politique chrétienne et française a été enfin entendue. La France a remis ses destinées aux mains de l'Assemblée la plus religieuse qui nous ait représentés depuis quatre-vingts ans. Cette Assemblée a décrété la prière publique, elle s'incline au nom de Jésus-Christ, elle vient d'être unanime pour publier dans les camps et dans les armées la loi sacrée du dimanche. C'est l'armée qui nous donnera l'exemple de la foi, comme elle n'a cessé de nous donner l'exemple du courage. Le drapeau qui est à la prière ne tarde pas à être à l'honneur : courbez-le devant Dieu, il se redressera devant l'ennemi.

Vous l'avez vu s'éloigner le 18 janvier, au sortir de ce conseil fameux où la retraite fut résolue. La

retraite est ferme, modeste et lente. On n'entamera le 20e corps ni à Tavey ni à Verlans.

A Tavey, la 2e et la 3e division se succèdent pendant la nuit et font voir deux nuits de suite que le Français veille sur ses lignes et sur son honneur. Regardez ces régiments qui s'éloignent avec tant de douleur et de fierté. Celui qu'on appelle aujourd'hui le 47e de marche porte un autre nom dans l'histoire. C'est la légion romaine que le colonel d'Argy a formée avec tant de zèle, que notre archevêque aimait à recruter lui-même et dont il s'est montré, avec autant de générosité que de noblesse, l'insigne bienfaiteur. Comme elle s'est bien battue à Villersexel ! Comme elle tient jusqu'au dernier moment à Byans et à Tavey ! Mais par quelle heureuse rencontre leur illustre aumônier, ce prêtre comtois si cher au pape, au soldat, à notre province, vient-il, au retour de son pèlerinage de Jérusalem, retrouver aujourd'hui sur ce champ de bataille les dernières traces de leur campagne et jeter l'eau sainte sur cette terre arrosée de leur sang (1) ! Disons-le bien haut, tels il les a vus sur les bords du Tibre, tels nous les avons admirés sur les bords de la Loire, de l'Ognon et de la Lizaine. Ce sont toujours les héros de Mentana, ce sont toujours les soldats du pape. Ils l'étaient hier, demain

1. Mgr Bastide, né à Ornans (Doubs), chanoine de Sainte-Marie-Majeure, protonotaire apostolique, camérier secret de Sa Sainteté, aumônier de la légion romaine.

ils le seraient encore. Disons-le bien haut, que leur aumônier le redise au saint-père, et que ce témoignage, venu de si loin, mais apporté par une bouche si chère, mêle un peu de joie au calice dont le vicaire de Jésus-Christ épuise l'amertume avec une si lumineuse sérénité.

A Verlans, la première matinée de la retraite est pour nos armes une journée glorieuse. Je vois plus de mille Prussiens se précipiter sur nos positions, gardées par les mobiles de la Haute-Garonne et de la Loire; mais le 85e les a prévenus. Le colonel Godefroy, qui commande ce régiment, lance deux compagnies à leur poursuite. C'est un combat à la baïonnette, c'est une lutte corps à corps, c'est un de ces bonheurs que rêve le soldat français, et le commandant Ferrier, qui y trouve une blessure, ne songe pas à s'en plaindre. Sur un pareil terrain deux compagnies suffisent pour battre un millier d'Allemands. Le sol est jonché de morts, et cinquante prisonniers restent entre nos mains. Quelle belle escorte pour ce drapeau qui se retire! Comme il nous sied bien de répéter qu'il n'emporte pas une tache: *Non inferamus crimen gloriæ nostræ.*

Il faut cependant en détacher nos yeux pour adorer les desseins de la divine Providence et accomplir les devoirs qu'elle impose au courage religieux et civil aussi bien qu'au courage militaire. Entrez dans ce

conseil éternel où s'élaborent les desseins de miséricorde aussi bien que les desseins de justice, et bénissez Dieu qui a sauvé votre ville. Assez de sang, assez de pleurs avaient inondé notre sol. Assez de mères avaient pleuré sur leurs fils. Assez de prêtres avaient tremblé à l'autel, assez de vierges avaient gémi et prié dans le cloître. Résignons-nous à la retraite, acceptons l'armistice, jouissons de la paix. C'est à vous, cité d'Héricourt, qu'il convient de reconnaître avant toutes les autres les soins maternels de la Providence. Encore un jour peut-être, et vous étiez ensevelie au milieu des flammes. Dieu ne l'a pas voulu : c'est ici que la foudre s'est éteinte, c'est au-dessus de vos têtes que l'ange exterminateur a remis son glaive dans le fourreau.

Vous voilà tout entiers aux devoirs de la charité. Quels legs affreux la guerre laisse entre vos mains : des morts inconnus semés çà et là dans la plaine et sur les coteaux, trois ambulances remplies de blessés et de malades, plus de pain, plus de vêtements, presque plus de remèdes, douze cents ouvriers sans nourriture et sans travail, six mois de chômage, une année de misère. N'importe, bénissons Dieu et relevons-nous à force de vertus. C'est la misère qui fera reluire le mérite de vos pasteurs, de vos magistrats. de vos religieuses et de vos médecins. Ils ont fait leur devoir, et leur modestie, qui m'écoute, ne veut de

moi que cette louange. Toute la ville a fait son devoir, vos mobiles à Belfort, vos citoyens dans le conseil, vos femmes et jusqu'à vos enfants dans les ambulances. C'est vraiment une ville française, elle se lève tout entière le soir où l'on découvre le corps du sergent Lepault, elle prend des flambeaux et des torches, elle l'accompagne à l'église avec le recueillement d'un deuil national. Quand vous ne pouvez plus suffire à la tâche, voici l'école de médecine de Zurich avec toutes les ressources de la science et toutes les inspirations du dévouement. Elle s'offre, elle se donne, elle se prodigue à tous les malheureux sans distinction de culte ni de nationalité ; elle laisse dans cette ville les plus sympathiques souvenirs. Quand les pauvres et les blessés manquent de servantes, voici, comme au temps de saint Vincent de Paul, les dames les plus qualifiées du pays. Elles revêtent le tablier des ambulances, elles préparent les remèdes, elles refont la couche du soldat, elles tendent à des inconnus la main d'une sœur ; non, ce n'est pas assez dire, elles ont pour eux le sourire, les paroles et les larmes d'une mère. Quand vos provisions s'épuisent, Lyon, Marseille, Lausanne, Genève, Londres, Saint-Pétersbourg, les renouvellent à l'envi. Quand votre bourse est vide, les États-Unis organisent pour vous de brillantes loteries, les princes de la maison de Bourbon donnent la main

aux filles de la maison de Bragance pour quêter en votre faveur au Brésil, en Angleterre, en Belgique. La Belgique a ses Mérode, la Franche-Comté ses Grammont; ces deux maisons deviennent pour nous de vrais couvents de charité; le nom de Montalembert, qui les couronne, ajoute à toutes ces recommandations celle de l'éloquence; la noble femme qui le porte a ému les deux mondes en leur peignant vos douleurs, elle a reçu l'or à pleines mains, elle l'a versé à pleines mains dans les deux Bourgognes. J'acquitte, en publiant toutes ces choses, la dette de la reconnaissance publique. Vos bienfaiteurs sont les mêmes qu'il y a trois siècles. Vous les reconnaîtrez plus longtemps encore à leurs hospices qu'à leurs palais. L'hospice de Luxeuil s'achève quand le château de Villersexel s'abîme dans les flammes. La charité s'est vengée d'avance des outrages de la guerre et de la fortune. Bénissons Dieu, saluons les économes et les dispensateurs de ses bienfaits, entrons à force de reconnaissance dans le dessein si visible qu'il a de sauver la patrie par la solidarité de toutes les classes, la concorde de tous les sentiments, l'union de tous les cœurs.

Faisons notre devoir, nos morts ont fait le leur avec une incomparable magnanimité. Un jour, Démosthènes se leva au milieu de la Grèce assemblée, et il jura, par les grands morts et les grands souve-

nirs, qu'Athènes ne s'était pas trompée en livrant à Chéronée, pour l'indépendance de la Grèce, le combat où devaient échouer ses derniers efforts. « Oui, s'écria-t-il, si l'avenir eût été manifesté à tous, si tous l'avaient su d'avance, Athènes même alors n'aurait pas dû changer de conduite, pour peu qu'elle tînt compte de sa gloire, de ses ancêtres et de l'avenir. Il semble maintenant qu'elle ait échoué. C'est le sort commun des hommes quand les dieux l'ont ainsi voulu. Mais si Athènes eût abandonné sans combat tout ce que nos pères ont défendu au prix de tous les dangers, qui donc n'eût pas à bon droit couvert de son mépris les lâches conseillers auxquels elle eût obéi ? Non, vous n'avez pas failli en vous risquant pour le salut et pour la liberté de la Grèce. Non, j'en jure par vos pères qui, à Marathon, offrirent leur poitrine à la mort, par ceux qui se sont rangés en bataille à Platée, par ceux qui ont combattu sur mer à Salamine et à Artémise, par tant de héros que la ville a ensevelis dans les tombeaux publics. Elle les a tous jugés dignes du même honneur, tous ont fait œuvre de gens de cœur, et pour la fortune, ils ont eu celle que les dieux ont voulue (1). »

Eh bien ! je viens, comme Démosthènes, le jurer au nom de cette assemblée si imposante et si belle où les défenseurs de Belfort se mêlent aux derniers

1. *Discours sur la Couronne.*

restes de la bataille d'Héricourt ; au nom de ces prêtres, de ces soldats et de ces magistrats qui forment à nos morts un si magnifique cortége ; au nom de l'armée et au nom de la France ; au nom de tout le sang versé sur les bords de la Lizaine, et dont Bourbaki vous parle dans ses lettres (1) avec tant de foi, de patriotisme et de larmes ; je le jure, ce qu'ils ont fait, ces morts, il fallait le faire, nous le ferons nous-mêmes, s'il le faut, et nos derniers neveux le feront à leur exemple. Non, vous ne vous êtes point trompés en vous risquant pour le salut de tous. Non, par les grands noms de Clovis, de Charles Martel et de saint Louis, par vos pères qui ont combattu aux Pyramides et à Navarin, par vos compagnons d'armes dont les ossements victorieux blanchissent sur tous les rivages de l'Afrique, de la Crimée et de la Cochinchine, non, vous n'avez point failli à votre honneur et à votre devoir; je vais plus loin que Démosthènes : non-seulement vous n'avez pas failli, mais vous nous avez glorifiés dans votre défaite, mais vous avez offert à Dieu un sacrifice agréable, mais vous avez racheté la France.

Elle a cru comme vous, elle s'est dévouée comme vous, elle a fait comme vous le sacrifice de sa vie à Dieu et à la France, cette humble religieuse d'Héricourt qui est morte en soignant vos blessures, et dont

1. Lettre de M. le curé d'Héricourt. Voir aux *Pièces justificat.*

le cercueil a été déposé à côté du vôtre (1). Soyez bénis, jeunes soldats tombés dans la fleur de votre vaillance ; jeune religieuse, soyez bénie, vous êtes tombée dans la fleur de votre dévouement. Il est juste de rapprocher ces deux tombes ; allons les saluer des mêmes acclamations, couronnons-les des mêmes palmes, demandons-y d'une seule et même voix la grâce de la France.

C'est la grâce que j'implore, ô mon Dieu, au nom de ce sang répandu. La France est coupable, mais pesez dans la balance de votre équité éternelle tout le sang qui crie pour elle grâce, pitié, pardon. C'est le sang du fils de saint Louis, et il a été versé sur l'échafaud ; c'est le sang de nos prêtres et de nos pontifes, et il a coulé par torrents dans nos rues et sur nos places ; c'est le sang de nos soldats, et il vient d'abreuver tous les champs de bataille ; c'est le sang de nos religieuses, et nos ambulances, nos hospices, en exhalent partout la suave odeur. Laissez éteindre dans ce sang précieux les derniers éclats de votre justice. O Jésus, vous venez d'être notre juge ; ô Marie, soyez maintenant notre avocate, et la France, qui a reconnu votre Fils pour son maître à la clarté foudroyante de sa main, se sentant enlevée et bénie dans les bras de votre miséricorde, proclamera le Christ comme son roi, son sauveur et son Dieu.

1. Sœur Marie Kostka, religieuse de la Charité à Héricourt.

CÉRÉMONIE FUNÈBRE

DE SAINT-PIERRE-LA-CLUSE.

Le dernier et héroïque effort de notre arrière-garde dans la campagne de l'Est a été célébré à Saint-Pierre-la-Cluse, mardi 21 mai. Le clergé, l'armée, la magistrature, des populations entières, sont allés auprès d'un modeste, mais glorieux tombeau, verser des pleurs avec des prières, et écouter une parole qui sait toucher, émouvoir et charmer. La ville de Pontarlier s'était associée tout entière à cette grande démonstration, le tribunal avait suspendu ses séances, la compagnie du chemin de fer avait organisé un train spécial, et, à neuf heures du matin, une foule compacte descendait au Franc-Bourg, au pied même du vieux fort de Joux, et se dirigeait du côté de l'église de Saint-Pierre.

Tout était en deuil, le ciel comme la terre. La pluie tombait à torrents ; des brouillards, pareils à de blancs linceuls, se traînaient le long des noires forêts de sapins, aux flancs des rochers, et semblaient voiler les divers lieux où tant de braves soldats étaient tombés pour défendre ces portes de la France. La foule s'arrêtait émue à l'entrée du cimetière, regardant en silence le monument funèbre élevé par les soins de M. le curé de Saint-Pierre. Au milieu de fragments de rochers se dresse la tombe surmontée d'une croix. Autour du signe sacré

s'enroule une guirlande de fleurs, symbole d'une double espérance : celle qui touche au ciel, celle qui rattache à notre chère patrie.

Sur des plaques de marbre blanc se lisent ces mots :

« A la mémoire des soldats morts au combat de la Cluse, le 1er février 1871.

« Ils ont résolu de combattre avec courage.

« Pareils à des lions, ils se sont précipités et ont fait périr plus de mille ennemis (Machab.). »

Passants, saluez en silence
Ceux qui reposent en ce lieu ;
Soldats, ils sont morts pour la France,
Laissant aux jeunes la vengeance,
Leur âme et leur épée à Dieu !

Une grande draperie noire, semée de larmes et de croix, fermait l'entrée de l'église. Dans le sanctuaire, tout rappelait le deuil, mais aussi la vaillance : de sombres tentures, sur lesquelles se détachaient des couronnes d'immortelles, des fusils en faisceaux, des tambours et des drapeaux voilés de crêpes funèbres.

A dix heures, les soldats du fort de Joux descendent les pentes rapides de la montagne : le clairon résonne, les portes de l'église s'ouvrent, et le cortége vient prendre place dans le sanctuaire.

En tête, M. Picard, général commandant la division de Besançon, M. le préfet du Doubs, le général Robert, un des héros du 1er février, M. l'abbé Morel, l'intrépide aumônier des Vosges, qui a pris une si grande part à la bataille, le sous-préfet de Pontarlier, le lieutenant Jozan, beau-frère du colonel Achilli, cette grande victime de la journée, une foule d'officiers de tous grades ; le président du tribunal et le procureur de la République, les membres du barreau de Pontarlier, d'anciens magistrats de Besançon, M. le président Clerc et M. de Jallerange, les curés et les maires de toute la contrée, un grand nombre de Suisses et parmi eux M. le curé de Neuchatel et plusieurs autres prêtres.

Ce sympathique empressement témoignait de l'honneur que l'on voulait rendre aux morts ; mais ce qui touchait davantage, c'était de voir des pères, des veuves, des enfants venus de bien

loin pour prier sur cette tombe, et qui se consolaient du moins en voyant comment, en Franche-Comté, on honore le courage et le dévouement. En un clin-d'œil, les trois nefs de l'Église furent remplies, les tribunes envahies, et on entendait au dehors le bruit d'une autre foule, bruit semblable à la voix des grandes eaux. La céremonie était présidée par M. Perrin, vicaire général, délégué de son Em. Mgr le cardinal Mathieu ; M. le curé de la Cluse offrit le saint sacrifice, et l'oraison funèbre fut prononcée après l'Évangile. La bénédiction de la tombe nouvelle ayant été faite, M. le général Picard fit, en quelques belles paroles, l'éloge des vaillants soldats, et M. le baron de Sandrans, préfet du Doubs, exprima, avec son éloquence accoutumée, les émotions de la cérémonie.

La foule qui n'avait pu prendre place dans l'église, vint, à son tour, offrir le tribut d'une prière pour ceux qui dorment en attendant le jour glorieux de la résurrection. Plusieurs suivaient les chemins des forts, et de là se montraient les divers lieux où avaient éclaté le courage des nôtres ; les Bourgs, le val d'Oye, Notre-Dame de Montpetot, le château de Joux, et le Larmont d'où partait la fusillade, et surtout cette longue route des Verrières, où aucun Prussien n'imprima ses pas.

Les canons de l'enceinte du vieux fort reposaient sur leurs affûts, veillant sur la frontière. Qui eût jamais pu croire qu'ils tonneraient un jour contre l'ennemi, du côté de la patrie ? Mais ils tonneront encore et réveilleront d'autres échos ; alors on dira : Ils saluent la gloire de la France et font tressaillir les braves qui reposent dans le tombeau du col de la Cluse.

H. RIGNY.

(*Union franc-comtoise*, 24 mai 1872.)

ORAISON FUNÈBRE

DES

SOLDATS MORTS DANS LE COMBAT DE LA CLUSE

LE 1er FÉVRIER 1871.

Leonum more irruentes in hostes, prostraverunt ex eis mille..... universos autem in fugam verterunt.

Ils se précipitèrent sur l'ennemi avec la fureur des lions, ils en abattirent mille à leurs pieds et mirent tout le reste en fuite.

(*II Machab.* XI, 11-12.)

J'étais donc destiné à répandre partout les pleurs des Livres saints sur cette longue trace de sang que la guerre a imprimée, à travers nos plaines et nos montagnes, d'une extrémité à l'autre de notre chère Comté. Après avoir suivi nos braves le long de l'Ognon et de la Saône dans leur campagne, le long du Doubs et de la Loue dans leur retraite, à Cussey, à Héricourt, à l'Isle, à Ornans, nous voici, prêtres, soldats, magistrats, rassemblés dans le dernier coin

de terre que nous ayons disputé à l'ennemi, sur le théâtre du dernier combat, en face du dernier tombeau. La reconnaissance et l'admiration ne se lassent jamais. Ce champ de bataille, un ministre (1) le regarde avec tout l'intérêt du patriotisme et de la stratégie, et les généreuses sympathies qu'il nous témoigne s'expriment avec assez d'éclat, puisqu'il se fait représenter ici par un de ses frères d'armes (2), Comtois de naissance comme il l'est lui-même par l'adoption et par le cœur. Ce monument, un grand prélat (3) a donné l'ordre de l'élever à la mémoire de nos morts; les paroisses voisines viennent y apporter leur offrande; des pères, des veuves, des frères, des enfants, des prêtres, viennent y verser les larmes de la famille, de l'amitié, de la paternité spirituelle; des soldats viennent revoir les lieux où ils ont tiré l'épée pour la dernière fois, et les maisons hospitalières où ils ont serré la main à leurs camarades aux prises avec la mort; enfin l'Église et la France, réunies dans cet humble village désormais cher à l'histoire, s'agenouillent ensemble au pied des autels pour bénir le cimetière des héros et consacrer la pierre du souvenir. Mais un rayon de gloire se mêle ici à notre deuil. C'est avec l'accent du triomphe qu'il convient

1. M. le général de Cissey, ministre de la guerre.
2. M. le général Picard, commandant la 7e division militaire.
3. Mgr le cardinal archevêque de Besançon.

de raconter le combat de la Cluse ; c'est avec des lauriers et des couronnes que nous irons environner ce tombeau. Nous célébrons le dernier combat, mais ce combat est la première revanche. Nous saluons le dernier tombeau, mais les soldats qui y dorment ont déjà été vengés par la victoire, et je peux leur appliquer la louange que l'Écriture décerne aux Machabées : *Ils se sont battus comme des lions ; ils se sont précipités sur l'ennemi, ils en ont tué plus de mille, et ils ont mis tout le reste en fuite.* Il fallait combattre, il fallait mourir. Écoutez cette leçon d'honneur militaire et de valeur chrétienne, la dernière, mais la plus éloquente peut-être de toute la campagne, et qui, si les paroles me manquent, parlera assez d'elle-même à votre patriotisme et à votre foi.

I. Il fallait combattre : c'est un mot que je n'hésite pas à prononcer et qui résume ici tout l'honneur, tout le devoir, tel qu'il convient à la France de l'entendre. On reconnaît assez que nous avons de la générosité dans le caractère et de l'élan au début d'une campagne ; mais on nous accuse d'être incapables d'attendre, de résister, de souffrir ; on nous reproche d'avoir lâché pied ; on nous compte parmi les nations découragées. Je viens répondre à ce reproche par le récit du combat de la Cluse : ce récit est un grand exemple. Je ne le propose pas seulement aux

soldats, mais aux citoyens, mais à tous ceux qui, dans la vie civile comme dans la vie militaire, ont un devoir à remplir, et qui n'osent plus se promettre le succès. A ceux qui se croisent les bras en attendant la catastrophe suprême, je viens dire : La catastrophe, c'est votre lâcheté. Battez-vous, au lieu de vous plaindre et de vous désespérer, battez-vous jusqu'à la dernière heure, la plume à la main, la parole aux lèvres, l'énergie au fond de l'âme. Les ennemis jurés de l'ordre social tomberont à vos pieds par milliers, et les lâches qui les suivent seront mis en fuite. A ceux qui demandent à Dieu des miracles pour se dispenser d'avoir eux-mêmes des vertus, je viens dire : Le miracle, c'est à vous de le faire. Sauvez-vous du découragement, et Dieu sauvera la France de la décadence et de la ruine. Du courage après la défaite ; de l'espérance après le désespoir ; de l'action, encore de l'action, toujours de l'action, tant qu'il vous reste un devoir à remplir, c'est-à-dire un vote à donner, une vérité à soutenir, un coin de terre à défendre, un tronçon de plume ou d'épée au poignet, un cri dans la bouche, une étincelle dans le regard, un battement dans le cœur.

Il fallait combattre à la Cluze, même le 1er février 1871, quand tout le reste de la France venait de déposer les armes. Quel devoir inattendu ! quelle espérance trahie ! La continuation de la guerre était

impossible, la conclusion de la paix était évidente. A la nouvelle de l'armistice, une vive et profonde joie avait circulé dans les rangs, et notre armée de l'Est, épuisée de fatigues, accablée de froid, mourant presque de faim, plus traînante et plus malheureuse que la grande armée après le désastre de Moscou, avait ralenti sa marche entre Montbenoît et Pontarlier, comme pour reprendre haleine et mettre plus de liberté dans ses mouvements. Mais quoi ! l'armistice n'est point fait pour elle, et cette fatale exception, ignorée des nôtres, ne profite qu'à nos ennemis. Manteuffel précipite sa marche, surprend à Chaffoy et à Sombacourt nos troupes, qui reposaient sur la foi de la bonne nouvelle, et couronne de son avant-garde toutes les hauteurs du Jura. Mouthe, Foncine, Saint-Laurent, Saint-Claude, tombent en son pouvoir. Toutes les routes sont fermées, excepté celle de la Suisse ; encore un jour, et cette dernière ressource sera à jamais perdue. Tous les yeux se tournent vers le général en chef. Ah ! sauvez-la, général, sauvez-la de la captivité ou de la mort, cette armée de cent mille hommes, la dernière de la France, signez cette convention qui vous ouvre un territoire neutre ; la Suisse vous tend les bras, la France vous remercie, l'honneur vous absout.

L'honneur ! que dis-je ? ce n'est pas assez : non-seulement l'honneur y sera, mais encore la victoire,

qui devrait être partout, comme à la Cluse, l'inséparable compagne de l'honneur. Clinchant a juré, comme autrefois Moreau, qu'il ne perdrait dans sa retraite ni un soldat, ni un canon. C'est au général Billot et au 18e corps, c'est à la réserve générale qu'est échue la tâche suprême de veiller aux portes de la France et d'assurer le salut de l'armée. Ce rôle convenait au 18e corps. Formé en un mois, grâce à l'incomparable activité du général, moitié par des soldats de marche, moitié par des gardes mobiles, il avait battu l'étranger à Juranville ; l'extrême jeunesse de certaines troupes était soutenue par l'expérience des plus vieilles ; enfin il y avait dans l'âme des chefs du patriotisme, du courage, un vif et généreux sentiment de l'honneur militaire. La réserve générale se trouvait réduite, le 1er février, à trois régiments d'infanterie, soutenus par trois batteries de huit, mais c'était encore un véritable corps d'armée. Ses cadres étaient d'une solidité unique, ses officiers supérieurs anciens et éprouvés, et l'intrépide capitaine qui la commandait, Pallu de la Barrière, changeant d'élément sans changer d'habitudes, apportait au milieu des soldats cette prévoyance du danger, ce soin de l'équipage, ce fier mépris de la mort, qui caractérisent le marin français.

La plupart de nos braves gens, attristés de céder au froid et à la fatigue, se sentaient comme impa-

tients de se retourner contre l'étranger. On leur annonce qu'ils vont tirer le glaive avant de le remettre aux mains d'une nation voisine et amie, et les voilà qui déploient leur ligne de défense le long des hautes chaînes du Jura, des Verrières à la Cluse, dans le val d'Oye, jusqu'aux hauteurs des Fourgs, partout où l'ennemi peut attaquer nos derrières, tourner nos lignes ou couper nos passages. Essayez maintenant, heureux vainqueurs, d'entamer cette ferme arrière-garde ! La France vous attend, et vous saurez ce que vaut, ce que coûte le dernier soupir de la défense nationale.

Non, l'Allemand ne le savait pas. Il cherche sa proie, il la guette, il croit la tenir. Voyez, dans la matinée du 1er février, ces longues files noires qui se dessinent à l'horizon, et qui se détachent, par un mouvement rapide, sur la neige dont le sol est couvert. C'est une armée toute entière acharnée à notre perte. L'infanterie en occupe le centre, la cavalerie en forme les ailes, l'artillerie en soutient la marche à travers des routes déjà détrempées par un affreux dégel et couvertes de débris plus affreux encore. Pontarlier même ne les arrête pas. Ils se précipitent à travers la ville, ils remplissent les rues de leurs détonations et de leurs cris, ils franchissent le Doubs, ils demandent à tous les points de l'horizon où est cette dernière armée qui leur échappe, cette

dernière proie qu'ils ont promise à leur rapacité et à leur orgueil. Le Français s'est donc dérobé à cette furieuse attaque? Non, il repose dans ses lignes, et vous ne les forcerez pas. Une colonne prussienne, forte de cinq cents hommes, s'engage d'un pas rapide à travers la montagne, s'avance à la faveur d'un bois et médite de surprendre le village d'Oye, où le général Brémond d'Ars a disposé sa cavalerie appuyée par quelques compagnies de chasseurs d'Afrique. Les lions d'Afrique suffiront à notre défense. A peine avertis, ils accourent au pas de charge, fondent sur les flancs de l'ennemi, le délogent du bois qui le couvre et le refoulent jusque sur Pontarlier avec un immense convoi de morts et de blessés.

Ce n'est là que le présage d'un plus beau succès. L'Allemand avait tourné contre la Cluse ses meilleures armes, car le col de la Cluse est comme une clef mystérieuse pour ces barrières de rochers dressées par la main de la nature entre la Suisse et la France. On dirait une brèche à peine élargie par la main de l'homme, mais gardée à vue par les forts de Joux et du Larmont. Quel étroit passage! C'est là que les hommes, les canons, les chevaux, les voitures se pressent par milliers. La nuit succède au jour, le jour à la nuit, et le défilé dure encore. L'Allemand le sait, mais il ne savait pas que la foudre éclaterait sur sa tête du haut de ces remparts qui

semblaient abandonnés, ni que nos lions blessés à mort se retourneraient au dernier moment contre cette nuée de triomphateurs. Comptons les heures, mesurons les coups, jouissons de notre dernière victoire et de notre première revanche.

La dernière division du 18e corps venait de quitter Pontarlier. Il reste encore derrière elle le corps de réserve, avec l'ordre donné du général Billot de se retourner contre l'ennemi, si l'ennemi l'attaque, et de répondre pour toute la France aux balles de l'Allemagne. Glorieuse mission pour cette extrême arrière-garde à qui sont confiées les destinées de la patrie et qui seule va garantir, pendant près de trois heures, l'honneur du drapeau et le salut de l'armée. Il est midi, le combat commence. Les nôtres ne se sont repliés qu'au contact de l'ennemi, et, marchant lentement vers le col de la Cluse, ils en défendent les versants, du côté de Pontarlier, par une vive fusillade qui décime les Prussiens jusque dans le faubourg de Saint-Etienne. C'est en vain que Zastrow établit ses batteries sur un plateau voisin, ouvre un feu violent et couvre d'obus la route et le vallon. Le canon des forts l'oblige au silence, quand une panique répandue au milieu des convois par les décharges de mousqueterie rejette les conducteurs sur le front des troupes déployées au delà du col, se communique à quelques compagnies et les fait reculer jusqu'aux

premières maisons de la Cluse. N'appréhendez rien de ce mouvement involontaire. Pallu de la Barrière ramène ses braves au combat et gravit, sous un feu meurtrier, les pentes escarpées de l'étroit passage. Il faut reconquérir le terrain perdu. Le 18e corps entre en ligne. Trois généraux y mettent leur personne, leur épée, leur magnanimité et leur sang-froid : Billot, Pilatrie, Robert. Excusez-moi si je les nomme, malgré la présence de plusieurs : je parle d'avance le langage de la postérité. Trois officiers supérieurs y mettront leur tête. Quel prix, grand Dieu ! mais qu'importe le prix là où commande le devoir ? Saint-Aulaire est tombé, Achilli le venge et tombe à son tour ; Gorincourt reçoit un coup mortel. Qu'importe que les officiers tombent quand les soldats les suivent ! L'aigle d'Allemagne recule, et les trois nobles victimes demeurent ensevelies dans leur triomphe.

Il se fait alors entre les deux armées comme un moment de trêve et de silence. Un Prussien se détache des lignes, et, s'adressant au général Robert : « Toute résistance est inutile ; vous êtes tournés, il ne vous reste plus qu'à vous rendre. » La réponse du général est aussi fière que celle de la vieille garde ; elle est plus simple peut-être : « Pardon, répond-il avec une tranquillité sublime, il nous reste à mourir ; » et il donne dix minutes au parle-

mentaire pour rejoindre les siens. La même réponse, le même sang-froid éclate en d'autres termes sur toute la ligne. « Vous êtes prisonniers, » criait un Allemand au lieutenant-colonel Coquet, qui commande l'infanterie de marine. « Prisonnier ! non, c'est vous-mêmes. » Et l'Allemand recule, car ce mot vaut une décharge de mousqueterie. Un autre interpelle Pallu de la Barrière, c'est un autre mot qu'il obtient, mais le sentiment ne change pas : « Jamais ! je reprends le feu. » La fusillade recommence, en effet, plus vive que jamais. A côté de cette vaillante réserve qui avait supporté jusque-là tout le poids de l'action, le 42e et le 44e de marche soutiennent l'attaque et gardent l'honneur du passage. Partout la résistance, partout la victoire. Les soldats du génie se barricadent dans les maisons de la Cluse; le 92e de ligne, rappelé des Verrières, s'embusque en tirailleurs et répond avec un sang-froid merveilleux au feu plongeant de l'ennemi. Sur les plateaux, presque à la hauteur des forts, l'amiral Penhoat brave, à la tête du 52e de marche, tout le feu de la mousqueterie. Sa fermeté ne se démentira pas. Il est de ces marins qui sont venus donner à ces soldats l'exemple entraînant du dévouement et du sacrifice. Son courage a je ne sais quoi de simple, de familier et de communicatif. Il se répand autour de lui avec la tranquille sérénité de son âme. Toute l'armée le

connaît. Il s'est illustré devant Sébastopol par la résolution froide qu'il a prise de mourir à la tête d'une batterie abîmée par le feu de l'ennemi. Cette batterie a reçu le baptême de l'admiration publique, et on l'appelle, dans le récit de la campagne, la batterie des hommes sans peur. L'amiral, préservé des balles de la Russie, s'expose, seize ans après, aux balles de l'Allemagne. Ici il déploie le même sang-froid, ici il trouve encore cette main invisible et puissante qui a fermé tant de fois au-dessous de nos flottes les abîmes entr'ouverts de l'Océan. Quelle heureuse rencontre ! Il était, sans le savoir, en face de la chapelle de Notre-Dame de Montpetot, si chère aux marins et aux soldats des siècles passés, et où l'on voit encore parmi les *ex-voto*, l'image d'un vaisseau échappé au naufrage. O Marie ! ô douce étoile, si propice aux matelots français, levez-vous sur eux, dans ce ciel tout chargé de poudre et de fumée, et donnez-leur d'achever la bataille. Certains mobiles plient un moment, mais deux compagnies du Tarn, conduites par le commandant de Bourbon-Busset, offrent l'exemple de la résistance, et le 52e reprend l'offensive. Citons encore les compagnies de l'Allier; elles étaient à la peine, il est juste qu'elles soient à l'honneur. *En avant ! à la baïonnette !* crient les officiers. Ce cri, redouté des Prussiens, commence leur déroute, et les plateaux demeurent au pouvoir de l'amiral. Il est

six heures, la nuit tombe, on tire encore ; les dernières balles se perdent dans les ténèbres, ce sont les derniers coups de fusil que la France échange avec l'Allemagne. Une de ces balles va frapper, à côté de Pallu de la Barrière, le chef d'escadron de Maumigny qui recevait un ordre. Le cheval est foudroyé, le cavalier tombe, sa main droite est percée et couverte de sang. Enfin la nuit est venue. Le feu s'apaise, tout se tait, tout est fini. La France a maintenu sa ligne de défense dans toute sa longueur, l'Allemagne a reculé partout. Quel défilé ! quelles Thermopyles ! Là, nous mourons comme les Spartiates, nous avons refoulé la barbarie ; le sol nous reste, et le pied de Xerxès ne le foulera pas.

Levez maintenant les yeux avec un légitime orgueil vers ces deux sentinelles qui ont si bien gardé les portes de la patrie. C'est la première fois que le fort de Larmont est à la bataille ; mais comme il a supporté le feu et comme il a vaillamment répondu à l'ennemi! Non, je ne passerai pas sous silence ces traits obscurs de fidélité et de valeur, qui sont restés jusqu'à présent sans récompense, parce qu'ils ont échappé aux regards des hommes. Il faut nommer les héros du jour pour que l'ingrate postérité ne les oublie pas. C'est d'abord un humble ouvrier dont la vaillance est un titre d'honneur pour cette paroisse (1).

1. Léandre Merchet, menuisier à Saint-Pierre-la-Cluse.

Ancien artilleur, il s'est souvenu à quarante-cinq ans d'avoir porté les armes ; il a quitté le rabot et repris le mousquet, et le voilà renfermé avec une vingtaine d'hommes au fort du Larmont, le matin de ces engagements suprêmes ; il approvisionne les pièces, il donne de précieux renseignements aux brigadiers qui les servent, et, j'en crois votre chronique, il frappe à la tête un colonel ennemi. Venez au secours de ces braves, il en est temps. Le capitaine Malespine les relève, une compagnie du 29e de marche s'installe dans le fort, mais que de sang répandu avant d'y entrer ! Le capitaine, assailli par les balles, laisse en arrière douze soldats sous la conduite d'un sergent pour retarder la marche de l'ennemi. Ni le sergent ni les soldats n'ont reparu. Ils sont tous morts au poste de l'honneur. On n'a retrouvé que leurs corps au milieu de leurs armes couvertes de sang; leurs camarades leur ont donné la sépulture dans les lieux mêmes qui ont été sauvés par leur bravoure, et, choisissant sur la montagne les deux plus belles pierres pour leur servir de tombeau, ils y ont taillé, avec la pointe de leur sabre, l'image profonde d'une croix. Le Prussien croyait le Larmont sans défense, le Prussien s'est trompé. Qu'il l'aborde de face ou de revers, son sort sera toujours le même. Le sentier qu'il se fraie à travers la neige sera bientôt couvert de cadavres, et en

voyant tomber le long de ces rochers fameux ces ennemis déçus dans leur espoir, il y a, pour le patriotisme satisfait, comme le sentiment d'une première revanche. La France se tait, mais elle est déjà vengée.

Combien cette journée fameuse ajoute à la gloire du vieux fort. Là commande, dès la veille seulement, un officier expérimenté (1), qui va soutenir tout le choc et dont rien n'a lassé ni le patriotisme ni le courage. Il prenait possession d'une place qui s'était armée silencieusement depuis six mois, et où un simple garde d'artillerie avait tout préparé pour une merveilleuse défense (2), avec une modestie et un dévouement qu'on ne saurait trop louer. Ne lui parlez pas de capitulation ; il brave les menaces d'un ennemi incapable d'attaquer les citadelles du Jura ou impuissant à les prendre, comme on le voit de Belfort à Besançon et d'Auxonne à Salins. N'essayez pas de le tromper en demandant un armistice pour enterrer des morts. Il observe l'Allemand, il devine qu'il vient choisir des points d'attaque, il le surprend à dresser des batteries ; la fourberie est déjouée, et l'étranger est ramené de vive force au respect du droit des gens et aux règles du Code mili-

1. M. le commandant Ploton.
2. Le garde d'artillerie Wagner, sous la direction du commandant Fouleux.

taire. Les épreuves du fort de Joux durent presque sept jours. Chaque jour une colonne sort de Pontarlier pour tenter de tourner, d'escalader ou de surprendre la vieille forteresse ; chaque soir cette colonne rentre avec des morts et des blessés, la honte au front, le découragement dans l'âme, déclarant l'entreprise impossible, comptant tout bas ses pertes sans les avouer, maudissant tout haut ces rochers où tant de Prussiens ont mordu la poussière, et où l'aigle du nouvel empire est venue briser ses serres victorieuses. Lève la tête, ô noble château ! salue les défenseurs de Belfort qui passent devant toi, avec leurs drapeaux troués par les balles, le front plus haut que leur fortune, le regard tourné vers ces murs qui semblent leur sourire. Tu viens d'ajouter à tes annales une page plus noble que la prison de Mirabeau et plus émouvante que les tortures de Berthe et de Joux. Nous avons revu les sires de Joux avec toute leur audace ; mais il y a ici quelque chose de plus que les coups d'épée du moyen âge et les récits de nos légendes, il y a les larmes et les soupirs d'une grande nation. Ces larmes sont des batailles, ce soupir est une victoire. La France est déjà vengée.

Enfin il est sur ces hauteurs une sentinelle plus avancée, dont il me faut proclamer la vigilance pour répondre à votre reconnaissance et à votre piété. J'ai

déjà nommé Notre-Dame de Montpetot. Là, s'il vous en souvient, nous avions prié, nous avions pleuré ensemble sur les journées si néfastes de Wissembourg, de Forbach et de Reischoffen. C'était le 15 août 1870 ; nous étions à la veille de Sedan. Vous étiez venus, bannières en tête, faire ce pèlerinage si cher à vos ancêtres et consacré par tant de souvenirs. Là, Montperreux, les Verrières, les Fourgs, la Cluse, agenouillés sous l'orme séculaire qui abrite l'humble chapelle, sollicitaient l'intercession de la Mère de Dieu en faveur de la France déjà battue et envahie. Nous montrions à Notre-Dame de Montpetot ces rochers et ces forts, en la suppliant d'en prendre la garde. Nous lui recommandions vos enfants avec la ferme espérance qu'elle se souviendrait de leurs mères et qu'elle étendrait sur eux, dans les batailles, son sceptre maternel. Nous regardions vos foyers et nous implorions pour vous les bienfaits de la paix. Eh bien ! ces religieuses paroisses ont été respectées par l'invasion. Pas un de vos enfants n'a péri, pas un n'a été blessé. Ces forts, ce col fameux, ces clés de la France, Notre-Dame de Montpetot les a bénis. Cette Allemagne, qui a répandu ses flots envahisseurs en Alsace, en Lorraine, en Bourgogne, en Champagne, de Metz à Paris et de Dijon à Rouen, s'est arrêtée ici sous un doigt invisible. Elle s'est arrêtée quand il ne lui restait plus à prendre qu'un

lambeau de terre, au dernier jour et à la dernière heure. Elle s'est arrêtée devant la poitrine de nos braves, le canon de nos forts, le regard de Marie. Gloire à Marie! gloire à la France! gloire à l'arrière-garde de notre dernière armée!

Reposez donc en paix sous le toit de ce presbytère, de ces écoles, de ces maisons modestes si empressées auprès de vos douleurs, valeureux débris du combat de la Cluse. Goûtez encore sur la terre de France le sommeil de la nuit; l'ennemi ne la troublera pas. Vous entrerez demain en toute sécurité dans cette terre helvétique si chère à l'honneur et à la liberté de la civilisation chrétienne. Quelle émotion à votre approche! quelle noble et sympathique pitié à votre vue! Il court d'un bout de la Suisse à l'autre comme une étincelle qui allume la charité dans toutes les âmes. Les portes, les bourses, les cœurs, tout s'ouvre à la fois. Neufchâtel, le Val de Travers, Lausanne, Zurich, Bâle, Fribourg, Genève, se disputent l'honneur de nous recevoir. Les villages le disputent aux villes à force d'empressement et de générosité. Nous croyions entrer chez des voisins, nous rencontrons des amis et des frères. Tout âge, tout sexe, toute confession, s'emploient à cette grande œuvre de la charité internationale. Les enfants et les écoliers tendent aux affamés leurs mains chargées de vivres; nos blessés trouvent des infir-

miers par centaines, toutes les femmes veulent être des mères auprès de nos mourants. Est-ce la Suisse, est-ce encore la France? O douce illusion, qui nous rend au delà des monts la patrie absente, mais la patrie heureuse et prospère, telle que nous l'avons connue dans des jours meilleurs! Non, jamais nous n'acquitterons en paroles assez éloquentes ni en actions assez généreuses la dette sacrée de la reconnaissance française. Dieu vous le rende, nobles voisins! Dieu vous l'a déjà rendu, Dieu est avec vous. Il vient de vous préserver de la révolution que les méchants vous avaient préparée par leurs artifices, et votre vieille constitution s'est raffermie sur les bases de la vraie liberté, grâce aux votes unanimes des gens de bien, soutenus, le jour du vote, par les prières de l'Europe chrétienne. Vous avez noblement disputé le terrain à l'erreur, vous ne connaissez pas plus l'abstention que les vrais soldats ne connaissent la fuite, vous êtes allés au scrutin comme à la bataille, vous avez vaincu, vous triomphez! Hier, vous étiez notre refuge, aujourd'hui vous êtes notre exemple. Mais je m'arrête à vous dire comment les Suisses se battent pour la liberté, et j'oublie que je dois vous raconter encore comment les Français sont morts à la Cluse pour la patrie.

II. Il fallait mourir. Ainsi meurent les lions des

batailles : Judas le Machabée pour le peuple de Dieu, Codrus pour Athènes, Épaminondas pour Thèbes, Décius pour Rome, Turenne et Desaix pour la France. Ainsi viennent mourir à la Cluse ces capitaines d'un si haut mérite, d'une espérance plus haute encore, dont je dois vous citer les noms et vous raconter les services. Écoutez à quel prix la victoire s'achète et le ciel se gagne.

Le premier et plus grand nom que je trouve sur ces tables funèbres, déjà tout illuminées de gloire, c'est un nom de héros et de lion, c'est le nom d'Achilli. Comment Achilli est-il devenu le héros de la Cluse ? Comment sa bouillante valeur nous a-t-elle assuré le gain de la journée? Sa vie va nous l'apprendre. Il était né en Corse, cette île fameuse où le génie de la guerre s'éveille de si bonne heure dans l'enfant et où la gloire des armes parle si haut au cœur du jeune homme. La caserne est sa première école, il s'en fait une salle d'étude à force de travail; Saint-Cyr la seconde, il y travaille comme à la caserne et il en sort avec le neuvième rang. Nîmes est sa première garnison. Ne craignez pas pour lui les séductions de cette vie facile à qui la lâcheté de nos mœurs ne reproche rien et qui s'en autorise pour tout oser. Nîmes sera pour Achilli une seconde patrie, parce qu'il y trouve une seconde famille. Merveilleuse rencontre, où il faut bien reconnaître cette ma-

ternelle providence qui prend soin des âmes, les fait l'une pour l'autre, les rapproche quand elles s'y attendent le moins, les sépare en leur laissant la même espérance et le même devoir, et les réunit enfin dans une alliance d'autant plus heureuse qu'elle a été longtemps attendue et noblement méritée. Notre sous-lieutenant a choisi à Nîmes du premier coup la compagne de sa vie, et il n'a plus d'autre pensée que celle d'obtenir sa main, en se rendant digne d'elle et de la France. Il appartenait à la légion étrangère, cette pépinière d'officiers vigoureux, dont on ne saurait dire lequel, du corps ou de l'esprit, y recevait la meilleure trempe. Les expéditions lointaines étaient faites pour ce soldat résolu. Il est sobre autant que robuste, il est laborieux autant que vaillant. Il résiste sous le ciel du Mexique aux épreuves du climat, aux regrets de la patrie absente, aux revers de nos armes, aux dangers presque sans nombre où l'entraîne son propre courage. La fièvre des Terres-Chaudes décime son bataillon ; il se multiplie pour remplacer les mourants. Le brigandage infeste le nord du pays, il reçoit le commandement d'une compagnie franche et disperse au loin la bande de Davila. On l'a vu attaqué à Palo-Verde par quarante cavaliers de Juarès. Des deux sous-officiers qui l'accompagnaient, l'un est tué, l'autre reçoit une blessure ; Achilli demeure seul contre quarante, il

frappe à coups redoublés, il tient l'ennemi à distance, il s'éloigne peu à peu sans cesser de le regarder en face, il rentre à la Soledad, le sabre au poing, les dépêches serrées contre sa poitrine, la tête haute, le cœur ferme, avec la satisfaction modeste du devoir accompli. C'est le témoignage du commandant de la Vera-Cruz (1) que j'apporte ici. Il veut que je le lui rende publiquement, et il s'estime heureux, lui Comtois et Bisontin, d'avoir connu ce fier Achilli, dont les états de service, commencés au Mexique, devaient se clore avec tant de bravoure sur la terre de Franche-Comté. Que l'on accumule sur ce nom déjà glorieux les mentions, les croix, les grades : l'estime de ses camarades ratifiera tout. Il est cité trois fois à l'ordre du jour, trois décorations couvrent sa poitrine ; il devient en trois ans lieutenant, capitaine, adjudant-major. La France le rappelle, sa fiancée l'attend ; ses vœux vont s'accomplir. Mais quelle que soit la vivacité de son amour, l'amitié lui impose un devoir plus sacré. Il ramène un camarade presque mourant, il l'accompagne et le soigne comme un frère, il ne le quitte qu'après l'avoir déposé sous le toit paternel. L'ombre de la mort le poursuivait déjà. O mort, éloigne-toi, et laisse Achilli rapporter les lauriers de sa campagne dans ce foyer où l'on a tant

1. M. le général Jeanningros, originaire de Besançon.

de fois tremblé pour lui et où son nom s'est tant de fois mêlé à la prière du soir !

Qu'il était beau ce foyer naissant, déjà couronné de tant de gloire ! Une chaste épouse l'embaume de ses vertus ; une charmante enfant l'illumine de sa grâce et de son sourire. Il faut le quitter cependant pour la terre d'Afrique. Achilli n'hésite jamais. Il se sépare de sa fille, et toute sa consolation est de lui envoyer, de loin en loin, par la bouche d'un ami, une de ses caresses paternelles dont il goûte à travers les mers l'ineffable et idéale douceur, en se disant que tel jour, à telle heure, on lui a parlé de son père. Il se sépare de sa femme toutes les fois que la légion s'engage dans une expédition lointaine, et il n'en veut que pour lui les risques et les dangers. Au premier bruit de nos revers il ne peut supporter l'idée de n'être pas à la peine. Son régiment doit demeurer en Afrique, il change de régiment et il accourt du fond du désert pour défendre le sol natal. Le 30 août il est à Mouzon, où il se bat à cinquante mètres de l'ennemi, et où toute une compagnie reçoit l'ordre de tirer sur sa personne, tant sa bouillante valeur l'expose aux coups et le signale aux regards. Un coup de feu l'atteint à l'avant-bras, et c'est à peine s'il veut recevoir les soins de l'ambulance. Mais l'ambulance tombe au pouvoir du vainqueur ; il s'en échappe, une ferme le recueille,

un paysan lui donne des habits de travail, sous lesquels il peut traverser les lignes prussiennes et passer en Belgique. Là, on le reconnaît pour un officier, tant il en a bien l'allure et le langage; mais l'hospitalité de nos voisins ne songe d'abord qu'à favoriser sa fuite et bientôt à assurer son retour. L'hospice de Valenciennes ne peut le retenir; ni les soins de sa femme ni les embrassements de sa fille ne réussissent à prolonger son séjour dans ce foyer domestique, dont il a tant rêvé l'honneur et la joie. L'honneur! c'est de se battre pour la France! La joie, c'est de la venger. Achilli est nommé commandant au 42e de marche. Il réduit à quinze jours son congé de trois mois, et le voilà dès le mois d'octobre au milieu de l'armée de la Loire.

Un mois s'écoule à peine, et le blessé de Mouzon s'aventure, avec sa témérité ordinaire, au combat de Bellegarde. Son bataillon s'est battu contre cinq mille hommes et il a bravé le feu de douze canons. Là, il reçoit une seconde blessure. Avec un bras en écharpe, Achilli aura désormais un pied saignant. Il faut le hisser sur son cheval; il faut qu'il renonce à porter l'épée. Mais il lui reste le regard, le cœur, tout ce qui fait l'homme, tout ce qui le rend inébranlable. Sa modestie croît avec ses succès, sa foi avec sa modestie. Il instruit sa fille de ses exploits, mais il veut qu'elle en garde le secret : « Plus tard,

ajoute-t-il, quand tu liras cette lettre, tu pourras dire que ton père a fait son devoir. Tu es un ange, ô ma fille, prie Dieu que nous puissions sauver notre pauvre France. » Sa fille n'a que trois ans. O Seigneur ! faites-la croître et grandir, cette orpheline de la guerre, sous les ailes maternelles. Elle a compris ces paroles avant de pouvoir les lire, elle les couvre de ses baisers, elle les baigne de ses larmes, elle y trouve la dernière volonté d'un père et le devoir tracé pour toute sa vie : « O ma fille, prie Dieu pour que nous puissions sauver notre pauvre France ! »

« Sauver la France ! » quelle tâche imposée à la prévoyance aussi bien qu'au courage d'un chef qui se sent responsable de la vie de ses soldats ! Achilli a charge d'âmes. Après les soucis du champ de bataille, rien ne lui pèse plus que le souci des marches, des provisions, du casernement. Il fait chausser et habiller son bataillon, il organise des distributions de vivres, il pourvoit à tout, il répare tout, il préside tout. Quand il s'agit de procurer aux autres la nourriture ou le repos, on le trouve sévère, presque exigeant; mais dès qu'il s'agit de lui-même, on ne le reconnaît plus. On ne l'a jamais vu ni chercher un abri commode ni s'asseoir à une table bien servie. Il couche au milieu de ses hommes, n'ayant d'autre lit qu'un peu de paille, d'autre oreiller qu'une dalle

humide, le sabre au côté, l'uniforme sur le dos, l'oreille au moindre bruit. Il veut être le premier debout, comme il est le dernier à cheval. Sa sollicitude redouble dans cette confusion qui signale nos lamentables retraites. Ce qu'il y déploie d'activité, d'énergie, de dévouement, d'abnégation, est incroyable. Les combinaisons les plus ingénieuses et les plus inattendues assurent à son régiment du pain au milieu de la disette, des vêtements au milieu du froid, de la régularité dans les distributions et dans les repas, au milieu du trouble et du désarroi qui éclatent de toutes parts. Il est heureux en pensant que ses soldats souffrent moins. Il n'a qu'une pensée, il n'a qu'un mot, soit qu'il les mène au feu, soit qu'il les ramène sous la tente : « Tout pour la France, jusqu'à la mort ! »

C'est la destinée d'Achilli d'être à toutes les affaires, toujours avec un nouveau grade, toujours avec une nouvelle gloire. La fortune le poursuit de ses faveurs ; mais la mort, plus fidèle encore que la fortune, se tient par derrière, comme pour tout offusquer de son ombre jalouse. Toute l'armée de l'Est l'a vu, cet homme de guerre qui marche au feu avec deux blessures ouvertes, les vêtements en désordre, un front pâle, un air résolu, ayant en main, à défaut d'une épée qu'il ne peut plus tenir, un bâton devant lequel ses soldats s'inclinent avec respect,

comme si c'eût été pour eux le bâton de maréchal de France. Tous ses chefs le connaissent, l'admirent, le félicitent. A lui les positions les plus critiques, à lui les dangers les plus redoutables. Le 9 janvier, il est à Moimay, lieutenant-colonel du 44e de marche. Il attaque ce village, défendu par dix-huit pièces d'artillerie; il garde, pendant toute la nuit, avec un bataillon et demi, son poste en face de 6,000 Prussiens. Il entre à Moimay au petit jour, et le sang de l'ennemi a coulé avec tant d'abondance que la neige en est teinte, le sol imprégné, et l'horizon comme voilé d'une vapeur rougeâtre.

Quand il faut se replier, après les fameuses journées d'Héricourt, Achilli prend, triste et pensif, le chemin de nos montagnes, remontant de plateaux en plateaux cette belle Comté où nos rochers et nos défilés auraient tant de fois arrêté l'ennemi, si Dieu, qui se joue des pensées des hommes, n'avait ôté en ce moment aux plus braves, aux plus habiles, jusqu'à ces pensées qui appartiennent à tout le monde et qui sont de tous les jours. Le voilà sur la frontière ; encore un pas, encore un quart d'heure, et Achilli aura passé sans combattre. Non, c'est maintenant qu'il faut combattre pour la dernière fois. Mais la mort est plus près que jamais ; c'est maintenant qu'il faut mourir. Que fera le général Billot, dans cette panique où nos soldats cèdent un

moment le terrain ? Il cherche, il appelle l'intrépide colonel : « Le 44e en avant ! Achilli, mon brave Achilli, en avant ! » Achilli était déjà à cheval. Il regarde ses soldats. Quelques-uns lui semblent hésiter. Écoutez ce dialogue, mille fois plus sublime que les harangues de Tite-Live : « Qu'avez-vous donc? Vous vous plaignez ! — Mais nos camarades passent en Suisse ! — Eh bien ! c'est votre gloire de rester en France. — Mais nous allons nous faire tuer ! — Sans doute ; c'est ce que je vous disais : vous resterez en France. » L'action recommence : une balle l'atteint au début de l'action. Il faut l'emporter ; mais il a harangué les siens, il a marché à leur tête, l'élan qu'il a imprimé ne s'arrêtera plus, et sa grande ombre achève de gagner la bataille.

Venez le voir dans cette maison de la Cluse où il a été transporté, sur ce lit de douleur où son sang achève de couler pour la France. Un prêtre est à son chevet, la soutane déchirée par les balles, le front couvert de sueur et de fumée, les pleurs dans les yeux : c'est l'intrépide aumônier que le diocèse de Besançon a donné aux francs tireurs des Vosges (1). Elles viennent de passer la montagne, ces nobles compagnies illustrées par tant de faits d'armes, à Raon-l'Étape et à Ambiévillers, et dans lesquelles

1. M. l'abbé Morel, curé de Mersuau (Haute-Saône.)

notre province a compté tant de dévouements. Ailleurs l'aumônier les devance ; ici, tranquille sur leur sort, il reste en arrière ; mais c'est pour offrir aux derniers combattants les secours de notre sainte religion ; c'est pour prendre dans le dernier combat sa part du péril et non pas de l'honneur. Il accourt auprès de notre Achilli, il entend sa confession, il verse l'huile sainte sur ses membres, il le quitte pour se mêler encore aux derniers engagements, et, quand le feu a cessé, quand tout le devoir est accompli auprès des combattants, le voici qui revient auprès du mourant pour l'entendre, le bénir et le consoler encore. Il le confesse une dernière fois, il apaise les scrupules de cette âme religieuse, il affirme que jamais confession n'a été plus libre, plus sincère, plus édifiante. Adieu, noble Achilli, vous pouvez mourir ! vous êtes de ceux que chantait Corneille, ce poëte dont l'âme était, comme la vôtre, et si fière et si tendre. Vous serez compté parmi ces Français dont la postérité dira, comme des premiers chrétiens :

Et, lions au combat, ils meurent en agneaux.

Vous pouvez mourir même à trente-trois ans, votre carrière est assez belle. L'Église, l'armée, la famille, vous serviront de témoins. L'Église était là avec toutes ses consolations et tous ses secours. Toute l'armée était là : généraux, officiers, soldats, chacun vante Achilli, chacun le regrette, chacun fait d'un mot

toute son oraison funèbre : « C'est le plus brave de l'armée. » La famille était là avec toutes ses affections et toutes ses larmes. C'est son beau-frère, c'est le lieutenant Jazan qui l'a relevé de son cheval, qui a attaché à son cou une petite croix d'or, souvenir de son mariage et de son foyer, et qui lui a parlé de sa femme et de sa fille, de sa chère Marie et de sa chère Marguerite, avec une voix connue et un accent tout fraternel. Voyez comme ils s'aiment ! dans la bataille, chacun d'eux tremblait pour son frère et ne songeait plus à lui-même. Dans l'agonie, Achilli se console de mourir, puisque son frère lui survit. Il le serre dans ses bras, il lui recommande sa fille, il passe d'un monde à l'autre au milieu de ces embrassements si tendres ; parlons ici la langue de Bossuet, il laisse tous les cœurs remplis tant de l'éclat de sa vie que de la douceur de sa mort, et plus d'un de ses compagnons d'armes, en apprenant cette fin si héroïque et si chrétienne, s'est écrié comme Villars au récit de la mort de Berwick : « Celui-là a été plus heureux que moi ! »

La mort chrétienne sur un champ de bataille est le rêve du vrai soldat. Ainsi l'entend cet aumônier des francs tireurs des Vosges, dont la modestie s'est dérobée à tous les éloges, mais dont le dix-huitième corps s'entretient toujours avec admiration. Il se cache aujourd'hui dans cette enceinte, mais le 1er fé-

vrier, sur le champ de bataille, il ne se cachait pas. Là, personne ne le connaissait, mais chacun se rappelle encore sa haute taille, sa jeunesse, son ardeur. Là il oubliait ses trois blessures, mais personne n'a oublié cette soutane percée de coups, qui se mêlait partout à l'habit du soldat et qui lui disputait les balles de l'étranger. Chacun le revoit courant au premier rang, calme dans le péril, partageant entre les blessés et les combattants ses soins paternels. Tantôt il s'incline sur les mourants pour les bénir, tantôt il se redresse devant les fuyards pour les ramener. Il les ramène en criant de toute la force de sa voix : « Allons ! enfants ! du courage ! Voyez, les balles ne font point de mal. » Pieux mensonge, si l'on ne voit que le corps, car un coup mortel venait à chaque instant démentir autour de lui la hardiesse de sa parole ; vérité pleine de consolation et de grandeur, si l'on ne regarde que l'âme, car la balle donne des ailes à l'âme du soldat pour s'envoler d'un trait dans le sein de Dieu même. Non, les balles ne font point de mal au chrétien qui s'incline sous l'absolution du prêtre ou qui, à défaut du prêtre, jette vers le ciel, du fond de son cœur, le cri du repentir. Mais quel cri plus éloquent, quel sacrifice plus agréable à Dieu que le sang qui coule pour la patrie ! Quel nouveau baptême ! quel généreux martyre !

Non, les balles ne l'ont point atteint au delà de la vie présente, ce vaillant Saint-Aulaire dont le nom, cher depuis plusieurs siècles aux lettres, à la diplomatie, à l'éloquence, se couvre d'une autre gloire dans le combat de la Cluse. Allez recueillir avec un soin pieux sa dépouille mortelle emportée par les flots. Que la ville de Pontarlier s'empresse autour d'elle, qu'un monument marque sa place au cimetière et dise son nom à toutes les générations à venir. Un jour les portes de ce tombeau seront brisées avec éclat, cette chair humiliée et meurtrie refleurira dans la lumière, et ses premiers regards seront pour ce champ de bataille, où il a conquis la palme des saints.

Et vous, habitants de la Cluse, vous garderez, comme un dépôt sacré, le corps de cet autre commandant que la renommée d'Achilli, toute grande qu'elle est, ne fera point oublier. Veillez sur les restes de Gorincourt : c'est un Alsacien pour qui la terre natale n'est plus la terre de France, et qui demande à reposer ici à l'ombre de nos drapeaux ! Né à Mulhouse, il a débuté comme volontaire ; il a servi en Afrique, en Crimée, en Italie ; il a obtenu sur les champs de bataille tous ses grades et tous ses honneurs : les épaulettes de capitaine à Solferino, à Frœschwiller une balle à l'épaule, à la Cluse la mort des braves. Gorincourt était bon autant que brave ;

il portait haut le sentiment du devoir : c'est le témoignage unanime que lui rend le 2e de ligne, où s'est écoulée presque toute cette noble vie. Il a eu comme un pressentiment de sa fin. Laissez-le se confesser avant la bataille : c'est la grâce qui l'appelle. Deux balles le frappent à la tête : c'est l'image de la gloire qui le couronne au ciel.

Un colonel et deux commandants, est-ce assez de grandes victimes ? Non, leurs officiers les suivent, ils se battent à leur exemple, ils mourront à leur école. Le lieutenant Depéry se sent frappé à mort ; il court dans la maison voisine, il s'adresse à une femme toute pâle d'épouvante : « Un prêtre, Madame, un prêtre ! » L'aumônier des Vosges est encore là : il l'a entendu, il accourt auprès de lui, il le confesse deux fois, et deux fois, sur sa demande, il le réconcilie avec Dieu ; il donne à l'Église triomphante un nom connu et béni dans les annales de l'Église de Gap par les vertus de l'épiscopat et du sacerdoce. Plus loin tombe Jules Lepain, cet enfant du Limousin sorti de nos écoles d'agriculture pour embrasser toutes les rigueurs de la vie militaire. Après sept campagnes dans la terre d'Afrique, il a fondé une famille, et il partage depuis trois ans entre sa femme et sa fille son travail, son cœur et ses espérances d'avenir. Jules a volé des premiers à la défense du territoire ; il meurt des derniers coups de feu, les

yeux tournés vers ces montagnes, qui lui rappellent celles de la Creuse, mais cherchant plus haut encore, de toute la vivacité de son regard, ces montagnes saintes, cette cité éternelle, où tant de braves ont reçu déjà le prix du sang qu'ils ont versé pour la France.

Il faudrait tout citer si nous pouvions tout savoir; mais comment oublier le sergent Lefèvre, à qui Dieu laisse ici quinze jours de souffrance pour se reconnaître, se préparer et racheter une vie agitée par les passions, tant il est vrai que Dieu seul sait ce qu'il nous faut et qu'il nous rappelle à lui à l'heure et dans les circonstances où sa miséricorde aura comblé notre âme des plus tendres prévenances. Le sergent Lafleur est toujours prêt. Ses vertus sont de celles qui consolent de tout un père chrétien et une veuve pleine d'admiration pour sa mémoire. Son père écrit à l'aumônier : « Vous reconnaîtrez mon fils à un scapulaire et à une médaille de la sainte Vierge. » Sa femme n'a pas d'autre vœu à former que de lui ressembler à force de vertus. Mais j'oublie que je parle en leur présence. Voilons devant de telles douleurs cette chaire chrétienne. Je n'ai plus le droit de les plaindre; c'est à vous, mon Dieu, de les consoler et de les bénir. Ces pères, ces veuves, ces sœurs, ces enfants, ont traversé la France pour venir pleurer à ce tombeau. Quelles âmes d'élite! quelles larmes

dignes d'être recueillies par les anges! Accompagnez-les, anges du Seigneur, dans ce noble pèlerinage, obtenez-leur pour leur voyage, pour leur retour dans la terre natale, pour le reste de leur vie, la grâce, la paix et le salut!

Je ne citerai plus de noms, le jour n'y suffirait pas. Mais ils ont un nom qui leur est commun à tous, et que je revendique pour leur mémoire en célébrant leur mort dans une commune louange, c'est le nom de chrétien. Ils sont tombés treize cents à la peine; j'en ai la ferme confiance, ils sont aujourd'hui treize cents à la gloire, car ils étaient chrétiens.

Ils étaient chrétiens, ces mobiles de l'Allier, officiers et soldats, que leur curé avait suivis sur tous les champs de bataille et qui les a assistés dans le combat de la Cluse avec un dévouement dont son humilité seule ne connaît pas toute la grandeur (1). Ils étaient chrétiens, ces jeunes gens qui se tournaient vers lui pour implorer sa bénédiction, ces chefs qui lui disaient au moment critique: « Restez là, Monsieur l'aumônier, votre vue nous encourage à ne pas faiblir; » ce moribond qui, frappé d'une balle à la tête, pendant que le prêtre élève la main droite pour l'absoudre, saisit sa main gauche et lui dit, par son silence, par sa vive étreinte, le plus magni-

1. M. l'abbé Rocagel, curé de Saligny (Allier).

fique *Confiteor* que les saints et les anges puissent entendre dans la langue humaine du geste et du regard.

Ils étaient chrétiens, ces blessés, ces mourants, rapportés dans ces salles d'école qui sont devenues un hospice, où les aumôniers de l'armée se mêlent aux prêtres de la paroisse, et où les sœurs de la Charité déploient, pendant trois semaines, un zèle, une générosité, une abnégation, qui s'offenseraient encore plus des éloges des hommes que de leur oubli. Entrez dans cet hospice où tout s'improvise, les remèdes, les soins, les pansements. La nuit est venue, jamais repos de la nuit n'avait été plus mérité, et cependant, avant de le prendre, les mobiles de l'Allier se forment en groupe autour de leur aumônier et font avec lui la prière du soir. Le jour revient, tous demandent à se confesser. L'agonie commence, ceux qui en ressentent les premières approches se comparent à Jésus-Christ sur la croix. L'aumônier était demeuré auprès de ces agonisants du Bourbonnais. « J'ai le côté ouvert, lui dit l'un d'eux, je me meurs de soif comme Jésus-Christ, mais ce n'est pas de l'absinthe, c'est du miel que vous m'offrez ; ma croix est plus douce que celle du Sauveur. » La dernière heure arrive; on rappelle le bon prêtre. « Écoutez, lui dit un soldat, je veux vous dire mon nom afin que vous puissiez écrire à ma mère que j'ai rempli tous mes devoirs, et elle en sera consolée. » Le dernier

soupir est proche : ce soldat qui va le rendre a eu les jambes brisées par trois balles ; une hémorragie de cinq heures a épuisé ses forces ; ses bras défaillent, sa tête se penche vers la mort ; il lui reste un souffle, il le dépose, avec l'expression de sa foi, sur la croix de l'aumônier ; il meurt entre les bras de son père et avec le baiser de son Dieu.

La croix de Jésus-Christ ! c'est donc là tout ce qui reste à nos braves après tant d'efforts, tant de campagnes, tant de sacrifices, tant de batailles, tant de gloire ! La croix ! c'est le dernier mot qui me reste après tant d'éloges, et c'est par là que je mettrai fin à tous ces discours. La croix ! nous l'avons plantée dans tous les cimetières où dorment nos héros. Qu'importe qu'on ignore leur nom, leurs faits d'armes, leurs services ! Il y a une date qui dit tout : 1870 ! Tout est là : le souvenir, la leçon, l'espérance. Souvenons-nous des morts, profitons de leurs exemples, préparons à nos neveux un meilleur avenir, et songeons qu'il n'y a point de revanche à attendre que de la forte discipline, du courage et de la foi. Quand la patrie était victorieuse en Crimée, en Afrique, en Italie, en Chine, à peine donnait-elle une larme à ses enfants enterrés dans ces régions lointaines. Ici les larmes sont dans tous les yeux, la date funèbre se lit partout, il faut reconnaître partout la main qui nous a frappés. Ah ! que la foi endormie

dans la joie et dans la mollesse se réveille donc dans la disgrâce et dans la défaite ! Cette fatale année changera de caractère et de nom ; ce ne sera plus l'année terrible, mais l'année de grâce, et après avoir pleuré au pied de la croix sur la passion de la France, nous chanterons, dans un patriotique *alleluia*, les gloires de notre résurrection morale, militaire et chrétienne.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

I.

OPINION DU *Journal de Genève* SUR LA RETRAITE DU GÉNÉRAL BOURBAKI.

On lit dans le *Journal de Genève* (15 février 1871) :

« De toutes les causes stratégiques qui ont transformé en un véritable désastre la retraite de l'armée de l'Est, la plus désastreusement efficace est la négligence vraiment incompréhensible avec laquelle les lignes de retraite de l'armée ont été abandonnées aux entreprises de l'ennemi. Un corps d'environ 50,000 hommes avait été laissé à Dijon pour arrêter au passage toutes les troupes arrivant de l'ouest et se dirigeant vers la ligne du Doubs. Au lieu de remplir ce mandat, d'une importance capitale, l'armée de Dijon s'est laissé amuser pendant plusieurs jours par des corps d'observation qui se succédaient devant cette ville et offraient sur toutes les routes à la fois des simulacres de bataille. Pendant ce temps, le gros de l'armée du général Franseki passait, sans être inquiété, à quelques lieues au nord de Dijon et venait s'emparer sans coup férir des positions les plus importantes : Dole, Quingey, Vaudrey, Byans, Salins, Mouchard, Arbois, Poligny. Si les 50,000 hommes laissés à Dijon avaient rempli la mission qui leur avait été confiée, l'armée de Bourbaki n'aurait pas trouvé

le 24 janvier sa ligne de retraite coupée tout à la fois sur Dijon et sur Lyon. Les petites victoires remportées dans la Côte-d'Or, et dont on a fait tant de bruit, ont coûté cher à l'armée française de l'Est. Nous serions bien trompés si ce n'est pas là le jugement définitif de l'histoire. »

II.

APPRÉCIATION DES SERVICES MILITAIRES QUE GARIBALDI A RENDUS A LA FRANCE.

A moins de professer pour M. Garibaldi une sorte de fétichisme, on s'étonnait de son repos à Dijon dans la position princière faite à lui comme à sa famille et à sa suite ; des observations lui furent présentées sans succès à cet égard, et des officiers, sous-officiers ou soldats auxquels on parlait de leur inaction répondaient : « Nous sommes venus pour défendre, pour établir la république et non pour nous battre contre les Prussiens. » Malgré ces cynismes, il y avait quelques corps de partisans près des directions que suivaient les troupes allemandes, et il revenait aux habitants des détails sur les engagements qui avaient lieu ; on apprenait aussi que ces partisans faisaient des réquisitions comme les Allemands, et même, disait-on, souvent avec plus de rigueur. Il eût été naturel, il était élémentaire que les diverses troupes se prêtassent un appui réciproque, mais il n'en fut rien.

Le 16 janvier, il y eut à Verrey-sous-Salmaise, station du chemin de fer, au nord du souterrain de Blaisy, dans la vallée de l'Oze, un engagement assez sérieux entre des francs tireurs et un détachement prussien ; après une fusillade de quelques instants, les francs tireurs gagnèrent le sommet de la colline: les Allemands incendièrent plusieurs maisons. Le curé du village fut tué par eux, et des traits de cruauté leur ont été attribués. Pendant ce combat, une autre troupe de partisans se trouvait à Villy-en-Auxois, dans la vallée de l'Ozerain, à quatre ou cinq kilomètres de Verrey. Malgré le bruit très-distinct de la mousqueterie, cette troupe ne bougea pas.

Le 17, les éclaireurs de la première brigade commandée par

le général Bossak enlevèrent à Chanceaux un convoi de moutons qui furent amenés à Dijon. Un détachement de quinze cents hommes sous les ordres de M. Lobbia, second chef d'état-major, était le même jour à Fontaine-Française, et il se porta au nord, jusqu'à Grancey. Il pouvait rencontrer une colonne allemande en marche, mais il n'eut affaire qu'à des éclaireurs. Ne pouvant ensuite rétrograder sur Dijon, il se réfugia en définitive dans la place de Langres. Le chef de partisans Bombonnel occupait Gray avec moins de deux cents hommes ; sa troupe totale, chargée d'éclairer le cours de la Saône entre Gray et Jussey, avait été répartie sur les deux rives par fraction de trois cents hommes.

Les Allemands étaient à Champlite ; ils attaquèrent un poste avancé sur la route de Gray et le forcèrent à rétrograder. M. Bombonnel se porta au secours de ce poste et demanda du renfort à Besançon ainsi qu'à Dijon, d'où il lui fut répondu qu'on ne pouvait rien et qu'il s'adressât au général Bourbaki. M. Bombonnel put rallier ses hommes et se retirer à Besançon.

Les troupes réunies à Dijon présentaient l'aspect le plus disparate ; le noyau de l'armée des Vosges avait les chemises rouges traditionnelles, les francs tireurs à peu près tous les costumes ; la plupart étaient armés de carabines américaines à longue portée et s'en servaient bien. Les mobilisés remplaçaient les défectuosités de leurs habits et de leurs armes par le dévouement et le patriotisme ; cependant ils étaient froissés en comparant leur solde de vingt sous par jour à celle des légions des Vosges qui était de beaucoup supérieure. La nomenclature des corps composant les quatre brigades garibaldiennes serait trop longue, ils étaient de trente-deux espèces...

L'état-major garibaldien évalue la force du corps allemand qui s'est présenté le 21 devant Talant et Fontaine à dix-sept ou dix-huit mille hommes ; c'est une erreur. L'appréciation rationnelle d'un témoin oculaire, corroborée plus tard par les renseignements qu'ont donnés des officiers du corps ennemi, en limite l'effectif à trois mille cinq cents hommes avec douze canons, sous les ordres du général-major Kettler, laissé entre la Seine et Sombernon par le deuxième corps prussien. Le général commandant avait détaché au moins un bataillon à Turçay, dans la vallée de l'Oze, pour couvrir le flanc droit du corps principal, en s'avançant vers Plombières par Prénois, la ferme du Contard et celle de Neuvon ; un second détache-

ment, parti du Val-Suzon, a dû se joindre au premier non loin de Prénois; un troisième, de force probablement égale, est arrivé par Curtil et Saussy, entre des versants boisés, sur Messigny et Savigny-le-Sec, où il a livré à la brigade de M. Riccioti un combat sérieux dans les deux villages, puis sur la lisière de deux bois longés par la route d'Is-sur-Tille. Le dernier détachement prussien flanquait la gauche. Ces dispositions réduisent le corps d'attaque à trois bataillons et quelques compagnies, plus la cavalerie et l'artillerie; l'appréciation doit être exacte. Voici ce qui ressort des faits.

Plus de vingt mille hommes des troupes de Dijon occupaient Fontaine et Talant, pendant la nuit du 21 au 22 ; M. Garibaldi le savait, puisqu'il a reçu des rapports d'éclaireurs de ces deux villages, entre onze heures et minuit, le 21. Le village d'Hauteville, isolé à près de quatre kilomètres en avant de Fontaine, a été follement occupé par une force insuffisante qui n'a pas pu résister à une attaque inévitable, d'où est résultée une horrible catastrophe. Il n'est pas moins avéré que des postes allemands avaient leurs sentinelles à moins d'un kilomètre de la barrière d'octroi, circonstance connue dans les deux villages peut-être, mais certainement à Fontaine. On ne comprend pas alors que l'ennemi ait pu s'avancer impunément si près de la ville et se soit retiré sans être le moins du monde inquiété. Jamais peut-être l'ineptie, l'incapacité, l'absence d'instinct militaire, n'ont été poussées plus loin....

La retraite des Allemands semblait définitive cette fois ; on pouvait penser que la dernière tentative avait eu pour objet l'occupation de Dijon, lorsqu'on apprit que les ennemis étaient entrés à Dole le 21 dans la journée, et de plus, qu'un détachement considérable marchait sur Mouchard, Byans et Arbois. Les communications de l'armée de l'Est avec sa principale base étaient coupées et le sort de cette armée compromis.

Les combats des 21, 22 et 23 janvier étaient l'accomplissement, le résultat d'une fausse attaque, qui avait neutralisé cinquante mille soldats, dont l'action, rationnellement dirigée, eût pu permettre à l'armée de l'Est de continuer sa retraite sur Chalon et la Saône.

La jactance, les utopies politiques, l'ineptie militaire de M. Garibaldi, de sa dynastie, de toute sa suite de démagogues, avaient produit ce résultat désastreux.

Malgré l'évidence, une portion de la population conservait

l'espèce de culte qu'elle avait voué au chef italien. Celui-ci adressa aux troupes qu'il commandait plusieurs ordres du jour, que quelques-uns admirèrent, peut-être sans les avoir compris. Dans le premier, l'auteur félicite les soldats de leur bravoure, se félicite de les avoir commandés, parle de leur dévouement à la cause sacrée des peuples. Il termine en exprimant l'espoir que la France, délivrée des corrupteurs et des traîtres, se relèvera et les trouvera prêts à combattre encore.....

Le rôle joué par M. Garibaldi dans les événements que je viens de retracer m'oblige à faire l'appréciation des services militaires rendus à la France par ce chef de partisans, ami de toutes les révolutions.

Les forces réunies sous ses ordres étaient condamnées à l'isolement ; elles devenaient dès lors plus nuisibles qu'utiles, car elles n'avaient pas assez d'importance pour agir seules avec efficacité. Elles se composaient d'hommes de divers pays, parmi lesquels un certain nombre ont reçu plus tard de M. Cremer, devant la commission d'enquête sur le 18 mars, le nom de ramassis de misérables qui disparaissaient au premier coup de feu. Mais ces mêmes forces comprenaient aussi des troupes françaises qui ne pouvaient pas être abandonnées par le gouvernement. M. Garibaldi a prouvé partout qu'il entendait exercer une autorité absolue ; il n'a jamais souffert pour lui aucune subordination ; il lui fallait le commandement en chef, et nos règlements militaires de tous les temps, de tous les régimes, s'y opposent : ils portent :

« Les officiers étrangers qui ne sont pas naturalisés Français « ne peuvent exercer ni titulairement ni provisoirement le « commandement en chef d'une armée ni d'un corps d'armée, « non plus que celui d'une place forte... »

Cette disposition ne fait que traduire un sentiment natif, quand le patriotisme n'est pas dépravé par l'esprit de parti, sentiment que M. Gambetta éprouvait, peut-être à son insu, quand il disait : « Jamais je ne donnerai une armée au général Gari- « baldi, jamais je ne mettrai un général français sous ses « ordres (1). »

M. Garibaldi fut à Montevideo le chef de partisans le plus brave et le plus habile ; depuis, une disposition aux rêveries philanthropiques et spéculatives, ainsi que deux passions, l'a-

1. *Garibaldi et l'armée des Vosges*, p. 244.

mour des révolutions et la haine de tout ce qui est religieux, ont modifié cette qualité. La résultante des trois penchants est la théorie de la république universelle, de la fraternité des peuples, de tout ce qui est étalé dans chacun de ses actes. Soutenu, imposé en France par l'opinion démagogique, il a fini par avoir sous ses ordres un corps capable d'aider au salut de notre malheureuse nation : il ne l'a pas compris; il pouvait couvrir les communications de l'armée de l'Est : il ne l'a pas fait; il s'est laissé occuper, tromper, par une simple démonstration, quoique disposant de plus de quarante-cinq mille hommes contre six mille ennemis, pendant que se préparait le désastre de Pontarlier, qui est en partie le résultat de sa nullité outrecuidante.

L'intervention de M. Garibaldi est une des causes graves des malheurs de la France.

(*Extrait de* la Guerre à Dijon, relation militaire *par le lieutenant-colonel* DE COYNART.)

III.

TRADUCTION D'UN RAPPORT DU *Journal officiel* DE BERLIN SUR LES OPÉRATIONS DE L'ARMÉE ALLEMANDE DU SUD, GÉNÉRAL EN CHEF MANTEUFFEL.

Jusqu'à la mi-décembre de l'année dernière, le général von Werder avait gardé avec le 14e corps d'armée la ligne de Châtillon-sur-Seine, Dijon, Gray, Vesoul et Montbéliard, n'ayant affaire qu'à un faible nombre de troupes ennemies. Garibaldi était avec 12 ou 15,000 hommes près d'Autun, et Cremer avait 20,000 hommes à Dole et à Beaune. C'est alors que commençait à se former l'armée de Bourbaki à Besançon. Elle se composait des 15e, 18e, 20e et 24e corps, en tout 150,000 hommes, destinés, de concours avec les troupes envoyées de Lyon vers le nord, à débloquer Belfort, à reconquérir l'Alsace et à couper nos grandes lignes de communication avec l'Allemagne.

En face de ces forces supérieures, le général Werder, pour couvrir les opérations sous Belfort et l'Alsace, dut abandonner Dijon et se concentrer à Vesoul. Le 9 janvier, il tombait à

Villersexel sur le flanc de l'armée ennemie qui marchait sur Belfort, et opposait aux 18e et 20e corps français une résistance si opiniâtre que l'armée française se trouva, par une lutte sanglante, arrêtée deux jours dans l'exécution de son plan. Jusqu'au 12 janvier, il eut le temps de se retirer dans la ligne en partie retranchée, et fortifiée par de grosses batteries, de Delle, Montbéliard, Héricourt et Lure. Mais le quartier général allemand avait déjà songé à donner à Werder un renfort aussi prompt que décisif.

Le 2e corps de l'armée royale prussienne et le 7e corps, en tout 56 bataillons et 20 escadrons, avec 168 pièces d'artillerie, étaient destinés à cette opération. On les avait distraits, dès le commencement de janvier, de l'armée de Paris et en partie même de celle du Nord. Le 12 janvier, ces deux corps d'armée étaient concentrés sur la ligne de Noyers, Nuits-sous-Ravières, Châtillon-sur-Seine, Montigny. Un détachement de six bataillons, deux escadrons et deux batteries, couvrait ce mouvement à Montbard, sous les ordres du colonel de Dannenberg. Le même jour, le général baron de Manteuffel était arrivé à Châtillon pour prendre le commandement de l'armée du Sud, nouvellement formée, et que Sa Majesté lui confiait. Il s'agissait de porter prompt secours à Werder, qui se trouvait dans une bien mauvaise passe.

Pour cela on avait la route de Vesoul, qui était la ligne la plus courte, et d'où l'on pouvait toujours, sans obstacle, prendre l'ennemi à dos.

Que Werder pût tenir seulement quelques jours, c'en était fait du plan de l'ennemi.

Pendant que les colonnes déboucheraient de la chaîne de la Côte-d'Or sur la ligne Champlitte-Gray, l'arrivée des deux corps pour les dégager devait produire un effet merveilleux. Mais il était grand temps ; il n'y avait pas une minute à perdre, et l'on n'en perdit pas une seule.

Dès le 15 et 16 janvier, on vit déboucher les têtes de colonnes ; jusqu'au 18, le gros des trois colonnes défila par la Côte-d'Or à Selongey, Prauthoy et Longeau. Le 2e corps, qui était d'une étape en arrière, comme aile droite, avait en avant-garde le détachement Dannenberg, et laissait en arrière la brigade Kettler, cinq bataillons, deux escadrons et deux batteries, entre Saint-Seine et Sombernon, pour couvrir le mouvement qui se continuait contre les forces considérables de Garibaldi à Dijon,

dont on ne pouvait guère présumer l'inactivité par la suite.

Le passage de la chaîne de la Côte-d'Or s'opéra sans résistance sérieuse : seulement les têtes de colonnes, en particulier celles de la 4e division et du 2e corps, eurent de petites escarmouches avec des garibaldiens, des francs tireurs et des éclaireurs de la garnison de Langres, que nous laissions sur notre gauche et qui venait de recevoir des renforts considérables. La marche était elle-même on ne peut plus pénible. Ni la rigueur du froid, ni l'épaisseur de la neige, ni la difficulté des chemins, glissants comme des miroirs et où tout mouvement était impossible, ne purent vaincre le zèle, le dévouement et l'énergie des troupes. Mille fois les hommes ont dû s'atteler eux-mêmes pour hisser les fourgons sur des côtes, ou les retenir à des pentes où la force des chevaux de trait était complétement impuissante.

Le 19 janvier, le gros de l'armée était concentré à Fontaine-Française et Dampierre, tandis que les avant-postes arrivaient sur la ligne de Gray et de Scey-sur-Saône. Des détachements du 7e corps cherchaient pendant ce temps-là un point de jonction avec la cavalerie de Werder du côté de Luxeuil et Saint-Loup. Ainsi l'armée se trouvait toute prête à marcher vers l'est et le sud, suivant les nouvelles qu'on aurait de Belfort.

Sur ces entrefaites, on apprit la résistance que Werder avait opposée trois jours de suite, les 15, 16 et 17, aux attaques vivement réitérées de toute l'armée de Bourbaki, et en suite desquelles il avait gardé victorieusement ses positions de Delle, Montbéliard, Héricourt et Lure. Le général français, prévoyant une catastrophe, et instruit en tous cas de l'arrivée de l'armée du Sud, était en pleine retraite sur Besançon, suivi des avant-gardes du 14e corps.

Les troupes assiégeant Belfort avaient recommencé à poursuivre activement l'attaque. Dans ces circonstances, le général en chef ne devait plus considérer comme urgente la jonction directe de l'armée du Sud avec celle de Werder à Vesoul. Il fit mieux, et résolut de se porter avec toutes ses forces disponibles sur les flancs de l'ennemi en retraite pour lui présenter la bataille au besoin au sud de Besançon. On ne savait pas encore bien sûrement s'il se replierait entre la Saône et le Doubs ou entre le Doubs et la frontière suisse. Si l'on réussissait à le couper de la ligne de Besançon à Lyon et à faire retarder sa retraite par le 14e corps, il allait être vraisemblablement forcé de se jeter sur la frontière neutre et de se battre adossé à elle. La victoire

offrait les plus brillants succès en perspective, et l'activité des troupes allemandes ne permettait pas d'en douter, même contre un ennemi plus nombreux.

Dès le 19 janvier, l'armée du Sud commençait son mouvement à droite, et se mettait en marche vers le Doubs, l'aile gauche (14ᵉ division) par Fresne-Saint-Mamès sur Besançon, et le 7ᵉ corps par Marnay sur Dampierre.

Le 2ᵉ corps s'avançait par Pesmes sur Dole, pour couper la voie ferrée à son embranchement près de Villers-Farlay. Le 21, Dole était occupé, le chemin de fer démoli, et 230 wagons chargés d'approvisionnements et de matériel tombaient en nos mains. A Dampierre, le 7ᵉ corps prenait, de son côté, 30 wagons chargés. Les passages du Doubs n'étaient pas détruits ; la 13ᵉ division passait le fleuve, occupait l'embranchement des routes si important de Quingey, et occupait ainsi, de même que le 2ᵉ corps, à Villers-Farlay, les communications de Besançon avec Lons-le-Saunier et Lyon. La 14ᵉ division occupait Saint-Vit, et les troupes avancées repoussaient dans un combat à Dannemarie, le 23, une sortie de Besançon, dans laquelle on constata la présence du 20ᵉ corps et plus tard celle des 15ᵉ et 18ᵉ corps français. Le 25, on était déjà arrivé à se présenter directement à l'ennemi au sud de Besançon. Le 2ᵉ corps était avec ses deux divisions « à cheval, » (expression du texte) sur le Doubs à Quingey et Saint-Vit, avec des avant-postes du côté de Besançon. Le 2ᵉ corps était échelonné de Mouchard au delà de Vaudrey. Le quartier général de Manteuffel se trouvait au château de Rans, sur le Doubs. Pour couvrir les communications et se garantir d'Auxonne, on avait échelonné la brigade Knesebeck (auparavant brigade Dannenberg) de Gray à Dole, et, en outre, la brigade de cavalerie du colonel Willinen était arrivée à marches forcées à Pesmes.

De tout le 14ᵉ corps, la 4ᵉ division de réserve avait seule suivi le gros des forces ennemies, qui avaient passé sur la rive gauche du Doubs à Beaume-les-Dames. Le genéral Schmeling avait sa base d'opérations sur la route de Besançon à Pontarlier, à Saint-Juan-d'Adam, où il était arrivé le 25, en même temps que le détachement du général D'obschütz venant de Blamont. Avec les quatres autres brigades de son corps, Werder, inclinant à droite, avait gagné Rioz et relevé avec ses têtes de colonnes les détachements de la 14ᵉ division, qui jusque-là avaient gardé le passage de l'Ognon à Voray, Etuz et Pin.

Les engagements précédents du 25 janvier n'avaient été soutenus par les 2e et 7e corps que contre des francs tireurs, des mobiles et la garnison de Besançon ; au contraire, le 14e corps avait constaté que les 15e, 18e, 20e et 24e corps s'étaient retirés au complet, ou au moins en grande partie sur cette ville, tandis que des forces considérables devaient être restées au sud de Blamont; on ignorait encore si l'ennemi se reformerait à Besançon pour essayer de passer sur un des corps de la rive droite ou attendre l'attaque, ou bien s'il tenterait de marcher vers le sud par les routes situées entre Villers-Farlay et Pontarlier. En prévision du premier cas, tout était prêt pour marcher droit à l'ennemi, qui, d'après tous les bruits et au rapport des prisonniers, était très-démoralisé par le manque de tout, les marches forcées et les fatigues de toutes sortes ; dans l'autre hypothèse, au contraire, les 2e et 7e corps le prenaient de flanc et le coupaient plus loin.

La présence des corps garibaldiens continuait à être gênante pour les communications de l'armée du Sud avec ses derrières ; on avait bien dû jusque-là laisser au petit détachement du major général von Kettler seul le soin de paralyser les troupes de Garibaldi, pour lancer en bloc les deux corps sur l'ennemi ; mais, en ce moment-ci, où l'on n'était plus en communication directe avec le 14e corps d'armée, c'était le cas de tenter un coup de main sérieux pour occuper la place, toujours importante, de Dijon. Pour cette expédition contre la capitale de la Côte-d'Or, on employa, outre les troupes déjà échelonnées entre Gray et Dole, la brigade Knesebeck avec la brigade badoise de Degenfeld et la brigade de cavalerie du colonel von Willinen ; le tout, ainsi que la brigade Kettler, était sous le commandement du lieutenant général Hann von Veyhern, qui, le 27, marcha de Pesmes sur Dijon.

Le major général von Kettler, resté pour couvrir les communications entre Montbard et Dijon, avait jusque-là accompli sa tâche avec autant d'audace que de bonheur. Une reconnaissance de ce général, le 21 janvier, contre Dijon, fit connaître, dans une sanglante affaire qui nous livra 500 prisonniers, la force des corps garibaldiens, montant au moins à 25,000 hommes ; la position était gardée par vingt canons de gros calibre. Von Kettler recommença son attaque le 23, et s'il ne força pas Dijon, du moins son offensive audacieuse fut couronnée de succès. Garibaldi, se croyant attaqué par les forces considé-

rables de l'armée du Sud elle-même, persista dans son inactivité absolue, et négligea de porter à l'armée de Bourbaki le secours qu'elle était assurément en droit d'attendre et qu'il était certainement en son pouvoir de lui donner. Si Garibaldi, ces jours-là, avait marché décidément sur nos communications dans la direction de Dole, et ce lui était facile avec l'appui d'Auxonne, les mouvements des 2e et 7e corps étaient certainement retardés de quelques jours, et les Français auraient eu le temps d'opérer leur retraite sur Lyon, le long de la Suisse. *Garibaldi ne fit rien, resta inactif dans Dijon*, et quitta cette ville, sans résistance sérieuse, le 1er février, quand le lieutenant général Hann von Veyhern vint renforcer von Kettler.

Garibaldi ramena par le chemin de fer ses troupes vers le sud, pour conserver à l'avenir de la France son activité victorieuse ; on ne manquera pas de lui rendre cet hommage de reconnaissance.

IV.

Protestation de Mgr l'Évêque de Dijon et de son clergé contre les proclamations de Garibaldi.

Dijon, le 31 janvier 1871.

L'évêque de Dijon à Monsieur le Ministre de la guerre.

Monsieur le Ministre,

Après avoir hésité quelques heures entre le silence du dédain et une plainte que semble exiger de moi l'honneur du sacerdoce, je me décide à signaler à Votre Excellence l'inqualifiable proclamation que vient de lancer le général Garibaldi.

Le clergé de la ville épiscopale m'aurait d'ailleurs porté à cette démarche en venant m'exprimer sa trop légitime indignation des paroles d'un homme en ce moment au service de la France et l'un de vos subordonnés. Paroles outrageantes autant qu'impudemment calomnieuses, et que nous pourrions déférer aux tribunaux, chargés de protéger l'honneur des citoyens (Code pénal, art. 367).

Je ne veux pas m'occuper ici des attaques non moins imméritées et non moins coupables dont les riches et les proprié-

taires sont l'objet dans la proclamation du général Garibaldi. Je leur laisse le soin de s'en plaindre, s'ils le jugent à propos. Je me borne à ce qui concerne LE PRÊTRE (expression du général).

Il faut avouer, Monsieur le Ministre, que le général a bien mal choisi son temps pour accuser le clergé de manquer de patriotisme. Les hôpitaux, les ambulances, les champs de bataille eux-mêmes, sont là pour lui donner un éclatant et glorieux démenti; et plusieurs de nos généraux l'ont fait à l'avance, en des termes honorables entre tous. N'a-t-on pas vu, de plus, des journaux habituellement peu favorables au clergé rendre, dernièrement encore, un public hommage au dévouement héroïque des frères, des religieuses, des séminaristes et des prêtres ?

Sans sortir de Dijon, le général italien aurait pu apprendre ce que nos officiers et nos soldats ont vu et acclamé dans les différents combats qui ont eu lieu presque sous nos murs, à dater du 30 octobre dernier.

Je m'abtiens, Monsieur le Ministre, de toute autre réflexion à l'appui de notre plainte. L'exemplaire ci-joint de cette espèce de dénonciation, de toute une classe de citoyens, accusés si odieusement par le général Garibaldi, malgré leur honorabilité incontestable, suffira pour vous en montrer l'énormité, et pour vous faire comprendre la justice de la plainte que j'ai l'honneur de vous adresser, ainsi que de la réparation que nous sommes en droit de vous demander.

Agréez, Monsieur le Ministre, etc.

Les membres du clergé de Dijon à Leurs Excellences MM. les ministres de la guerre et des cultes.

MONSIEUR LE MINISTRE.

Hommes de paix et de concorde, il nous en coûte de faire auprès de Votre Excellence une démarche qui peut lui paraître de prime abord empreinte d'un caractère tout opposé. Pour nous y déterminer, il n'a fallu rien moins que l'attaque doublement calomnieuse dont nous sommes l'objet dans la pièce affichée, hier 29 janvier, par ordre du général Garibaldi sur tous les murs de notre ville.

« Croyez-vous, est-il dit dans cette pièce, que ce que nous faisions étant dix, nous ne le ferions pas mieux étant cent ?

« Croyez-vous que, chassant l'ennemi d'ici à vingt jours, vous ne souffrirez pas moins qu'en le chassant dans vingt mois ?

« Il est inutile d'y penser, si vous prêtez confiance aux paroles du prêtre qui n'a point de patrie, et qui fait aujourd'hui la cour à Guillaume, le chef nouveau du saint empire, de la vieille rubrique trône et autel, c'est-à-dire chef des *imposteurs* et des *brigands.*

« Inutile aussi d'écouter ces riches et ces puissants dont.

. . . . »

Monsieur le Ministre est trop juste appréciateur des personnes comme des choses pour ne pas reconnaître que c'eût été nous manquer à nous-mêmes, et comme prêtres et comme Français, de ne point repousser avec indignation la double flétrissure dont on a prétendu nous marquer aux yeux de nos concitoyens.

Comment notre patriotisme peut-il être suspect ? N'est-il pas à la connaissance de tous, Monsieur le Ministre, que parmi nous les uns accompagnent nos soldats sur le champs de bataille, que d'autres les soignent dans les ambulances, tandis que ceux que l'âge ou le devoir retient plus près des foyers consolent les familles en larmes et s'efforcent de relever les courages ?

En toute autre circonstance, Monsieur le Ministre (que cet aveu nous soit permis), nous eussions déféré aux tribunaux cette odieuse imputation et invoqué contre son auteur l'application des lois qui sauvegardent l'honneur de tout citoyen français.

Dans l'intérêt de la paix publique et pour ne pas agiter ni diviser la population, aujourd'hui que l'ennemi est aux portes de notre ville et que l'union de tous ses habitants est plus nécessaire que jamais, nous nous bornons à cette simple protestation.

Nous la déposons entre vos mains, avec la confiance que, dans votre haute équité, vous daignerez en tenir compte, et que vous ne voudrez pas qu'une classe d'hommes revêtus d'un caractère respectable et respecté de tout temps parmi les nations chrétiennes soit rangée sous la bannière des *imposteurs* et des *brigands.*

Veuillez agréer, etc,

(Suivent les signatures de tous les membres du clergé de Dijon. »

V.

LETTRE DU GÉNÉRAL BOURBAKI A M. LE CURÉ D'HÉRICOURT.

6e CORPS D'ARMÉE ET 8e DIVISION MILITAIRE.

CABINET DU GÉNÉRAL COMMANDANT.

Au quartier général, à Lyon, le 28 juin 1872.

A M. l'abbé Gatin, curé d'Héricourt.

MONSIEUR LE CURÉ,

La pensée à laquelle ont obéi les habitants d'Héricourt, en voulant élever un monument à la mémoire des soldats français morts au champ d'honneur, dans les journées des 15, 16, 17 et 18 janvier 1871, m'a grandement touché. J'ai été très-sensible également à celle que vous m'exprimez dans votre lettre relative à l'inauguration du monument. Je tiens à vous dire dès aujourd'hui ma gratitude pour l'une et pour l'autre, comme à vous prier d'être l'interprète de mes sentiments près des personnes qui se sont associées à cette œuvre patriotique.

Je regrette vivement que mes occupations me privent de la satisfaction d'assister personnellement à cette pieuse cérémonie. Je ne saurais davantage m'y faire représenter par un officier, comme vous en manifestez le désir. M. le ministre du commerce est d'ailleurs attendu à Lyon dès le 7 juillet prochain ; il ne manquera pas d'y séjourner.

Soyez certain, Monsieur le curé, que je n'en serai pas moins, d'esprit et de cœur, avec vous le 10 juillet, comme avec ceux qui vous entoureront en ce jour. Tous, nous honorerons la mémoire de ces soldats qui sont noblement tombés en concourant à des efforts désespérés pour la défense de notre malheureuse patrie. J'unirai mes prières aux vôtres. Mon vœu le plus ardent sera le vôtre aussi, je n'en doute pas; nous demanderons à Dieu que le sang versé sur les bords de la Lizaine, au mois de janvier 1871, inspire aux survivants les sentiments dont les nobles victimes de cette lutte contre les éléments et contre l'ennemi

étaient animées et auxquels elles ont obéi dans ce moment suprême.

Puissions-nous ne jamais oublier que le premier devoir de tout Français est de ne point hésiter à faire le sacrifice de sa vie, qu'il s'agisse de défendre la société contre ses ennemis intérieurs ou bien le sol de la patrie contre ceux qui tenteraient d'amoindrir sa situation à l'extérieur.

Agréez, Monsieur le curé, l'expression de ma haute considération et de mes plus sympathiques sentiments.

Le général de division, BOURBAKI.

VI.

RAPPORT DE L'AMIRAL PENHOAT SUR LE COMBAT DE CHENEBIER.

Combat du 16 janvier.

J'ai l'honneur de vous rendre compte des mouvements exécutés par ma division du 16 janvier et des combats qu'elle a livrés les 16 et 17 janvier.

La division, partie de Belverne vers huit heures du matin, arriva à Etobon vers onze heures.

Pendant qu'une partie de la 2e brigade prenait position sur le revers d'un petit mamelon situé au sud d'Etobon, l'autre partie et la 1re brigade défilaient dans la vallée où passe la route menant de la forêt des Chambreux à Etobon.

Je fis placer une batterie sur ce plateau, en avant de l'infanterie, et une autre en échelon, à gauche, à 500 mètres environ de celle-ci, près du cimetière. La 3e batterie devait rester en réserve avec la 2e brigade en arrière du village.

Je faisais en même temps observer la route de Ronchamp sur mon flanc gauche par un fort détachement. Mon flanc droit s'appuyait à une division détachée du 24e corps, et sur la division Cremer.

L'ennemi s'étendait sur les mamelons sur lesquels est situé le village de Chenebier, et en partie dans le bois des Envers.

Il y avait deux fortes batteries au pied du bois, à gauche du cimetière protestant de Chenebier, et une autre sur un plateau

en avant de la position du village, appelé la Caroline. Celle-ci prenait à revers les positions de la division Cremer, placée à notre droite et nous menaçait de front.

A peine nos batteries furent-elles établies, que l'ennemi commença la canonnade.

Après un feu d'une heure et demie, auquel nous répondîmes avec avantage, mais sans pouvoir éteindre celui de l'adversaire, je plaçai deux pièces sur une butte élevée située à gauche et en avant du village d'Etobon, pour prendre d'écharpe la batterie et l'infanterie du plateau de la Caroline. Elles parvinrent à déloger celles-ci en peu de temps.

M. le général Billot m'ordonna alors d'attaquer Chenebier avec mon infanterie; je reçus en même temps un billet du général Cremer pour m'informer qu'il allait tenter la même attaque avec des troupes de sa division.

Je fis porter en avant plusieurs lignes de tirailleurs échelonnées, composées du 12e bataillon de chasseurs, du 92e de ligne.

En même temps, un bataillon du 92e se déployait sur la gauche, et deux bataillons du 52e, passant par la route de Ronchamp, avaient mission de tourner par les bois la droite de l'ennemi.

Mon chef d'état-major, M. de l'Espée, dirigeait cette attaque, et je marchai avec les troupes qui attaquaient de front. Le général Cremer fit attaquer en même temps sur la droite et me prêta ainsi son secours.

Cette manœuvre réussit complétement; dès que l'ennemi comprit notre intention, il replia immédiatement son artillerie après avoir lancé de nombreux obus sur le 92e sans pouvoir arrêter sa marche, et fit tête avec ses tirailleurs à l'infanterie qui l'attaquait de front.

Repoussé jusque dans le village, où il se défendait vigoureusement derrière des barrières et des abris, il tenait encore, lorsque le 92e de ligne, colonel Bardin et le général Perreaux en tête, déboucha derrière les barricades et par conséquent sur les derrières de l'ennemi, suivi de deux bataillons du 52e, qui descendaient de la crête du bois de la colline des Envers.

L'ennemi se retira en désordre, laissant ses blessés et quelques morts, poursuivi vivement par le 92e à gauche et le 12e chasseurs à droite.

Il prit la route d'Echavanne par le bois, où le bataillon du

57e, du 24e corps, et du 92e se réunirent en tiraillant pour l'inquiéter dans sa retraite. Nous occupâmes alors militairement le village, ainsi que le bois d'Echavanne.

La 2e division a fait dans cette journée des pertes sensibles ; j'aurai l'honneur de vous en envoyer ultérieurement le détail, ainsi que le nom des personnes qui se sont distinguées.

Après la prise de Chenebier, les troupes de la division Cremer qui avaient pris part à cette affaire retournèrent à leur cantonnement. et une partie de la divisions prtt ses cantonnements pour la nuit dans le village même, en se gardant le mieux possible ; les hommes avaient ordre de coucher habillés, la giberne bouclée. Cinq bataillons étaient détachés au loin : trois à Etobon, où se trouvait le quartier général du 18e corps, et deux bataillons d'Afrique comme soutien de la division de cavalerie à l'extrême gauche, à Clairegoutte ; les autres bataillons restaient, comme on vient de le dire, dans le village de Chenebier.

Le village de Chenebier se compose de deux mamelons principaux séparés par un ravin au fond duquel coule un ruisseau, il était fortement gelé à ce moment.

Sur le mamelon le plus au nord, du côté d'Echavanno, se trouvent le cimetière protestant et une église ; cette partie du village est entouréo de bois de tous côtés, excepté dans la partie est.

Plus au sud, dans le creux qui sépare les deux mamelons, se trouvent un moulin et plusieurs maisons ; le quartier général était établi dans ce moulin.

Le mamelon placé au sud de ce ravin, sur la route d'Etobon, paraît être le quartier principal du village, il s'y trouve aussi une église et un cimetière; la partie est de ce quartier se nomme la Caroline.

Les troupes occupaient les positions suivantes :

Le bataillon du Tarn, du 77e mobiles, gardait la butte de la Caroline, une compagnie du 12e chasseurs gardait l'église et le petit cimetière du sud. Une autre compagnie du 12e chasseurs, une du 92e, le détachement du génie et le 2e escadron du 8e dragons de marche, gardaient la partie basse, près du pont et du quartier général.

Les autres compagnies du 12e chasseurs à pied gardaient le bois à droite de la route d'Echavanne, avec quatre compagnies du 92e ; enfin le 52e de marche, le reste du 92e de ligne, défendaient la lisière du bois à gauche de cette route avec des ré-

serves des deux régiments dans le village du nord près du cimetière protestant.

La division des avant-postes au delà des bois d'Echavanne et de la colline des Envers.

Plusieurs coups de feu tirés par les grand'gardes avaient été entendus vers deux heures du matin. L'ennemi prenait déjà ses positions pour l'attaque, en se dissimulant dans les plis du terrain et dans les bois.

Vers quatre heures du matin, il attaqua les grand'gardes avec tant d'impétuosité que celles-ci, et particulièrement celles de la mobile, furent rapidement repoussées vers le village ; l'ennemi se glissa à leur suite jusque dans les premières maisons de Chenebier et surprit deux compagnies du Tarn, cantonnées dans les maisons de la Caroline.

Les grand'gardes étaient commandées par des officiers très jeunes et tout à fait inexpérimentés, qui ne comprirent pas que les Prussiens préparaient une attaque et ne donnèrent aucun avis, se bornant à tirer quelques coups de fusil, lorsque, dans l'obscurité, ils croyaient apercevoir quelques soldats ennemis.

Du côté sud commença donc une vive fusillade contre le village.... L'ennemi attaquait en même temps la partie inférieure du village, située entre les deux mamelons près du pont, en face du quartier général, avec de nombreux tirailleurs et une ligne d'infanterie ; enfin dans la partie nord, il lançait un régiment entier en colonne d'attaque sur la route qui traverse les bois d'Echavanne, dans le but de s'emparer de cette partie du village ; l'attaque fut faite sur tous les points à la fois.

Du côté du nord, sur la route du bois de Chavanne, l'ennemi fut repoussé par une compagnie du 92e de ligne, qui, embusquée derrière une barricade, l'attendit à bout portant et ouvrit sur lui un feu terrible ; il soutint cependant énergiquement la lutte et continua son mouvement offensif autour du village, avec l'intention évidente de nous couper des autres corps d'armée et de nous envelopper.

Aux premiers coups de feu, j'envoyai mon chef d'état-major, M. de l'Espée, à la gauche pour organiser la défense de ce côté, et je me transportai à la droite, dans le cimetière de la Caroline. Je fis de suite créneler et garnir de défenseurs les maisons faisant face au mamelon du nord, pour soutenir la retraite des troupes placées en avant, en cas de revers.

Les troupes de la 1re brigade résistèrent à la première attaque et rejetèrent l'ennemi hors du village.

Tandis que le 52e de marche, colonel Quenot, et le 92e, colonel Bardin, réunissant leurs efforts, combattaient à la baïonnette, sur le mamelon du nord, pour expulser l'ennemi des bois, la compagnie du génie, l'escadron de dragons, se déployaient en tirailleurs dans le ravin où se trouvait le quartier général, pour soutenir les compagnies de chasseurs et celles du 92e de ligne qui défendaient ce point.

En même temps les tirailleurs du Tarn, embusqués derrière le mur du petit cimetière du sud, exécutèrent sur les colonnes prussiennes un tir d'écharpe qui les mit en désordre.

Un fort détachement d'infanterie ennemie s'était établi dans les rues de la Caroline et remontait le chemin conduisant sur la colline qui domine le village, sur la route d'Etobon, dans le but d'opérer un mouvement tournant sur nos positions et de nous couper du reste de l'armée; le général Billot, accouru au bruit de la fusillade, accompagné d'un aide de camp, rencontra la tête de cette colonne et faillit être fait prisonnier.

N'ayant pas sous la main suffisamment de troupes pour empêcher ce mouvement de s'effectuer, je fis mettre en batterie contre cette colonne deux pièces : l'une tout près de l'église, à gauche, l'autre à droite. Leur tir eut pour effet d'amener la retraite de l'ennemi, et celle-ci dégénéra bientôt en une fuite précipitée.

Du côté du bois et sur ma gauche, les attaques et les retours offensifs se renouvelèrent jusqu'à trois fois avec acharnement. Je reportai deux de mes batteries en arrière, et je fis lancer quelques obus dans les bois des Envers et d'Echavanne, pour mettre fin à ces attaques.

L'infanterie (52e et 92e), soutenue par ce feu, finit par avoir l'avantage.

Vers dix heures, l'ennemi avait abandonné complétement ses positions, laissant des prisonniers, des armes et un grand nombre de morts.

D'après le rapport des prisonniers, les forces ennemies pouvaient s'élever à cinq régiments et environ trois batteries d'artillerie.

Nos pertes ont été sensibles : nous avons eu quatre officiers tués, huit blessés; soixante-dix sous-officiers et soldats tués ou blessés environ; quelques gardes mobiles ont été surpris au commencement de l'action et ont disparu.

Malgré l'inexpérience de nos jeunes troupes, il est à remar-

quer qu'il n'y a pas eu de méprise ni de confusion dans la lutte, qui a commencé de nuit. Le sang-froid des troupes a été très-remarquable; le feu, malgré sa vivacité, a pu être plusieurs fois suspendu à la voix. Les soldats n'ont pas employé plus de l'approvisionnement de cartouches contenu dans les gibernes.

Dans l'après-midi, conformément à vos ordres, j'évacuai le village de Chenebier, ainsi que le bois, et je me repliai en arrière, en ne gardant que la crête parcourue par la route d'Etobon à la Caroline, la droite à la hauteur de ce dernier village.

Ce mouvement se fit progressivement et en échelons et fut achevé vers quatre heures du soir.

L'ennemi, qui, après le combat du matin, avait embusqué une batterie dans le bois et une autre sur la gauche de Frahyer, nous envoya, pendant notre mouvement, plusieurs obus qui n'atteignirent personne. La division passa la nuit sous les armes.

Le lendemain matin 18, elle continua son mouvement par la route d'Etobon et de la forêt, sans être inquiétée.

(*Journal des marches et combats de la 2e division du 18e corps.*)

VII.

RAPPORT DU COMMANDANT DE VAULCHIER SUR LE COMBAT DE SAINT-WALBERT, AU LIEUTENANT-COLONEL DE MONTRAVEL, COMMANDANT LE 55e RÉGIMENT DE MARCHE.

Fallon (Haute-Saône), le 25 janvier 1871.

MON COLONEL,

Le 16 au matin, au moment même où votre régiment se formait dans le ravin en avant du village de Verlans, où il avait été cantonné la nuit précédente, je reçus du général Logerot, devant le général de Polignac, les instructions suivantes. Je devais, avec deux compagnies du 85e de ligne et deux compagnies de votre régiment, me porter immédiatement dans la direction d'Héricourt, afin d'y soutenir les francs tireurs du commandant de Lupé. Tous ensemble, nous devions faire une attaque simulée sur Héricourt, afin de détourner autant que possible l'attention

de l'ennemi, qui devait être attaqué beaucoup plus sérieusement sur notre extrême droite. Je devais ne pas ménager les cartouches afin de faire croire à une attaque des plus sérieuses. Je devais aussi me préoccuper spécialement du cimetière Saint-Walbert, point, disait-on, d'une importance stratégique assez grande par rapport à Héricourt. Le général Logerot termina ses instructions en s'en rapportant à moi quant à l'opportunité de l'attaque, de la retraite et des moyens à employer pour l'effectuer.

J'allai aussitôt chercher les deux compagnies du Jura que je désirais prendre, comme de juste, une par bataillon. Le commandant Michaud m'ayant fait observer que la plupart de ses compagnies n'étaient pas encore assez nombreuses en hommes, vu l'heure encore trop matinale, je me décidai à prendre les deux compagnies dans mon bataillon. Je choisis la deuxième, commandée, en l'absence de son capitaine, par le lieutenant Grenot, accompagné du sous-lieutenant Benoist, et la troisième, commandée par son capitaine M. Maguy, accompagné du sous-lieutenant Vannier. Je m'adjoignis, en outre, avec le consentement de son capitaine, le lieutenant Martin, de la sixième compagnie du premier bataillon, comptant sur son expérience militaire et sa bravoure éprouvée. J'allai ensuite rejoindre à l'endroit désigné les deux compagnies du 85[e]. Là, je réunis tous les officiers, leur communiquai mes instructions et entendis leurs observations. Nous nous mîmes aussitôt en marche dans l'ordre suivant : la deuxième du premier du Jura se déploya en tirailleurs en avant sur la droite, soutenue à distance convenable par la troisième. Les deux compagnies du 85[e] marchaient parallèlement et dans le même ordre, mais sur la gauche. Ces quatre compagnies devaient tourner des deux côtés à la fois le village de Byans, pour prendre ensuite la direction que les circonstances imposeraient. A environ 300 mètres, je trouvai un petit poste de francs tireurs commandé par un capitaine. Ils avaient bivouaqué sur les lieux et m'assurèrent que Byans avait été dès la veille au soir évacué par l'ennemi. Ce capitaine rectifia un peu mon ordre de marche en me faisant connaître d'une manière plus certaine la véritable direction d'Héricourt et du cimetière Saint-Walbert. A ce moment, la position était celle-ci. Immédiatement à nos pieds était Byans. En face de nous, un peu à gauche, était un mamelon peu élevé qui nous cachait Héricourt. Plus à gauche encore, se prolongeait un étroit vallon menant aussi à Héricourt

et séparant le mamelon en question de la montagne sur laquelle était rangée notre brigade. Le soleil était à droite et un peu en arrière de nous. Je m'avançai le plus possible sur le bord du ravin et je criai à mes tirailleurs d'appuyer un peu à gauche. L'épais brouillard qui remplissait le petit vallon m'empêcha de bien reconnaître la position de mes troupes. Néanmoins elles entendirent mon ordre et s'y conformèrent. Au même iustant, la fusillade s'ouvrit brusquement en face de nous sur le mamelon; les balles venaient jusqu'à nous, mais je ne pus juger, toujours à cause du brouillard, si les troupes étaient aux prises, ou si l'ennemi seul faisait feu. La fusillade devenant très-vive, plusieurs de mes officiers crurent la démonstration suffisante et me conseillèrent la retraite; je venais de la commander à regret lorsqu'un officier de francs tireurs me fit remarquer à travers le brouillard plusieurs hommes déployés en tirailleurs, qui gravissaient les flancs du mamelon qui nous faisait face. Il m'assura qu'il reconnaissait ces tirailleurs comme appartenant à son bataillon. Je jugeai aussitôt que le commandant de Lupé ayant engagé le feu, il était urgent de le soutenir. Je commandai à la compagnie de soutien du 85ᵉ de se porter immédiatement en avant, et nous courûmes tous ensemble jusqu'au fond du petit vallon. Après l'avoir traversé, nous commençâmes à gravir les premières pentes du mamelon qui nous cachait encore Héricourt. J'y trouvai la compagnie de tirailleurs du Jura, que je lançai en avant pour soutenir les francs tireurs. Les tirailleurs du 85ᵉ faisaient le coup de fusil sur ma gauche. La direction de leur feu me paraissant bonne, je ne m'en occupai pas pour l'instant. Un peu plus haut, nous nous trouvâmes mêlés aux francs tireurs. J'y rencontrai le commandant de Lupé, qui continua son mouvement un peu à ma droite, tandis que je lançai mes troupes dans la direction que je croyais être celle du cimetière Saint-Walbert. Le mamelon que nous gravissions se composait d'une série de gradins naturels formés de vieux murs, carrières et buissons. Plus nous montions, plus le feu devenait vif. Néanmoins j'avais bon espoir, car mes hommes montaient encore avec courage. Arrivé à l'un des avant-derniers gradins qui nous séparaient encore du sommet, il me parut que le feu de l'ennemi n'était plus guère qu'à 150 ou 200 mètres. Je croyais apercevoir par moment, à travers le brouillard, les silhouettes des hommes qui nous tiraient dessus. A ce moment une grêle de balles frappa l'endroit où je me trouvais. Plusieurs hommes tombèrent autour

de moi, je reçus moi-même à la poitrine une balle qui me traversa. Je me relevai, mais pour retomber aussitôt.

A partir de ce moment, mon colonel, je ne puis vous rendre un compte bien exact de ce qui se passa. Quoique n'ayant pas complétement perdu connaissance, la douleur que je ressentais et la perte abondante du sang obscurcirent un peu mes facultés. Ma chute fut-elle le signal de la retraite, ou le mouvement en avant se continua-t-il encore? Je l'ignore. Il me semble pourtant que l'on n'alla guère plus haut. Emporté par des soldats, je me rappelle confusément avoir entendu une voix que je reconnus pour celle du capitaine Maguy, me demander des ordres, mais je ne sais si je lui répondis, en tous cas je ne le vis pas. J'aperçus le lieutenant Martin et le sous-lieutenant Benoist, mais je ne saurais dire ce qu'étaient devenues leurs compagnies. La première fois que je me retrouvai en pleine connaissance, j'étais entre les bras des médecins à Verlans. Par leurs soins, je fus évacué à l'ambulance du grand quartier général, à Trémoins. Le médecin principal, sachant que j'avais des parents à Fallon, m'y fit arriver à grand'peine le surlendemain.

Je n'ai rien à vous dire de particulier, mon colonel, sur la conduite que tinrent pendant cette affaire les officiers placés sous mon commandement; ils me paraissent tous avoir rempli leur devoir. Je reçus personnellement les soins les plus utiles et les plus empressés de l'aide-major Roy, de votre régiment. Je dois aussi me louer infiniment des bontés du capitaine Breune, de la quatrième compagnie du premier bataillon.

Contraint de me cacher ici, j'y suis privé de tout secours médical, excepté de celui que je trouve dans ma famille. Au reste, mes blessures, quoique très-graves, suivent un cours régulier. La balle, entrée à quelques centimètres au-dessus du sein droit, est sortie par le dos à quelques centimètres plus bas. Elle ne semble avoir lésé aucun organe essentiel, ce qui me permet d'espérer que ma convalescence sera moins longue que je ne l'avais craint d'abord.

Croyez bien, mon colonel, que je ferai tous les efforts possibles pour rejoindre dès que je pourrai de nouveau être utile à mon pays.

VIII.

RÉCIT DU COMBAT DE SAINT-PIERRE-LA-CLUSE, D'APRÈS LES RAPPORTS DE L'ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL DE L'ARMÉE ALLEMANDE, RÉDIGÉ PAR LE COMTE HERMANN DE WARTENSLEBEN.

Les troupes se mirent en marche le 1er février, en se conformant aux ordres reçus : le commandant supérieur passa par Levier et trouva plus à l'ouest le détachement Golz au rendez-vous indiqué. Bientôt y arriva, venant de Pontarlier, un nouveau parlementaire, le colonel baron de l'Espée, chef d'état-major général du 18e corps. Le point essentiel de sa mission était d'obtenir que l'armée du Sud retardât son mouvement en avant; mais comme il n'apportait aucune proposition de capitulation, on ne put rien lui accorder de plus qu'à ceux qui l'avaient précédé. En continuant d'avancer vers Chaffois, on reçut la première nouvelle, venue directement de la 4e division de réserve, qui annonçait que l'avant-garde avait atteint, dès dix heures du matin, les bords du Doubs, et qu'elle voyait derrière elle les longues colonnes du détachement se déployer sur la route de Saint-Gorgon.

Le 2e corps avait reçu dans la matinée des nouvelles de la brigade d'avant-garde du Trossel, datées de Sainte-Colombe ; il y était dit qu'une reconnaissance avait été envoyée vers Pontarlier et qu'elle avait fait quelques prisonniers. Ces derniers racontaient que la ville était encore occupée par 10,000 hommes, que l'on comptait la défendre et que des canons la protégeaient en avant. Nous ne savions pourtant pas si l'on se proposait alors d'opposer une sérieuse résistance; en tous cas, ce projet, s'il fut formé, dut être bientôt abandonné, car, vers midi, le régiment Colberg enleva la ville après un court engagement d'infanterie, sans que l'artillerie ni les autres troupes soient intervenues. Des armes de toutes sortes et des hommes en grand nombre furent pris à Pontarlier, ainsi que plusieurs centaines de voitures chargées d'approvisionnements : celles-ci, par suite de la précipitation de la retraite, étaient restées sur la route qui conduit aux montagnes ; mais, s'étant engagées les unes dans

les autres, elles barraient le passage et rendaient difficile la marche des troupes.

La prise de Pontarlier (1) hâta l'instant décisif où l'armée ennemie se trouva privée de tout point d'appui sur le sol français et de l'espace nécessaire pour se créer un nouveau débouché.

Lorsque le général Manteuffel eut reçu, vers une heure et demie, près de Chaffois, la nouvelle de ce nouveau fait d'armes, il fit cantonner le détachement Golz autour de Levier; en effet, la situation, depuis l'arrivée de la 4e division de réserve, permettait de prévoir que ce détachement n'aurait plus à prendre part à aucune action.

La lutte s'était par le fait entièrement transportée dans les montagnes, où la brigade du Trossel, qui s'avançait au delà de Pontarlier, rencontra une résistance acharnée (2). Près de la ville, et sur la rive droite du Drugeon, la chaîne du haut Jura se détache brusquement du plateau qui se déploie sur la gauche de ce ruisseau. La route de Pontarlier à la Suisse entre, au sud de la ville, dans l'étroite et profonde vallée du Doubs, et se divise à une demi-lieue plus loin, près de la Cluse, allant d'une part dans la direction des Verrières (nord-est) et de l'autre vers Jougne (sud) ; ces deux villages de la frontière sont distants du point de bifurcation d'une lieue à vol d'oiseau, et du double en suivant la route. Au delà de Jougne se détachent vers le sud-ouest les deux routes de Rochejean et de Mouthe, dont souvent nous avons parlé. L'embranchement des routes qui se trouve près de la Cluse est dominé, à l'exception du point même de la bifurcation, par deux redoutes. Celles-ci étaient armées de grosses pièces dont le tir arrivait jusqu'auprès de Pontarlier, et qui ouvrirent le feu aussitôt que la brigade du Trossel s'avança sur la Cluse. L'ennemi, fort, d'après les rapports postérieurs des journaux français, des trois divisions du 18e corps (3), resté jusqu'alors presque intact, s'était placé, pour appuyer les redoutes, dans une position d'arrière-garde munie de mitrailleuses, et défendit ce point dans le courant de la journée avec une

1. Pontarlier ne fut ni attaqué ni défendu.
2. Cette résistance acharnée fut une victoire pour l'armée française. Le mot n'y est pas, mais la chose est avouée par tous les détails qui suivent.
3. La réserve générale qui formait l'arrière-garde de l'armée est oubliée dans ce récit et confondue avec le 18e corps.

vigueur désespérée, surtout vers l'aile droite, derrière laquelle s'étendait la route des Verrières.

Une attaque de front contre cette position était d'autant plus difficile que le feu des forts rendait impraticables les routes de la vallée, et que nos troupes avaient à gravir une pente très-escarpée et couverte de neige. Elles soutinrent une lutte acharnée autant dans les montagnes que sous bois, et firent porter tout le temps leurs efforts contre l'aile droite de l'ennemi. Dans de telles circonstances, notre artillerie pouvait à peine intervenir; quant au combat d'infanterie, on le continuait avec vivacité, presque sans interruption. Jusqu'à ce que l'obscurité se fût répandue, les vallées s'emplirent du bruit incessant des feux de peloton et des salves d'artillerie, auquel se mêlait le sourd grondement des canons de la forteresse ennemie. Le général Fransceki reconnut bientôt l'impossibilité qu'il y avait à tourner, par une attaque de front, des forces supérieures. Il fit donc reculer la 5e brigade d'infanterie, qui se trouvait à son flanc droit sur les Granges-Sainte-Marie, en passant par les Granges-Narboz, pour s'élancer de là vers Jougne sur la route de retraite de l'ennemi. En outre, le 39e régiment du 7e corps, demeuré à Pontarlier sans emploi, fut envoyé par le commandant supérieur pour occuper un des chemins de montagne qui conduit aussi vers le sud et dont nous n'étions pas complétement maîtres. On prenait ces mesures dans le cas, toujours possible, où une partie des forces ennemies essaieraient encore de se frayer un passage vers le sud. Mais l'heure avancée de la journée empêcha que ces différents ordres ne fussent exécutés, et l'obscurité qui gagnait ne permit pas aux troupes d'avancer plus loin dans les chemins profondément accidentés de la montagne. D'autre part, le général du Trossel s'empara, fort avant dans la soirée, de l'embranchement des routes de la Cluse. Les pertes de sa brigade dans cette journée dépassaient 400 hommes, dont 350 du régiment Colberg. Celles de l'ennemi ne furent pas constatées ; il eut, tant à Pontarlier qu'à la Cluse, plus de 400 hommes pris.

Dès le milieu de la journée, avant que le combat ne fut terminé, il n'y avait pas à douter du résultat final. L'ennemi était complétement refoulé sur les dernières montagnes de France et ne pouvait, dans cette situation, ayant déjà ses derrières en pays neutre, que capituler ou franchir la frontière. Les derniers événements donnaient à supposer que déjà l'armée ennemie commençait à passer en Suisse; l'énergique résistance qu'elle opposait

à l'aile droite faisait penser que c'était près des Verrières que le gros des forces effectuait cette retraite.

(*Journal des sciences militaires*, livraison de mai 1872.)

IX.

DISCOURS DU GÉNÉRAL PALLU DE LA BARRIÈRE AU CIMETIÈRE D'HÉRICOURT, LE 10 JUILLET 1872.

Messieurs,

Lorsque j'ai quitté Belfort, il y a quelques heures, et que j'ai revu le champ de bataille où sont tombés nos morts infortunés, j'ai douté de l'utilité de leur sacrifice, et je n'ai pu me défendre d'un sentiment d'amertume et de tristesse. Je suis marin, et j'ai vu flotter dans cent points du monde le drapeau d'une France forte et honorée : c'est avec les images et les comparaisons qui tiennent à ma profession que je sentais le malheur d'une patrie vaincue et humiliée. La piété que les habitants d'Héricourt témoignent envers les morts, le langage de l'oraison funèbre, qui convient si bien à la gloire des armes, ont une puissance douce et forte qui atténue même la douleur patriotique, la plus poignante des douleurs, et qui relève les cœurs. Je quitterai Héricourt avec des dispositions meilleures : c'est à vous que je le dois, et je vous en remercie.

FIN.

TABLE.

—

SERMONS.

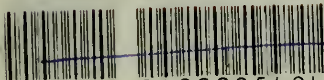
ORAISONS FUNÈBRES.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.



1011. — Abbeville. — Typ. et stér. Gustave Retaux.




a39003 010930542b

